

Les Chefs-d'Œuvre de l'Occultisme

PAR

HONORÉ DE BALZAC
WILLIAM CROOKES
L'Abbé PIERQUIN — BÉRARD
VAN HELMONT
PLINE LE NATURALISTE - LAHARPE
BOGUET - W. SCOTT - CASANOVA
Mme H.-P. BLAVATSKY
PAPUS — CICERON — MÉRIMÉE
E. SOUVESTRE — CERVANTÈS
ORDERIC VITAL — KAMMEERER
GŒTHE - MICHELET - APULÉE
BOMBASTE PARACELSE
SHAKESPEARE
STANISLAS DE GUAITA
FABRE D'OLIVET - G. DE NERVAL

Les chefs d'œuvre

de

l'Occultisme



Les chefs d'œuvre

de

L'OCCULTISME

- - HONORÉ DE BALZAC — WILLIAM CROOKES - -
- L'ABBÉ PIERQUIN — BÉRARD — VAN HELMONT -
- PLINE LE NATURALISTE — LAHARPE — BOGUET -
- W. SCOTT — CASANOVA — Mme H.-P. BLAVATSKY -
- PAPUS — CICERON — MÉRIMÉE — E. SOUVESTRE -
- -CERVANTÈS — ORDERIC VITAL — KAMMEERER - -
- - - - GOETHE — MICHELET — APULÉE - - - -
- - - BOMBASTE PARACELSE — SHAKESPEARE - - -
- - - STANISLAS DE GUAITA — FABRE D'OLIVET - - -
- - - - - - - - - G. DE NERVAL - - - - - - - - -



EDITIONS NILSSON
8, RUE HALÉVY, 8
PARIS



Les chefs d'œuvre
de
l'Occultisme

BALZAC ET L'OCCULTISME

Il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, c'est-à-dire par ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits visibles, solides, aux résultats de la cornue ou des balances de la physique et de la chimie modernes ; ces sciences subsistent, elles continuent leur marche, sans progrès d'ailleurs, car depuis environ deux siècles, la culture en est abandonnée par les esprits d'élite.

En ne regardant que le côté possible de la divination, croire que les événements antérieurs de la vie d'un homme, que les secrets connus de lui seul peuvent être immédiatement représentés par des cartes qu'il mêle, qu'il coupe, et que le diseur d'horoscope divise en paquets, d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ; mais c'est l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condamne encore la navigation aérienne, qui condamnait les inventions de la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes,

de la gravure et la dernière grande découverte, la daguerréotypie.

Si Dieu a imprimé, pour certains yeux clairvoyants la destinée de chaque homme dans sa physionomie, en prenant ce mot comme l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la physionomie, puisque la main est l'action humaine tout entière et son seul moyen de manifestation ? De là la chiromancie. La société n'imite-t-elle pas Dieu ? Prédire à un homme les événements de sa vie à l'aspect de sa main, n'est pas un fait plus extraordinaire chez celui qui a reçu les facultés du voyant, que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera. La plupart des observateurs de la nature sociale et parisienne peuvent dire la profession d'un passant en le voyant venir. Aujourd'hui, les mystères du sabbat, si bien peints par les peintres du XVIe siècle, ne sont plus des mystères. Les Egyptiennes ou les Egyptiens, pères des Bohémiens, cette nation étrange venue des Indes, faisaient tout uniment prendre du haschich à leurs clients. Les phénomènes produits par cette conserve expliquent parfaitement le chevauchage sur les balais, la fuite par les cheminées, les *visions réelles* pour ainsi dire, des vieilles changées en jeunes femmes, les danses furibondes et les délicieuses musiques qui composaient les fantaisies des prétendus adorateurs du diable.

Aujourd'hui, tant de faits avérés, authentiques, sont issus des sciences occultes, qu'un jour, ces sciences seront professées, comme on professe la chimie et l'astronomie.

Le passé, l'avenir sont également impossibles à savoir, dans le système des incrédules. Si les événe-

ments accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événements à venir ont leurs racines. Dès qu'un *diseur de bonne aventure* vous explique minutieusement les faits connus de vous seul, dans votre vie antérieure, il peut vous dire les événements que produiront les causes existantes. Le monde moral est taillé, pour ainsi dire sur le patron du monde matériel ; les mêmes effets doivent s'y retrouver, avec les différences propres à leurs divers milieux. Ainsi, de même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype qui l'arrête au passage, de même les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, y produisent des effets, y vivent spectralement, (car il est nécessaire de forger des mots pour exprimer des phénomènes innommés) et dès lors, certaines créatures douées de facultés rares peuvent parfaitement apercevoir ces formes ou ces traces d'idées.

Quant aux moyens employés pour arriver aux visions, c'est là le merveilleux le plus explicable, dès que la main du consultant dispose les objets à l'aide desquels on lui fait représenter les hasards de sa vie. En effet tout s'enchaîne dans le monde réel. Tout mouvement y correspond à une cause, toute cause se rattache à l'ensemble ; et, conséquemment, l'ensemble se représente dans le moindre mouvement.

Tout est fatal dans la vie humaine, comme dans la vie de notre planète. Les moindres accidents, les plus futiles, y sont surbordonnés. Donc, les grandes choses, les grands desseins, les grandes pensées s'y reflètent nécessairement dans les plus petites actions, et avec

tant de fidélité que, si quelque conspirateur mêle et coupe un jeu de cartes, il y écrira le secret de sa conspiration pour le voyant.

Dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire l'enchaînement des causes, l'astrologie judiciaire (1) existe et devient ce qu'elle était jadis, une science immense.

HONORÉ DE BALZAC.

(1) Terme employé autrefois pour désigner l'art de la divination par les astres.

L'ŒUF MAGIQUE

« Prenez un œuf de poule noire et faites en sortir une quantité de glaire égale au volume d'une grosse fève. Remplacez cette glaire par du sperme d'homme et bouchez la fente de l'œuf, en y appliquant un morceau de parchemin vierge, légèrement humecté. Mettez ensuite votre œuf dans une couche de fumier le premier jour de la lune de Mars, que vous connaîtrez par la table des Epactes. Après trente jours d'incubation, il sortira de l'œuf un petit monstre ayant quelques apparences de forme humaine. Vous le tiendrez caché dans un lieu secret et le nourrirez avec de la graine d'aspic et des vers de terre. Aussi longtemps qu'il vivra, vous serez heureux en tout ».

Van Helmont.

LE RÊVE DE M. BÉRARD

A cette époque, il y a de cela quelque dix ans, j'étais magistrat, je venais de terminer la longue et laborieuse instruction d'un crime épouvantable, qui avait porté la terreur dans toute la contrée ; jour et nuit, plusieurs semaines, je n'avais vu, en veille et en rêve que cadavres, sang et assassinats.

J'étais venu, l'esprit encore sous la pression de ces souvenirs sanglants, me reposer en une petite ville d'eaux, qui dort tranquille, triste, morose, sans bruyant casino, sans mail-coach tapageurs, au fond de nos montagnes vertement boisées.

Chaque jour, je m'égarais à travers les forêts de chênes, mêlés aux hêtres et aux fayards, ou bien par les grands bois de sapins. Dans ces courses vagabondes, il arrivait parfois que je m'égarais complètement, ayant perdu de vue les cimes élevées qui me permettaient habituellement de retrouver la direction de mon hôtel.

A la nuit tombante, je débouchais de la forêt sur une route solitaire, qui franchissait ce col étroit entre deux hautes montagnes ; la pente était rapide, et dans la gorge à côté de la route il n'y avait place que pour un petit ruisseau retombant des rochers vers la plaine

en une multitude de cascades. Des deux côtés, la forêt sombre, silencieuse à l'infini.

Sur la route, un poteau indiquait que la ville était à 10 kilomètres : c'était ma route ; mais, harassé par six heures de marche, tenaillé par une faim violente, j'aspirais au gîte et au dîner immédiats.

A quelques pas de là, une pauvre auberge, isolée, véritable halte de rouliers, montrait son enseigne vermoulue : Au rendez-vous des amis. J'entrai.

L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune ; sa femme petite, noire presque en haillons, le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

Je demandai à manger et, si possible à coucher. Après un maigre souper, très maigre, pris sous l'œil soupçonneux et inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse, qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier, dans une chambre délabrée située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette masure perdue dans la forêt, loin de tout village.

J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte ; cela tient de mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef; un lit — ou plutôt un grabat — deux chaises boiteuses, au fond, presque dissimulées sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte, elle donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant pour la retenir, si on tentait de l'ouvrir en

dehors, une sorte de table en bois blanc portant une cuvette ébréchée qui servait de toilette ; je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon, on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément. Tout à coup, je me réveillai en sursaut : il me semblait que l'on ouvrait la porte, et que en l'ouvrant, on poussait la table ; je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la serrure. Comme affolé, je me dressai dans le vague du réveil et je criai : « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion.

Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur, et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil, entrecoupé de cauchemars.

Je crus voir, je vis dans mon sommeil, cette chambre où j'étais, dans le lit, moi ou un autre, je ne sais ; la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier entrait, un long couteau à la main ; derrière sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne ; l'hôtelier à pas de loup s'approchait du lit et plongeait son couteau dans le cœur du dormeur. Puis le mari portant le cadavre par les pieds, la femme le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle ; voici un curieux détail : le mari portait entre ses dents le mince anneau qui tenait la lanterne, et les deux assassins descendaient l'escalier borgne à la lueur terne de la lanterne. Je me réveillais en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par

les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre ; c'était sans doute la lueur de la lanterne.

Je vis l'hôtesse seule, silencieuse, sournoise, et je m'échappai joyeux, comme d'un enfer, de cette auberge borgne, pour respirer sur le grand chemin poudreux l'air pur des sapins, sous le soleil resplendissant, dans les cris des oiseaux en fête.

Je ne pensais plus à mon rêve. Trois ans après, je lus dans un journal une note à peu près conçue en ces termes : « les baigneurs et la population de X. sont très émus de la disparition subite et incompréhensible de M. Victor Armand, avocat, qui depuis huit jours, après être parti pour une course de quelques heures dans la montagne, n'est point revenu à son hôtel. On se perd en conjectures sur cette incroyable disparition ».

Pourquoi un étrange enchaînement d'idées, ramena-t-il mon esprit vers mon rêve à mon hôtel ?

Je ne sais, mais cette association d'idées se souda plus fortement encore quand, trois jours après, le même journal m'apporta les lignes que voici : « On a retrouvé en partie les traces de M. Victor Armand. Le 24 août au soir, il a été vu par un roulier dans une auberge isolée : « Au rendez-vous des amis ». Il se disposait à y passer la nuit ; l'hôtelier, dont la réputation est des plus suspectes et qui, jusqu'à ce jour avait gardé le silence sur son voyageur, a été interrogé. Il prétend que celui-ci l'a quitté le soir même et n'a point couché chez lui. Malgré cette affirmation, d'étranges versions commencent à circuler dans le pays. On parle d'un autre voyageur d'origine anglaise disparu il y a six ans. D'autre part, une petite bergère prétend avoir vu la femme de l'hôte-

lier, le 26 août, lancer, dans une mare cachée sous bois, des draps ensanglantés. Il y a là un mystère qu'il serait utile d'éclaircir ».

Je n'y tins plus, et tenaillé par une force invisible qui me disait malgré moi que mon rêve était devenu une réalité terrible, je me rendis dans la ville.

Les magistrats saisis de l'affaire par l'opinion publique, recherchaient sans donnée précise. Je tombai dans le cabinet de mon collègue le juge d'instruction, le jour même où il entendait la déposition de mon ancienne hôtelière. Je lui demandai la permission de rester dans son cabinet pendant cette déposition.

En entrant, la femme ne me reconnut pas, ne prêta même aucune attention à ma présence.

Elle raconta que, en effet, un voyageur, dont le signalement ressemblait à celui de M. Victor Armand était venu le 24 août au soir, dans son auberge, mais qu'il n'y avait point passé la nuit. Du reste, avait-elle ajouté, il n'y a que deux chambres à l'auberge, et, cette nuit-là, toutes deux étaient occupées par deux rouliers, entendus dans l'instruction et reconnaissant le fait.

Intervenant subitement : « Et la troisième chambre celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

L'hôtelière eut un brusque tressaillement, et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Armand a couché dans cette troisième chambre. Pendant la nuit vous êtes venue avec votre mari, vous tenant une lanterne, lui un long couteau ; vous êtes montés par l'échelle de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette chambre ; vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte, pendant que votre mari est allé

égorger son voyageur afin de lui voler sa montre et son portefeuille.

C'était mon rêve de trois années que je racontais ; mon collègue m'écoutait, ébahi ; quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le tenant par les pieds ; vous l'avez descendu par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne entre ses dents ».

Et alors, cette femme terrifiée, pâle, les jambes se dérobant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

Puis, farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah la g... elle me le payera ! »

Mon rêve était donc bien vrai et était devenu une réalité, une sombre et terrifiante réalité.

Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Victor Armand et à côté de lui des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

BÈRARD.

MANIFESTATIONS DIVERSES DES ESPRITS

..., Nous nous assîmes, Mlle Fox était à ma droite et l'autre dame à ma gauche. Nous reçûmes bientôt un message alphabétique nous engageant à éteindre le gaz ; nous l'éteignimes : nous nous trouvâmes dans une obscurité complète et pendant tout le temps qu'elle dura, je tins dans une des miennes les deux mains de Mlle Fox. Presque aussitôt une communication nous fut donnée en ces termes : Nous allons vous produire une manifestation qui vous donnera la preuve de notre pouvoir et presque aussitôt nous entendîmes tous, le tintement d'une clochette, non pas stationnaire, mais qui allait et venait de tous côtés dans la chambre ; tantôt près du mur, une autre fois dans un coin éloigné de l'appartement ; tantôt me touchant à la tête, puis frappant sur le plancher. Après avoir ainsi sonné dans la chambre, pendant au moins cinq minutes, cette sonnette tomba sur la table, tout près de mes mains.

Pendant tout le temps que ce phénomène dura, personne ne bougea, et les mains de Mlle Fox demeurèrent parfaitement tranquilles. Je pensais que ce ne pouvait pas être ma petite clochette qui sonnait, car je l'avais baissée dans ma bibliothèque.

Le gaz éclairait vivement le corridor sur lequel donnait la porte de la salle à manger, de telle sorte que cette porte ne pouvait pas s'ouvrir sans laisser la lumière pénétrer dans la pièce où nous nous trouvions. Du reste, pour l'ouvrir, il n'y avait qu'une clef et je l'avais dans ma poche.

J'allumai une bougie. Il n'y avait pas à en douter, c'était bien une clochette qui était là sur la table devant moi. J'allai tout droit à la bibliothèque. D'un coup d'œil, je vis que la sonnette n'était plus là où elle aurait dû se trouver. Je dis à mon fils ainé : « Savez-vous où est ma petite sonnette ? — Oui, papa, répondit-il, la voici : » et il montrait la place où je l'avais laissée. En prononçant ces mots il leva les yeux et continua ainsi : — « Non, elle n'est pas là, mais elle y était il n'y a qu'un moment. — Que voulez vous dire ? quelqu'un est-il venu la prendre ?

— Non, dit-il personne n'est entré ; mais je suis sûr qu'elle était là, parce que lorsque vous nous avez fait sortir de la salle à manger pour venir ici, J... (le plus jeune de mes fils), s'est mis à la sonner si fort que je ne pouvais pas étudier mes leçons et je lui ai dit de cesser. » J... confirma ces paroles et ajouta qu'après avoir agité la clochette, il l'avait remise à l'endroit où il l'avait trouvée.

Le second cas que je vais rapporter eut lieu à la lumière un dimanche soir, en présence de M. Home et de quelques membres de ma famille seulement. Ma femme et moi avions passé la journée à la campagne, et en avions rapporté quelques fleurs que nous avions cueillies. En arrivant à la maison nous les remîmes à une servante pour les mettre dans l'eau. M. Home arriva bientôt après, et tous ensemble

nous nous rendîmes dans la salle manger. Quand nous fûmes assis, la servante apporta les fleurs qu'elle avait arrangées dans un vase. Je les plaçai au milieu de la table dont la nappe était enlevée. C'était la première fois que M. Home voyait ces fleurs.

Après avoir obtenu plusieurs manifestations la conversation vint à tomber sur certains faits qui ne semblaient pouvoir s'expliquer qu'en admettant que la matière pouvait réellement passer à travers une substance solide. A ce propos, le message qui suit nous fut donné alphabétiquement : « Il est impossible à la matière de passer à travers la matière mais nous allons montrer ce que nous pouvons faire (1) ».

Nous attendîmes en silence. Bientôt une apparition lumineuse fut aperçue planant sur le bouquet de fleurs ; puis, à la vue de tout le monde, une tige d'herbe de Chine, de 15 pouces de long, qui faisait l'ornement du centre du bouquet, s'éleva lentement du milieu des autres fleurs et ensuite descendit sur la table en face du vase, entre ce vase et M. Home.

(1) Cette assertion n'est pas tout à fait juste car M. Biko à la Haye et M. Reimers, à Manchester, ont obtenu, avec différents médiums plusieurs résultats qui prouvent que les esprits peuvent faire passer un objet à travers l'autre. Ainsi deux anneaux de différentes matières, sans aucune solution de continuité, sont entrés l'un dans l'autre. M. Reimers nous a envoyé la photographie de deux de ces anneaux : l'un est en ivoire l'autre en acajou.

Le professeur Zoltner à Leipzig a obtenu avec le médium Slade jusqu'à cinq nœuds dans une corde dont les deux extrémités étaient scellées sur la table.

Nous expliquerons ces faits en disant que les atomes de la matière traversante doivent passer par les interstices qui séparent les atomes de la matière traversée (note de l'éditeur).

En arrivant sur la table, cette tige d'herbe ne s'y arrêta pas, mais elle passa droit à travers, et tous nous la vîmes bien, jusqu'à ce qu'elle l'eût entièrement traversée.

Aussitôt après la disparition de l'herbe, ma femme qui était assise à côté de M. Home, vit entre elle et lui une main qui venait de dessous la table et qui tenait la tige d'herbe dont elle la frappa deux ou trois fois sur l'épaule avec un bruit que tout le monde entendit, puis elle déposa l'herbe sur le plancher et disparut. Il n'y eut que deux personnes qui virent la main ; mais tous les assistants aperçurent le mouvement de l'herbe. Pendant que ceci se passait, tout le monde pouvait voir les mains de M. Home placées tranquillement sur la table en face de lui. L'endroit où l'herbe disparut était à 18 pouces de la place où étaient ses mains. La table était une table de salle à manger à coulisses, s'ouvrant avec une vis : elle n'était pas à rallonges et la réunion de deux parties formait une étroite fente dans le milieu. C'est à travers cette fente que l'herbe avait passé ; je la mesurai et je trouvai qu'elle avait à peine 1/8 de pouce de large. La tige de cette herbe était beaucoup trop grosse pour qu'elle pût passer à travers cette fente sans se briser, et, cependant, tous nous l'avions vue y passer sans peine, doucement, et en l'examinant ensuite, elle n'offrait pas la plus légère marque de pression ou d'érosion.

William Crookes.

Traduction J. Alidel.

L'ONGUENT DES SORCIÈRES

La mandragore était employée dans les onguents dont les sorcières se frottaient pour aller au sabbat : « Les sorcières, dit un auteur du XVIe siècle, mé-« langent ensemble de la berle, de la mandragore, de « l'aconit, de la quintefeuille, du sang de chauve-« souris, de la morelle endormante et de l'huile. Elles « oignent avec cet onguent toutes les parties du corps, « les ayant auparavant frottées jusqu'à les faire rou-« gir. Ainsi pensent-elles être portées de nuict, à la « clarté de la lune, par l'air, aux banquets, aux mu-« sicques, aux dances et aux embrassements des plus « beaux jeunes hommes qu'elles désirent ».

« Les sorciers, remarque à ce sujet l'abbé Pierquin, pour courir avec plus de vitesse et sans lassitude lorsqu'ils allaient au sabbat, se frottaient le corps avec une pommade composée de mandragore pulvérisée, de jus d'ache, de pavots, de panais sauvage et de quelques autres herbes semblables ; mais bien loin d'être enlevés par la cheminée et de courir en l'air sur un manche à balai, ils s'endormaient simplement, comme l'a remarqué le toxicologue Porta, lui-même, sur une malheureuse vieille sorcière qui s'oignait ainsi tous les samedis et qu'il était impossible de réveiller avant vingt-quatre heures de sommeil.

« Les démonographes rapportent que les sorciers qui se frottaient les tempes et le cou arrivaient au sabbat bien avant ceux qui ne se graissaient que les jarrets... et cela se conçoit : lorsque l'onguent est appliqué aux jarrets, ses parties coulent longtemps dans le torrent circulatoire, avant d'aller impressionner l'organe idéogénique, quel qu'il soit ; mais quand la mixture est répandue aux tempes et au cou, ses parties s'insinuent dans les artères carotides et en un instant sont portées au cerveau. Elles déterminent alors un profond sommeil et ces songes brillants et lubriques qui charment les sorciers.

« Enfin l'onguent ou les onguents employés en sorcellerie peuvent être très nuisibles quand ils ne sont pas préparés *secundum artem*, surtout quand la jusquiame et la mandragore ne sont pas corrigées par d'autres principes : ils peuvent causer la paralysie ou la mort. On a vu des personnes qui sont restées toute leur vie hémiplégiques, et d'autres qui sont mortes spontanément, par l'effet de ces poisons, pour avoir eu la folle curiosité de se graisser, afin d'aller au sabbat.

L'abbé PIERQUIN.

LA PRÉDICTION DE CAZOTTE

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788 ; nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état ; gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc... L'on avait fait bonne chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient, à la gaîté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était venu alors, dans le monde, au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même eu recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la *Pucelle*, l'autre rappelait les vers *philosophiques* de Diderot ; tout le monde riait, tous applaudissaient aux lumières que la philosophie répandait sur toutes les classes, et qui allait bientôt opérer une révolution et amener le règne de la liberté en France.

« Un seul convive n'avait point pris part à cette joie générale, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries ; c'était Cazotte, homme aimable et original.

« Il prend la parole, et du ton le plus sérieux :

— « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez.

« On lui répond par ce refrain connu :

« *Faut pas être grand sorcier pour cela.*

— « Soit : mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous qui êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ?

— « Ah ! Voyons, dit Condorcet, avec son air sournois et niais : un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète.

« Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous avez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous obligera de porter toujours sur vous.

« Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

— « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites là n'est pas si plaisant que votre *Diable Amoureux*. Mais quel diable vous a mis en tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux ? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et la raison ?

— « C'est précisément ce que je vous dis : c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi : et ce sera bien le règne de la raison, car

alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus, dans toute la France en ce temps-là, que des tempêtes de la raison.

— « Par ma foi, dit Chamfort, avec un rire de sarcasme, vous ne seriez pas un des prêtres de ce temps là.

— « Je l'espère ; mais vous, Monsieur Chamfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant, vous n'en mourrez que quelque temps après.

« On se regarde et l'on rit encore.

— « Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais, après vous les être fait ouvrir six fois dans un jour, à la suite d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez la nuit.

— Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud.

— « Vous monsieur Bailly, sur l'échafaud.

— « Ah ! Dieu soit béni ! dit Boucher ; il paraît que M. Cazotte n'en veut qu'aux académiciens ; il vient d'en faire une terrible exécution ; et moi, grâce au ciel...

— « Vous, Monsieur Boucher, vous mourrez aussi sur l'échafaud.

— « Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part ; il a juré de nous exterminer tous.

— « Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

— « Mais nous serons donc subjugués par les Turcs, par les Tartares ? Encore...

— « Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tous

les moments dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répèteront toutes vos maximes, citeront, comme vous, les vers de Diderot et de la *Pucelle*...

« On se disait à l'oreille : Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux) ; est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ? et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

— « Oui, reprit Chamfort ; mais son merveilleux n'est pas gai. Il est par trop patibulaire. Et quand cela arrivera-t-il, monsieur Cazotte ?

— « Six ans ne se passeront pas sans que tout ce que je vous prédis ne soit accompli.

— « Voilà bien des miracles, dis-je ; heureusement que vous ne m'y mettez pour rien.

— « Vous y serez pour un miracle, monsieur Laharpe, et un miracle tout au moins aussi extraordinaire, répliqua Cazotte ; vous deviendrez chrétien.

« Grandes exclamations dans la société.

« Ah ! reprit Chamfort, je suis rassuré ; si nous ne devons périr que lorsque Laharpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— « Pour ça, dit alors Mme de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions ; quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu qu'on ne s'en prend jamais à nous ; notre sexe...

— « Votre sexe, madame, ne vous défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

— « Mais qu'est-ce que vous dites donc, mon-

sieur Cazotte ? c'est la fin du monde que vous prêchez.

— « Je n'en sais rien ; mais, ce que je sais, c'est que vous madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, avec les mains liées derrière le dos.

— « Ah ! j'espère que, dans ce cas, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir.

— Non, madame, de plus grandes dames que vous iront, comme vous, en charrette et les mains liées comme vous.

— « De plus grandes dames... des princesses du sang peut-être ?...

— « De plus grandes dames encore.

« Ici un mouvement très sensible se fit dans la compagnie, et la figure du maître de la maison se rembrunit ; on commençait à trouver que la plaisanterie était trop forte. Mme de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista point sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger :

— « Vous verrez qu'il ne me laissera pas même un confesseur.

— « Non, madame, vous n'en aurez point, ni personne ; le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera... Il s'arrêta ici un moment.

— « Eh bien ! quel sera l'heureux mortel qui aura cette prérogative ?

— « C'est la seule qui lui restera, *ce sera le roi de France.*

« Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui : il alla vers Cazotte, et lui dit d'un ton pénétré :

— « Mon cher Cazotte, c'est assez faire durer cette

facétie lugubre ; vous le poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même.

« Cazotte ne répondit rien et se disposa à se retirer, quand Mme de Grammont, qui voulait éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui :

— « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne dites rien de la vôtre ?

« Cazotte resta quelque temps silencieux et les yeux baissés.

— « Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe?

— « Oh ! sans doute, qui n'a pas lu cela? Mais faites comme si je ne l'avais point lu.

— « Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et assiégés, criant sans cesse d'une voix sinistre, étonnante : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même !* Et le septième jour, au moment où il achevait sa lamentation, une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces.

« A ces mots, Cazotte fit la révérence et sortit.

« Les prédictions de Cazotte s'accomplirent rigoureusement ; toutes les personnes à qui il avait dit la *bonne aventure* périrent pendant la révolution et de la manière annoncée ; lui-même termina ses jours à l'échafaud ».

« Laharpe fut arrêté et conduit dans les prisons du Luxembourg, où la captivité, l'âge et l'affaiblissement des fonctions intellectuelles, changèrent l'ordre de ses idées. Sorti de prison, il vécut jusqu'en 1803, époque à laquelle il mourut dans des sentiments opposés à ceux qui caractérisèrent sa vie politique.

Les prédictions de Cazotte, telles qu'on vient de les

lire ne doivent pas être prises à la lettre, c'est à la plume de Laharpe que nous les devons ; Laharpe a brodé sur ce thème après que les événements révolutionnaires se furent accomplis ; cela est hors de doute. Ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que Cazotte passait pour un profond observateur ; il suivait les événements présents et en déduisait les événements futurs. La connaissance raisonnée des faits historiques passés et présents constitue la science des probabilités ; et l'expérience nous prouve que les hautes intelligences peuvent prévoir les changements qui doivent s'opérer dans la constitution et les mœurs des peuples.

LAHARPE.

LA MANDRAGORE

« La racine de mandragore pilée avec de l'huile rosat et du vin guérit les fluxions et les maux d'yeux. Quant au suc, on l'incorpore à maintes compositions ophtalmiques. La mandragore est encore appelée *circæum*. Il y en a deux espèces. (*Atropa mandragora vernalis et Atropa mandragora automnalis*, mandragore de printemps et mandragore d'automne). La mandragore mâle, qui est blanche ; la mandragore femelle qui est noire, à feuille plus étroite que la laitue, à tige velue, à racine double ou triple, roussâtre, blanche intérieurement, charnue et molle, longue de près d'une coudée. Les deux portent un fruit de la grosseur d'une aveline, renfermant une graine semblable aux pépins de la poire. On donne à la blanche les noms d'arsen, de morion, d'ippophlomos ; les feuilles en sont blanches, plus larges que celles de l'autre et semblables à celles du lapathum cultivé (patience). Ceux qui la cueillent se gardent d'avoir le vent en face et, préliminairement, ils décrivent autour de la plante, avec une épée, trois cercles ; puis ils l'arrachent en se tournant vers le couchant.

« On tire le suc, et du fruit et de la tige, après

l'avoir étêtée, et de la racine qu'on pique et qu'on fait bouillir. La racine s'emploie même en brin; d'autres fois, on la coupe en rondelles et on la conserve dans du vin. La mandragore ne donne pas partout du suc, et là où elle en donne, c'est vers l'époque de la vendange qu'il faut la cueillir. Il a une odeur forte, mais celle de la racine et du fruit l'est encore davantage. Les fruits de la mandragore blanche étant mûrs se sèchent à l'ombre. On fait épaissir au soleil le suc qu'on en tire; de même pour celui de la racine; on la pile ou bien on la fait bouillir dans du vin noir jusqu'à réduction au tiers. Les feuilles valent mieux, conservées dans la saumure. Le suc qu'elles rendent fraîches est un véritable poison; et encore la saumure n'en ôte pas complètement les propriétés malfaisantes. L'odeur seule en porte à la tête. En quelques contrées, on en mange les fruits, cependant la violence de cette odeur étourdit ceux qui n'y sont pas habitués, et une dose trop forte du suc donne la mort.

« A une dose variable suivant les forces du sujet, il est soporifique; la dose moyenne est d'une cyathe (0 lit. 045). On l'administre, et contre la morsure des serpents et, avant les incisions et les ponctions, pour engourdir la sensibilité. Il suffit pour cet effet à quelques personnes de s'être procuré le sommeil par l'odeur qu'il exhale. On boit encore de ce suc en place d'ellébore, à la dose de deux oboles, dans du vin miellé, mais l'ellébore est plus efficace pour faire vomir et pour évacuer la bile noire (1)...

PLINE LE NATURALISTE.

(1) *Traduction* NISARD.

UNE VENGEANCE POSTHUME

Il se nommait le Dr Sympson ; c'était un des hommes les plus distingués de la faculté d'Edimbourg, et lié, par conséquent, avec les personnes les plus considérables de la ville.

Au nombre de ces personnes était un juge au tribunal criminel, dont il ne m'a pas dit le nom. Ce juge auquel il donnait des soins habituels comme docteur, sans aucune cause apparente de dérangement dans la santé, dépérissait à vue d'œil : une sombre mélancolie s'était emparée de lui.

Enfin, un jour le Dr Symson insista tellement pour que son ami lui avouât qu'il était malade, que celui-ci, lui prenant les mains avec un sourire triste :

— Vous rappelez-vous, lui dit le juge le dernier procès criminel dans lequel j'ai été appelé à prononcer un jugement ?

— Oui, sur un bandit écossais qui a été par vous condamné à être pendu, et qui l'a été.

— Justement. Eh bien ! au moment où je prononçais l'arrêt, une flamme jaillit de ses yeux, et il me montra le poing en me menaçant. Je n'y fis pas attention... De pareilles menaces sont fréquentes chez les condamnés. Mais le lendemain de l'exécution le bourreau se présenta chez moi, me demandant

humblement pardon de sa visite, mais me déclarant qu'il avait cru devoir m'avertir d'une chose : le bandit était mort en prononçant une espèce de conjuration contre moi, et en disant que, le lendemain à six heures, heure à laquelle il avait été exécuté, j'aurais de ses nouvelles.

Je crus à quelque surprise de ses compagnons, à quelque vengeance à main armée, et, lorsque vinrent six heures, je m'enfermai dans mon cabinet, avec une paire de pistolets sur mon bureau.

Six heures sonnèrent à la pendule de ma cheminée. J'avais été préoccupé toute la journée de cette révélation de l'exécuteur, mais le dernier coup de marteau vibra sur le bronze sans que j'entendisse rien autre chose qu'un certain ronronnement dont j'ignorais la cause. Je me retournai, et j'aperçus un gros chat noir et couleur de feu. Comment était-il entré ? C'était impossible à dire ; mes portes et mes fenêtres étaient closes. Il fallait qu'il eut été enfermé dans la chambre pendant la journée.

Je n'avais pas goûté ; je sonnai, mon domestique vint, mais il ne put entrer, puisque je m'étais enfermé en dedans ; j'allai à la porte et je l'ouvris. Alors je lui parlai du chat noir et couleur de feu ; mais nous le cherchâmes inutilement, il avait disparu.

Je ne m'en préoccupai point davantage. La soirée passa, la nuit vint, puis le jour, puis la journée s'écoula, puis six heures sonnèrent. Au même instant, j'entendis le même bruit derrière moi, et je vis le même chat.

Cette fois, il sauta sur mes genoux.

Que vous dirai-je ? mon ami, continua le malade, pendant un mois, la même apparition se renouvela

chaque soir, et je commençais à m'habituer à sa présence, quand le trentième jour après l'exécution, six heures sonnèrent sans que le chat parût.

Je crus en être débarrassé. je ne dormis pas de joie. Toute la matinée du lendemain, je poussai, pour ainsi dire le temps devant moi ; j'avais hâte d'arriver à l'heure fatale. De cinq heures à six heures, mes yeux ne quittèrent pas ma pendule. Je suivais la marche de l'aiguille avançant de minute en minute, enfin elle atteignit le chiffre XII ; le frémissement de l'horloge se fit entendre ; puis le marteau frappa le premier coup, le deuxième, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième, enfin !...

Au sixième coup, ma porte s'ouvrit, dit le malheureux juge, et je vis entrer une espèce d'huissier de la chambre, costumé comme s'il eût été au service du lord-lieutenant d'Ecosse.

Ma première idée fut que le lord-lieutenant m'envoyait quelque message, et j'étendis la main vers mon inconnu. Mais il ne parut avoir fait aucune attention à mon geste ; il vint se placer derrière mon fauteuil.

Je me levai, et je marchai ; il me suivit à quelques pas.

Il portait l'habit de cour, les cheveux en bourse, l'épée au côté, une veste brodée au tambour, et son chapeau sous le bras.

A dix heures, je me couchai ; alors, comme pour passer de son côté la nuit le plus commodément possible, il s'assit dans un fauteuil en face de mon lit.

Je tournai la tête du côté de la muraille ; mais comme il me fut impossible de m'endormir, deux ou trois fois je me retournai, et deux ou trois fois, à

la lumière de ma veilleuse, je le vis dans le même fauteuil.

Lui non plus ne dormait pas.

Enfin, je vis les premiers rayons du jour se glisser dans ma chambre à travers les interstices des jalousies ; je me retournai une dernière fois vers mon homme : il avait disparu, le fauteuil était vide.

Jusqu'au soir, je fus débarrassé de ma vision.

Comme la veille je me couchai, mais à une heure du matin seulement. Aussitôt que je fus dans mon lit, je le vis dans mon fauteuil. Le lendemain au jour il disparut.

La vision dura un mois. Au bout d'un mois, elle manqua à ses habitudes, et faillit un jour.

Cette fois je ne crus plus, comme la première à une disparition totale, mais à quelque modification terrible, et au lieu de jouir de mon isolement, j'attendis le lendemain avec effroi.

Le lendemain, au dernier coup de six heures, j'entendis un léger frôlement dans les rideaux de mon lit, et, au point d'intersection qu'ils formaient dans la ruelle contre la muraille, j'aperçus un squelette.

Le squelette était là, immobile, me regardant avec ses yeux vides. Je me levai, je fis plusieurs tours dans ma chambre, la tête me suivait dans toutes mes évolutions. Les yeux ne m'abandonnèrent pas un instant ; le corps demeurait immobile.

Cette nuit je n'eus point le courage de me coucher. Je dormis, ou plutôt, je restai les yeux fermés dans le fauteuil où se tenait d'habitude le fantôme, dont j'étais arrivé à regretter la présence.

Au jour, le squelette disparut.

J'ordonnai de changer mon lit, de placer et de croiser les rideaux.

Au dernier coup de six heures, j'entendis le même frôlement ; je vis les rideaux s'agiter ; puis j'aperçus les extrémités de deux mains osseuses qui écartaient les rideaux de mon lit, et les rideaux écartés, le squelette prit l'ouverture de la place qu'il avait occupé la veille.

Cette fois, j'eus le courage de me coucher.

La tête qui comme la veille, m'avait suivi dans tous mes mouvements, s'inclina alors vers moi ; les yeux qui, comme la veille, ne m'avaient pas un instant perdu de vue, se fixèrent alors sur moi.

Vous comprenez la nuit que je passai. Eh bien ! maintenant vous savez ce que j'ai.

Le malade sourit tristement.

* * *

Le lendemain à sept heures du matin, le docteur entra dans la chambre de son ami.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, le squelette ?

— Il vient de disparaître, répondit celui-ci d'une voix faible.

— Eh bien, nous allons nous arranger de manière à ce qu'il ne revienne pas ce soir. Commençons par arrêter la pendule.

— Pourquoi cela ?

— Afin que vous ne puissiez vous rendre compte de la marche de la journée.

Les persiennes furent assurées, les rideaux tirés ; on alluma des bougies. Le docteur commença de distraire le malade de son mieux, tantôt causant, tantôt jouant avec lui ; puis lorsqu'il eut faim, il sonna.

On mangea, on but, on prit le café, et l'on se remit

à jouer. La journée paraît longue ainsi passée en tête à tête. Le doctenr crut avoir mesuré le temps dans son esprit, et l'heure fatale devait être passée.

— Eh bien ! dit-il, en se levant, Victoire !

— Comment ! Victoire ? demanda le malade.

— Sans doute, il doit être au moins huit ou neuf heures, et le squelette n'est pas venu.

— Regardez votre montre, docteur, puisque c'est la seule qui aille à la maison, et si l'heure est passée, ma foi ! comme vous, je crierai victoire.

Le docteur regarda sa montre, mais ne dit rien.

— Vous vous étiez trompé, n'est-ce pas docteur ? dit le malade ; il est bien six heures juste.

— Oui ! eh bien ?

— Eh bien ! Voilà le squelette qui entre.

Et le malade se rejeta en arrière avec un profond soupir.

Le docteur regarda de tous côtés.

— Où le voyez-vous donc ? demanda-t-il.

— A sa place habituelle, dans la ruelle de mon lit, entre les rideaux.

Le docteur se leva, tira le lit, passa dans la ruelle, et alla prendre entre les rideaux la place que le squelette était censé occuper.

Et maintenant, dit-il, le voyez-vous toujours ?

— Je ne vois plus le bas de son corps, attendu que le vôtre, à vous, me le cache, mais je vois son crâne.

— Où cela ?

— Au-dessus de votre épaule droite. C'est comme si vous aviez deux têtes, l'une vivante, l'autre morte.

Le docteur tout incrédule qu'il était, frissonna malgré lui.

— Il se retourna, mais il ne vit rien.

— Mon ami, dit-il tristement en revenant au

malade, si vous avez quelques dispositions testamentaires à faire, faites-les.

Et il sortit.

Neuf jours après, John, en entrant dans la chambre de son maître le trouva mort dans son lit.

Il y avait trois mois, jour pour jour, que le bandit avait été exécuté.

WALTER SCOTT.

(*Histoire de la Magie.*)

LA PATTE COUPÉE

Dans les montagnes de l'Auvergne, un chasseur tira, certaine nuit, sur une louve, la manqua, mais lui coupa la patte. Elle s'enfuit en boîtant. Le chasseur se rendit dans un château voisin, pour demander l'hospitalité au gentilhomme qui l'habitait. Celui-ci, en l'aperçant, s'enquit s'il avait fait bonne chasse. Pour répondre à cette question, il voulut tirer de sa gibecière la patte qu'il venait de couper à la louve; mais quelle ne fut point sa surprise, en trouvant, au lieu d'une patte, une main, et à l'un des doigts un anneau que le gentilhomme reconnut pour être celui de sa femme! Il se rendit immédiatement auprès d'elle, et la trouva blessée et cachant son avant-bras. Ce bras n'avait plus de main; on y rajusta ce que le chasseur avait rapporté, et force fut à la dame d'avouer que c'était bien elle qui, sous la forme de louve, avait attaqué le chasseur, et s'était sauvée ensuite en laissant une patte sur le champ de bataille. Le mari eut la cruauté de la livrer à la justice, et elle fut brûlée.

BOGUET.

LA CONJURATION DE JAVOTTE

Afin de se rapprocher de la jeune Javotte, dont les parents, paysans italiens, croient posséder un trésor, enfoui dans la demeure, Casanova s'offre à retrouver ce trésor par des moyens cabalistiques. En outre d'une certaine quantité d'opérations, il déclare nécessaire le concours d'une jeune fille vierge.

... Après souper, le bonhomme Franzia vint me trouver et me dit que, pour ce qui regardait la jeune fille vierge, il croyait avoir ce qu'il fallait dans sa fille Javotte, qu'il avait consulté sa femme, et que je pouvais en être sûr.

— C'est bien, lui dis-je, mais maintenant, dites-moi, quels fondements avez-vous pour croire posséder un trésor dans votre maison ?

— D'abord, répondit-il, la tradition orale de père en fils depuis huit générations ; ensuite les grands coups qu'on frappe sous terre pendant la nuit. De plus, la porte de ma cave qui s'ouvre et se referme seule toutes les trois ou quatre minutes ; ce qui est certainement l'ouvrage des démons que nous voyons errer toutes les nuits par la campagne sous la forme de flammes pyramidales.

— Si cela est, il est évident comme deux et deux font quatre, que vous avez chez vous un trésor caché. Gardez-vous bien de mettre une serrure à la porte qui s'ouvre et se referme comme d'elle même ; vous vous auriez un tremblement de terre qui ferait de cette enceinte un abîme. Les esprits veulent être libres et ils brisent toutes les entraves qu'on veut leur opposer.

Je passai une bonne partie de la nuit suivante avec le père Franzia et Capitani, pour voir de mes propres yeux les phénomènes dont ce bon paysan me parlait. Placé sur le balcon de la cour, j'entendis distinctement des coups souterrains, à des intervalles égaux, trois ou quatre par minute. Le bruit ressemblait à celui que produirait un énorme pilon, vigoureusement chassé dans un fort mortier de bronze. Je pris mes pistolets et j'allai me placer avec eux auprès de la porte mouvante, tenant une lanterne sourde à la main. Je vis la porte s'ouvrir lentement, et, trente secondes après, se refermer avec violence. Je l'ouvris et je la refermai moi-même à plusieurs reprises, et, n'ayant pu découvrir aucune raison physique occulte à ce singulier phénomène, je me déterminai à croire en moi-même qu'il y avait quelque friponnerie adroite et cachée ; mais je ne me souciai pas d'en rechercher la cause.

Nous remontâmes, et, m'étant mis de nouveau sur le balcon je vis dans la cour des ombres qui allaient et venaient. Ce ne pouvait être que l'effet d'un air humide et épais ; et, pour ce qui était des flammes pyramidales, que je voyais planer dans la campagne, c'était un phénomène que je connaissais. Je laissai cependant mes deux compagnons dans l'idée que c'étaient les esprits qui veillaient sur le trésor.

Je devais faire ma grande opération le jour suivant ; car autrement, d'après les idées reçues, j'aurais été obligé d'attendre la pleine lune du mois prochain. Je devais conjurer les gnomes à pousser le trésor au niveau du sol à l'endroit même où j'aurais fait mes conjurations. Certes, je savais bien que l'opération manquerait, mais je savais aussi que je ne manquerais pas de raisons pour satisfaire Franzia et Capitani. En attendant, je devais bien jouer mon rôle de magicien, que j'aimais à la folie. Je fis travailler Javotte toute la journée pour coudre en cercle uue trentaine de feuilles de papier sur lesquelles je peignis les figures les plus bizarres. Ce cercle que j'appelais *maxime*, avait trois pas géométriques de diamètre. Je m'étais fait un sceptre ou baguette magique de la branche d'olivier que Franzia m'avait apportée de Césène. Etant ainsi préparé, je dis à Javotte qu'à minuit, au moment où je sortirais du cercle, elle devait se tenir prête à tout. Elle ne reçut pas cet ordre avec répugnance, car il lui tardait de me donner cette preuve d'obéissance ; et, de mon côté, me regardant comme son débiteur, je me sentais pressé de la satisfaire.

L'heure étant venue, j'ordonnai au père et à Capitani de se tenir sur le balcon, soit pour être prêts à mes ordres, si je venais à les appeler, soit pour empêcher que personne de la maison pût rien voir de ce qui allait se passer. Je me défais alors de tout habillement profane, et je revêts le grand surplis, ouvrage des mains pures d'une vierge ; puis, je laisse tomber mes longs cheveux épars, je place ma singulière couronne sur ma tête, le cercle *maxime* sur mes épaules, et, empoignant le sceptre d'une main, le merveilleux couteau de l'autre, je descends dans la

cour. Là j'étends mon cercle en proférant des paroles barbares, et, après en avoir fait le tour par trois fois, j'y saute au milieu.

Là, accroupi, immobile pendant deux minutes, je me lève, et je fixe mes regards sur un gros nuage blafard qui se levait à l'horizon de l'occident, pendant que le tonnerre grondait du même côté avec force. Que j'aurais paru sublime aux yeux hébétés de mes deux idiots, si, examinant un peu avant l'état du ciel de ce côté-là, je m'étais avisé d'annoncer ce phénomène.

Le nuage s'étendit avec une rapidité extrême, et la voûte céleste ne parut bientôt que couverte d'un drap mortuaire que les éclairs les plus vifs sillonnaient dans tous les sens.

Cela étant fort naturel, je n'avais pas la moindre raison d'en être surpris ; cependant un commencement de peur me faisait éprouver le besoin d'être dans ma chambre. Bientôt ma frayeur augmenta en voyant les éclats de foudre, mêlés aux éclairs, se succéder et m'entourer de tous les côtés. J'éprouvai alors ce que peut opérer sur l'esprit une grande frayeur, car je me figurai que, si les foudres qui sillonnaient le terrain autour de moi et qui éclataient sans cesse sur ma tête ne m'anéantissaient pas, c'était simplement parce qu'elles ne pouvaient point entrer dans mon cercle magique. Ainsi j'adorais mon propre ouvrage ! Cette sotte raison m'empêchait d'en sortir, malgré la peur qui m'y faisait frissonner. Sans cette croyance, fruit d'une frayeur pusillanime, je n'y serais pas resté une minute et ma fuite précipitée aurait dessillé les yeux à mes deux dupes, qui auraient bien vu que, loin d'être un magicien, je n'étais qu'un poltron.

La violence du vent, les éclats retentissants du tonnerre un froid pénétrant et la frayeur me faisaient trembler comme la feuille. Mon système que je croyais à toute épreuve, s'était évanoui ; je reconnaissais un Dieu vengeur qui m'avait attendu là pour me punir d'un seul coup de toutes mes scélératesses, et pour mettre fin à mon incrédulité en m'anéantissant.

Cependant le tonnerre cesse, une pluie abondante commence à tomber, le danger disparaît et je sens renaître mon courage. Tel est l'homme ! ou tel, au moins, je fus alors.

Dès que la pluie eut cessé, il n'y eut plus ni vent, ni nuage, et la lune se monlra dans toute sa beauté au milieu d'un firmament de l'azur le plus beau. Je ramasse le cercle, et après avoir ordonné aux deux amis d'aller se coucher sans me parler, je rentrai dans ma chambre. L'esprit encore préoccupé, je jetai les yeux sur Javotte, et la trouvai si jolie, que j'en eus peur.

Après un sommeil de huit heures, la tête reposée, je me trouvai dégoûté de cette comédie, et, à l'apparition de Geneviève, je fus tout surpris de n'éprouver aucun sentiment. Ce n'était pas que la docile Javotte eût changé, mais je n'étais plus le même. Me sentant dans un état d'apathie qui m'était inconnu jusqu'alors, par une suite d'idées superstitieuses que la frayeur m'avait inspirées la veille, je crus voir que l'état d'innocence de cette jeune fille était protégé par le ciel, et que je n'aurais pas échappé à la mort la plus prompte et la plus terrible, si j'avais osé la lui ravir.

Jacques Casanova.

LA MAGIE

En peu de mots, la *Magie* est la sagesse spirituelle ; la Nature est l'alliée matérielle, la pupille et le serviteur du Magicien. Un principe vital commun remplit toutes choses, et ce principe subit la domination de la volonté humaine poussée à la perfection. L'adepte peut stimuler les mouvements des forces naturelles, dans les plantes et les animaux, à un degré supra naturel. Ces actions, loin d'obstruer le cours de la Nature, agissent, au contraire, comme des adjuvants, en fournissant les conditions d'une action vitale plus intense.

« L'adepte, peut dominer les sensations et altérer les conditions des corps physiques et astraux des autres personnes non adeptes. Il peut aussi gouverner et employer, comme il lui plaît les esprits des éléments (élementals) mais il ne peut exercer son action sur l'Esprit immortel d'aucun être humain vivant ou mort, car ces esprits sont, à titre égal, des étincelles de l'essence divine et ne sont sujets à aucune domination étrangère.

Mme H. P. Blavatsky.

DE LA NATURE DE L'HOMME

L'homme est composé de trois substances : 1° Le corps matériel, le cadavre ; 2° l'âme animale, que les occultistes appellent corps astral, et les spirites perisprit, que van Helmont appelait l'archée et Cudworth le médiateur plastique ; 3° l'âme.

« L'homme, a dit Elephas Levi, est un être intelligent et corporel fait a l'image de Dieu et du monde, *un* en essence *triple* en substance, immortel et mortel ».

Papus pour rendre cette notion plus claire, plus accessible aux non initiés à usé d'une comparaison anssi juste que saisissante ; nous nous contenterons de la résumer ici.

Un équipage roulant se compose de trois éléments principaux :

1° La voiture.

2° Le cheval qui la traîne.

3° Le cocher qui la conduit.

La voiture inerte, immobile, tant que le cheval ne la traîne pas, représente le corps matériel, le cadavre. Le cocher, symbolise l'âme et le cheval le corps astral. De même que le cocher, sans le cheval ne peut faire avancer son véhicule, de même l'âme, sans l'intermédiaire du corps astral ne peut rien sur

le corps. Un cheval emporté montrera très exactement ce qu'est l'homme livré à une passion brutale comme la colère, l'âme (le cocher) n'a plus la puissance de diriger le corps (la voiture) et tout l'équipage roule vers l'abîme.

Si la voiture vient à se briser, le cocher l'abandonnera et s'éloignera monté sur le cheval. C'est là l'image de la mort, l'âme et le corps astral qui lui sert, pour ainsi dire, de monture abandonneront le cadavre que la pourriture dissoudra.

En attendant d'autres destinations l'âme, et le corps astral flotteront dans l'atmosphère invisible qui pénètre intimement notre atmosphère matérielle et que l'on nomme le plan astral, que peuplent des millions d'êtres et de formes immatérielles.

Dans cette atmosphère traversée de fluides psychiques, flottent les âmes de ceux que la mort vient de désincarner et qui, comme les suicidés, les ivrognes, les luxurieux, les assasins, sont alourdies par trop de matérialité pour gagner les sphères supérieures.

Les voyants y aperçoivent encore des élémentals et les larves qui ne sont parfois que des pensées humaines vitalisées, ils y distinguent les images des formes de l'avenir. mêlées à celles qui subsistent du passé. Rarement, on y voit les corps astraux de mages, désincarnés momentanément, et dont le corps matériel, plongé dans une sorte de catalepsie, gît quelquefois à une énorme distance.

PAPUS.

LE SONGE DE L'ARCADIEN

Deux Arcadiens qui voyageoint ensemble, étant venus à Megare, l'un alla loger à l'Hôtellerie, et l'autre chez un de ses amis. Après le souper, lorsque tout le monde étoit couché, il sembla à celui qui étoit logé chez son ami, que celui qui étoit à l'Hôtellerie le prioit de le secourir, parce que l'Hôtelier vouloit le tuer. Il se lève tout effrayé de son songe ; mais s'étant ensuite rassuré et rendormi, l'autre lui apparut de nouveau, et lui dit que, puisqu'il me l'avoit, pas secouru, du moins, il ne laissât pas sa mort impunie ; que l'Hôtelier, après l'avoir tué, avoit jeté son corps dans un chariot et l'avoit couvert de fumier ; et qu'il ne manquât pas de se trouver le lendemain, au matin, à l'ouverture de la porte de la Ville, avant que le chariot sortit. Frappé de ce nouveau songe, il se rend de bon matin à la porte de la Ville, voit le chariot, demande à celui qui le menoit, ce qu'il y avoit dedans, le charretier s'enfuit, on tire le corps du chariot, et l'Hôtelier est arrèté et puni. Peut-on s'imaginer rien de plus divin qu'un songe de cette nature.

CICERON.

VISION DE CHARLES XI

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles ; quelques-unes cependant sont si bien attestées que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques.

Un procès-verbal en bonne forme revêtu de signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien longtemps avant que les événements arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII, était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait connu la Suède. Il restreignit les privilèges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du sénat et fit des lois de sa propre autorité : en un mot, il changea la constitution du pays qui était oligarchique avant lui, et força les Etats à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne ; d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme Ulrique-Eléonore.

Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement il devint encore plus taciturne qu'auparavant et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles, devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte de Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bonsoir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant sans savoir pourquoi de rester seul ; le comte de Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eût besoin de repos ; un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour, le médecin parla du tort que les veilles font à la santé ; mais Charles lui répondit entre les dents : « Restez, je n'ai pas encore envie de dormir ».

Alors on essaya différents sujets de conversation qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et, en pareille cir-

constance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte de Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet ; puis il s'écria avec un grand soupir : « Que ce portrait est ressemblant ! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce !

— Bah ! répondit brusquement le roi, qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom de la reine, ce portrait est trop flatté, la reine était laide. » Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre, pour cacher l'émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre et la lune ne paraissait pas.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe Ritterholm, qui regarde le lac Mœler. C'est un bâtiment qui a la forme d'un fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrêmités, et, à peu près en face, se trouvait la grande salle où s'assemblaient les Etats, quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet. Mais, qu'allait-on faire dans une salle qui, depuis longtemps, n'avait pas été ouverte ? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait pas de fumée, les vitres n'étaient pas

brisées, nul bruit ne se faisait entendre ; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte de Brahé étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté ; mais le roi l'arrêta. « Je veux aller moi-même dans cette salle, dit-il ». En achevant ces mots on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme ; le chambellan et le médecin le suivirent tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge qui avait la charge des clefs était déjà couché. Baumgarten alla le réveiller et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des Etats. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu ; il s'habilla à la hâte et joignit le roi, avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement à la salle des Etats. Le roi entra ; mais quel fut son étonnement en voyant les murs tendus de noir !

— « Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle ? demanda-t-il d'un ton colère. — Sire, personne que je sache, répondit le concierge tout troublé, et, la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie ,elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté ». Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus du tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près, le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle

de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon asssez étrange.

— « N'allez pas plus loin, Sire, s'écria le concierge, sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure et depuis la mort de la reine votre gracieuse épouse... On dit qu'elle se promène dans cette galerie... Que Dieu vous protège !

— Arrêtez, Sire, s'écriait le comte de son côté. N'entendez-vous pas ce bruit étrange qui part de la salle des Etats ? Qui sait à quel danger Votre Majesté s'expose ?

— Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans ?

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme, en s'arrêtant devant la porte de la grande salle, et toi, concierge, ouvre vite cette porte ». Il la poussa du pied et le bruit répété par l'écho des voûtes retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement que la clef battait la serrure sans qu'il put parvenir à la faire entrer. « — Un vieux soldat qui tremble ! dit Charles, en haussant les épaules. Allons, comte ouvrez-nous cette porte.

— Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter, mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie.

Le roi arracha la clef des mains du concierge.

— « Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul ». Et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne et était entré dans la grande salle en prononçant ces

mots : « Avec l'aide de Dieu ». Ses trois acolytes poussés par la curiosité, plus forte que la peur, et peut-être, honteux d'abandonner le roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, les drapeaux allemands, danois et moscovites, trophées de Gustave-Adolphe. On distinguait au milieu des bannières suédoises couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'Etat siégeaient, chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre éblouissaient tellement les yeux, que, des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi, un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé, d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant, debout et la couronne en tête, tenait un sceptre à la main ; à sa gauche un homme âgé ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône ; il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume. En face du trône plusieurs personnages d'un maintien grave et austère revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table couverte de

grands in-folio et de parchemins. Entre le trône et la salle il y avait un billot, couvert d'un crêpe noir et une hache reposait auprès.

Personne dans cette assemblée surhumaine n'eût l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés ; puis le plus âgé des juges en robe noire, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva et frappa trois fois sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle, par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un juste-au-corps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle devant le billot qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et, un sang froid et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête et la hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit jusque sur l'estrade et se confondit avec celui du cadavre ; et la tête bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment, la surprise l'avait rendu muet ; mais à ce spectacle horrible sa langue se délia ; il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à

cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « Si tu es de Dieu. parle; si tu es de l'autre, laisse-nous en paix ».

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles, roi ! ce sang ne coulera sous ton règne.... (Ici la voix devint moins distincte) mais cinq règnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa !

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées ; bientôt elles disparurent tout à fait : les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries légèrement agitées par le vent. On entendit encore pendant quelque temps un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre, au son que rendent les cordes de la harpe en se cassant, au moment où l'on accorde l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition qu'ils jugèrent d'avoir été d'environ dix minutes. Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes ; seulement la pantoufle de Charles conserva une tache rouge, qui, seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, et la fit signer par ses compagnons et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher le contenu de cette pièce au public, elle ne laissa pas bientôt d'être connue,

même du vivant de Charles XI ; elle existe encore, et jusqu'à présent personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable. « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et, surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres ».

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III et le jugement d'Ankarstrœm, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des Etats aurait désigné Ankarstroëm.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur Gustave-Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu (1809).

P. Mérimée.

LA TÊTE PARLANTE

« Le diner achevé, don Antonio prit don Quichotte par la main et le mena dans une chambre où il n'y avait pour tout ornement et pour tout meuble qu'une table qui paraissait de jaspe, posée sur un pied de semblable matière, et dessus, un buste, qui paraissait de bronze, représentant un empereur romain.

« Ils se promenèrent quelques temps par la chambre et autour de la table ; et, après cela, don Antonio dit à don Quichotte :

« — A présent que personne ne nous écoute, je suis bien aise de vous apprendre une des plus rares aventures dont on ait jamais ouï parler, à condition, s'il vous plaît, que ce sera un secret entre vous et moi.

— Vous pouvez vous y fier, seigneur Antonio, répondit don Quichotte et je vous en donne ma parole. Celui à qui vous parlez a des yeux et des oreilles et point de langue ; et, quand vous m'aurez ouvert votre cœur, croyez que c'est comme si vous aviez enseveli votre pensée dans les abîmes du silence.

— Après cette assurance, répartit don Antonio, je vais vous dire des choses qui vous raviront en admiration, et me soulager, moi-même, de l'ennui que j'ai depuis longtemps de ne savoir à qui confier des secrets qui ne sont assurément par pour tout le monde.

Cette tête que vous voyez, seigneur don Quichotte, ajouta-t-il, lui portant la main dessus et lui faisant manier la table et son pied de tous côtés, a été faite par un des plus habiles enchanteurs qu'il y ait jamais eu, qui était, à ce que je crois, polonais et disciple du fameux Lescot, de qui on raconte tant de merveilles ; je le gardai quelques temps chez moi, et, moyennant mille écus que je lui donnai, il me fit cette tête qui a la vertu de répondre à tout ce qu'on lui demande à l'oreille. Il observa le mouvement des astres, les rétrogrades et les ascendants, grava mille caractères, choisissant bien les points de constellation nécessaires : il la mit enfin dans la perfection que nous verrons demain ; car, pour les vendredis, elle est muette et il serait inutile de lui rien demander aujourd'hui ».

Cervantès explique le phénomène de la tête parlante par une combinaison de tubes acoustiques dont la description est à peu près conforme à celle qu'en donna un peu plus tard le père Kircher, mais la conclusion de l'épisode montre combien les véritables androïdes inspiraient de craintes et d'admiration.

« Don Antonio, dit Cervantès, sachant qu'on disait qu'il y avait chez lui une tête enchantée qui répondait à tout ce qu'on lui demandait et craignant que cela ne parvint jusqu'à l'inquisition, alla lui-même dire ce qui en était aux inquisiteurs, qui lui ordonnèrent de rompre la machine, de crainte de scandaliser un peuple sot et ignorant.

CERVANTÈS

LETTRE D'UN SORCIER

Au noble et gracieux seigneur de Rathsamhausen, seigneur d'Ehenweihr.

Que mes services soient le plus sûr garant de mon attachement à votre personne, noble et puissant seigneur.

La chronique nous enseigne que nos pères vénéraient les talents surnaturels, comme ils honoraient l'astronomie et la chevalerie, et qu'il y en eut même qui, pour obtenir ces talents, livraient à Satan leur corps et leur âme, et soumis à son empire, devenaient ses véritables disciples.

Dans ma jeunesse, un penchant mystérieux, je ne sais quelle passion, m'entraîna vers cette étude particulière. Il y a sept ans, c'était le 28 janvier de l'année 1594, je m'adressais à l'esprit malin et le priai de m'instruire dans son art, en m'engageant de le servir et de lui être soumis.

Comme mon temps d'apprentissage vient d'expirer le printemps dernier, et que l'esprit malin, suivant le pacte que j'avais fait avec lui, sera sous ma puissance pendant le restant de mes jours, et qu'il m'obéira comme je lui ai obéi moi-même pendant sept ans, j'ai résolu de faire profiter les autres de mon art et de faire mes preuves aux yeux de tout le monde.

Votre grâce sait sans doute que deux de vos sujettes sont affectées depuis plusieurs années de maladies graves et douloureuses, et que tous les remèdes ordinaires sont restés sans effet jusqu'ici. Il s'agit donc de savoir si la maladie est naturelle ou si elle ne l'est pas, selon qu'elle provient de Dieu ou de Satan ; car si elle est surnaturelle, elle devra être traîtée par des remèdes surnaturels, et alors je m'engage de guérir ces femmes. C'est pourquoi je prends la liberté de supplier votre grâce de m'accorder la permission, contre un droit de trois couronnes d'or, de donner une preuve évidente de mes connaissances dans l'art magique ; et que l'on ne doute pas de mon pouvoir, car tout le monde pourra se convaincre que, depuis le Christ, jamais miracle pareil n'aura été connu sur la terre.

Je tracerai un cercle près de la commune de Grussenheim, soumise à votre juridiction, à l'endroit où tant d'hommes d'armes ont été taillés en pièces ; je placerai au milieu un cercueil qui figura au cimetière, la tombe des martyrs ; aux quatre côtés se placeront les quatre fléaux avec leurs attributs et armés de verges ; le docteur Jacques de Grussenheim remplira le rôle de la Mort, la femme Kliber, dudit lieu, représentera la Famine ; Suzanne la Française fera la Peste, et moi, je me charge du rôle de la Guerre. Personne ne devra entrer dans le cercle excepté les six personnes qui y sont figurées, et leurs noms devront rester cachés à tous le monde.

Le matin, une procession solennelle avec croix et bannière, fera le tour du cercle, et on lira les évangiles devant chacun des quatre fléaux. Peut-être le curé de Grussenheim s'y refusera-t-il ; il dira qu'il ne peut pas se prêter à des œuvres de Satan. Mais

qu'il sache que ce que j'ai à faire voir ne doit servir qu'à la glorification de Dieu, et qu'il renouvelle par mes mains le miracle de Moïse et du Christ, afin de réveiller les hommes de leur apathie, ce que doivent représenter les verges des quatre fléaux qui doivent châtier l'univers. Que l'on fasse donc ce que je demande, et je me charge du reste.

Pour vous prouver, mon gracieux seigneur, qu'il n'y a pas de charlatanisme dans mes actes, je consens à être brûlé vif par le bourreau et à encourir la réprobation du peuple, si mes paroles sont fausses, et si je ne réussis pas dans mon épreuve.

Donné à Ohnenheim, le jour de la Saint-André de l'année de 1601.

De votre grâce, le très respectueux et toujours obéissant sujet.

Signé, Jean Habiszreuttinger
Maître d'école

L'on ne voit pas si l'épreuve a eu lieu et si elle a réussi, il est probable que le seigneur et le curé ne l'avaient point autorisée. Quoiqu'il en ait été, le sorcier fut incarcéré à Strasbourg, où il paya sans doute de sa vie son imprudente proposition.

UNE VISION INFERNALE AU XIe SIÈCLE

Il y avait, dans un village qu'on appelle Bonneval, un prêtre nommé Gauchelin. L'an de l'incarnation 1092, au commencement de janvier, ce prêtre alla de nuit visiter un malade. Il revenait seul et se trouvait loin de toute habitation, lorsqu'il entendit un grand bruit, comme d'une armée considérable. Ayant voulu se retirer vers quatre néfliers qu'il avait apercus dans un champ, un homme d'une énorme stature, armé d'une grande massue, le devança dans sa course, et levant son arme sur sa tête lui dit : « Arrête-là ! n'avance pas davantage. » Aussitôt le prêtre s'arrèta glacé d'effroi, et appuyé sur le bâton qu'il portait, resta dans l'immobilité. L'homme armé de la massue se tint auprès de lui, et, sans lui faire de mal, attendit le passage de l'armée. Voilà qu'une grande troupe de fantassins se mit à passer, emportant sur leur cou et leurs épaules des moutons, des habillements des meubles et des ustensiles de toute espèce, comme ont coutume de faire les brigands. Cependant, tous gémissaient et s'encourageaient à redoubler de vitesse. Le prêtre reconnut plusieurs de ses voisins qui étaient morts récemment

et il les entendit se plaindre des supplices cruels dont, à cause de leurs crimes, ils éprouvaient les tourments. Ensuite passa une troupe de porte-morts auxquels se réunit à l'instant le géant dont nous avons parlé. Ils étaient chargés d'environ cinquante cercueils, dont chacun était soutenu par deux porteurs.

Ensuite vint à passer une troupe de femmes dont la multitude parut innombrable au prêtre. Elles étaient montées à cheval sur des selles de femme, dans lesquelles étaient enfoncés des clous enflammés. Le vent les soulevait fréquemment à la hauteur d'une coudée, et les faisait retomber aussitôt sur les clous ardents. Horriblement tourmentées par les piqûres et les brûlures, elles vociféraient des imprécations, et confessaient publiquement les péchés pour lesquels elles étaient punies.

Le prêtre reconnut dans cette troupe quelques dames nobles, et vit les chevaux et les mules avec les selles de plusieurs femmes qui vivaient encore.

Peu après, il apperçut une troupe nombreuse de clercs et de moines, leurs juges et leurs supérieurs, des évêques et des abbés, portant leur crosse pastorale ; les clercs et les évêques étaient vêtus de chapes noires ; les moines et les abbés de capuchons de la même couleur. Tous gémissaient et se plaignaient ; quelques-uns imploraient Gauchelin par son nom, et le suppliaient, à cause de leur ancienne amitié, de prier pour eux.

Ce prêtre rapporte qu'il avait vu là beaucoup de personnages d'une grande considération que l'opinion commune croyait placés dans le ciel au milieu des saints.

A cet épouvantable aspect, tout tremblant et ap-

puyé sur son bâton, il s'attendait à des choses plus épouvantables encore. Il vit ensuite s'avancer une grande armée ; on n'y remarquait aucune couleur, si ce n'est le noir et un feu scintillant. Tous ceux qui la composaient étaient montés sur des chevaux gigantesques ; il marchaient armés de toutes pièces, comme s'ils avaient volé au combat, et portaient des enseignes noires. Il vit parmi eux Richard et Baudouin, fils du comte Gislebert, qui étaient morts depuis peu, ainsi que beaucoup d'autres dont je ne puis déterminer le nombre.

Gauchelin, après avoir vu passer cette nombreuse troupe de chevaliers, se mit à réfléchir ainsi en lui-même : Voilà sans doute les gens de Herlequin ; j'ai ouï dire que quelques personnes les avaient vus parfois ; mais, incrédule que j'étais, je me moquais de ces rapports, parce que je n'avais jamais eu d'indices certains de pareilles choses. Maintenant, je vois réellement les mânes des morts. Toutefois, personne ne me croira quand je raconterai ce que j'ai vu. Je vais donc me saisir d'un des chevaux libres qui suivent la troupe ; je vais le monter aussitôt, je le conduirai chez moi, et je le ferai voir à mes voisins pour leur inspirer de la confiance dans mon récit.

Aussitôt, il saisit la bride d'un cheval noir ; mais celui-ci se débarrassa vigoureusement de la main qui s'emparait de lui, et s'enfuit vers la troupe des noirs. Le prêtre se tint encore au milieu du chemin, et se présentant devant un cheval qui venait à lui, il étendit la main. L'animal s'arrêta pour attendre le prêtre, et soufflant dans ses naseaux, il jeta en avant un nuage grand comme un chêne très élevé. Alors le prêtre mit le pied gauche à l'étrier, saisit les rênes, porta la main sur la selle ; mais aussitôt il sentit

sous son pied une chaleur excessive comme un feu ardent, tandis que par la main qui tenait la bride un froid incroyable pénétra jusqu'à ses entrailles.

Tout-à-coup quatre horribles chevaliers survinrent, et jetant des cris terribles proférèrent ces paroles : « Pourquoi vous emparez-vous de nos chevaux ? Vous viendrez avec nous. Aucun d'entre nous ne vous a fait de mal tandis que vous entreprenez de nous enlever ce qui nous appartient. » Le prêtre, excessivement effrayé, lâcha le cheval. Trois chevaliers ayant voulu le saisir, un quatième leur dit : « Lâchez-le, et laissez-moi m'entretenir avec lui. » Il voulut ensuite charger Gauchelin de divers messages pour sa femme et ses enfants, et sur le refus du prêtre, il se précipita sur lui et le saisit à la gorge, le malheureux ne fut délivré que par l'intercession d'un autre chevalier qui se fit reconnaître à lui pour son frère, et, causant longuement avec lui, lui parla en termes touchants de leur enfance.

Pendant leur entretien, Gauchelin remarqua au talon du damné, vers son éperon, une espèce de grumeau de sang de la forme d'une tête humaine. Tout étonné, il lui en demanda la raison. « Ce n'est pas du sang, repartit le chevalier, c'est du feu, et il me paraît d'un poid plus grand que si je portais le mont Saint-Michel. Comme je me servais d'éperons précieux et fort pointus pour arriver plus vite à répandre le sang, j'en porte avec raison un poids énorme à mes talons. » A ces mots, le chevalier s'enfuit précipitamment. Toute la semaine le prêtre resta gravement malade ; ensuite il vécut quinze années bien portant.

Ordéric Vital

LES HOMONCULES

Voici une formule, à laquelle, le caractère de naïveté du narrateur donne un véritable cachet d'authencité : elle est d'autant plus curieuse qu'elle offre un des rares récits d'une expérience couronnée de succès, et tout proche de notre époque, puisqu'il n'y a guère plus d'un siècle qu'elle eut lieu. Cette anecdote très connue et dont personne n'a jamais mis en doute l'exactitude, est extraite du « Livre de comptabilité et notes pour mon grâcieux seigneur, le comte J. F. de Kueffstein, commencé avec l'aide de Dieu en l'an 1773, et terminé avec l'aide de Dieu en l'an... (la date manque), par Joseph Kammerer ». Ce Kammerer était l'intendant, l'homme de confiance, le domestique dévoué du comte Jean Ferdinand de Kueffstein, chambellan de la cour de Vienne etappartenant à la vieille noblesse autrichienne.

Le comte, comme il était de mode à cette époque — l'époque de Cagliostro, de Mesmer, du comte de Saint Germain, de Lavater etc.., — s'adonnait aux arts magiques, et il avait pour collaborateur dans ses recherches, un certain abbé Géloni ; le fidèle Kammerer leur servait, un peu à contre cœur, de garçon de laboratoire.

Les trois cabalistes, comme on disait alors,

s'étaient retirés en Calabre, dans un couvent de Carmélites où l'abbé Géloni avait à sa disposition un laboratoire alchimique parfaitement outillé et qui donnait sur de vastes jardins. Le comte et Kammerer s'étaient installés dans une petite maison, attenante au monastère ; mais ils ne quittaient guère le laboratoire, theâtre de leurs travaux.

Kueffstein et Géloni s'étaient attaqués à la création des homoncules et ils eurent le bonheur d'y réussir après plusieurs mois d'un labeur acharné. Ils firent éclore au feu des fournaux — on ne nous dit pas par quels procédés — dix êtres, que Kammerer appelle des esprits, et qui avaient été doués par leurs créateurs de l'apparence, du costume et même de la mentalité de diverses classes et états, afin qu'à eux dix, ils pussent répondre à toutes les questions. C'étaient un roi, une reine, un chevallier, un moine, un architecte, un mineur, une nonne, un séraphin, un esprit bleu et un esprit rouge.

Ces deux derniers ayant été momentanément laissés de côté et sans doute réservés à des expériences spéciales, les huit furent, dit Kammerer « au fur et à mesure que l'abbé Géloni et Kueffstein les eurent retirés successivement du matras avec de petites pinces en argent » renfermés dans des bocaux de verre d'une contenance d'environ deux pintes (deux litres) « tels qu'on les employe pour conserver la marmelade », cependant, ils étaient plus hauts, d'une forme plus allongée et le verre en était très épais afin de pouvoir résister aux chocs.

Ces récipients choisis avec soin furent ensuite remplis d'eau pure, Kammerer ajoute naïvement « peut-être bien d'eau bénite, Dieu me pardonne, ensuite on les lia dans une vessie de bœuf humectée

que l'abbé commença par bénir, puis qu'il mouilla et toucha du doigt. On y apposa alors un grand cachet, afin que les esprits, au cas où ils se montreraient récalcitrants, ne pussent s'échapper ».

Le liquide des bocaux devait sans doute renfermer des substances propres à créer un milieu favorable au développement des homoncules. D'ailleurs on trouverait dans les auteurs contemporains l'explication de cette immersion des fœtus artificiels aussitôt après leur éclosion. Les médecins du XVIIIe siècle prétendaient que si une femme accouchait dans un bain d'eau tiède, son enfant continuerait à vivre de la même façon qu'au sein du liquide maternel. En le plongeant alternativement dans l'eau et dans l'air, le trou de Botal qui, chez le fœtus, fait communiquer les deux moitiés du cœur et qui se bouche peu de temps après la naissance, ne se fermerait pas. L'enfant traité de cette façon pourrait donc vivre aussi bien sous les eaux que dans l'atmophère terrestre.

Quoi qu'il en soit de cette assertion que la vaniteuse science moderne ne s'est même pas donné la peine de discuter, il s'est trouvé des hommes qui respiraient des heures entières sous l'eau sans la moindre gêne. Le célèbre ingénieur anglais Water, qui construisit une partie des digues de Hollande, était doué de cette étrange prérogative. Sans nul doute, pour Géloni et son ami, le liquide des bocaux devait tenir lieu aux homoncules des sécrétions qui entourent le fœtus dans le sein maternel.

Pendant une claire nuit du milieu de l'été, sans doute la nuit de la Saint-Jean qui, de tout temps, a passé pour propice aux enchantements, les huit esprits, chacun dans leur bocal, furent transportés mystérieusement dans les jardins du monastère par

Kueffstein, l'abbé Géloni, Kammerer et un frère lai qui les assistait quelquefois au laboratoire. Mais, ici, laissons de nouveau la parole au fidèle intendant :

« On les porta, dit-il, avec d'infinies précautions, afin que les autres moines du couvent ne s'aperçussent de rien. Pour cette expédition, chacun d'eux avait pris avec lui deux récipients afin que l'affaire pût être terminée d'un seul coup et qu'on ne remarquât rien pendant la nuit de ces allées et venues. Là on les enterra dans deux charretées de fumier de mulet que l'abbé avait fait amener de la ville afin que les esprits y pussent croître et mûrir ». Ce fumier chaud donnait la tiède température indiquée par Paracelse, mais sans doute qu'elle n'était pas suffisante. Géloni et son associé préparèrent avec beaucoup de peine et de soin une liqueur dont un grand flacon fut remis au frère jardinier, qu'ils avaient gagné à leur cause, avec ordre d'en arroser chaque jour le vaste tas de fumier.

Cette préparation produisit un effet extraordinaire ; dès que le fumier en eut été arrosé, il commença à entrer en fermentation, exhalant d'épaisses et nauséabondes vapeurs, comme si tous les brasiers infernaux l'eussent chauffé par en dessous. Il n'y a dans ce fait rien d'extraordinaire, on connaissait alors déjà, depuis longtemps, les combinaisons chimiques capables de produire une grande chaleur et les volcans artificiels, faits de soufre et de limaille de fer, avaient été trouvés une cinquantaine d'années auparavant.

De trois en trois jours, quand le monastère était plongé dans le sommeil, les deux adeptes, toujours accompagnés de Kammerer, se rendaient au jardin et s'y livraient à toutes sortes de manifestations reli-

gieuses. Ils tombaient à genoux près du monceau de fumier, l'encensaient et priaient avec ferveur. Kammerer, outre qu'il avait peur d'attirer l'attention de quelque moine aux aguets, n'était personnellement guère satisfait d'assister à ces cérémonies qu'il n'était pas loin de regarder comme un véritable sacrilège. Il tremblait à tout instant que quelque prodige de la colère divine ne vint punir les audacieux.

En outre, il affirme avoir entendu à maintes reprises, les esprits enterrés dans le fumier, crier et siffler comme des souris affamées. Il avait si grand peur qu'il était en proie à de perpétuelles angoises et qu'une fois il prétend avoir éprouvé une crise d'épilepsie, sous l'influence de la terreur qu'il ressentait.

Cependant quatre semaines s'étaient écoulées, une nuit les adeptes retirèrent en grande pompe les huit bocaux du fumier et les transportèrent dans leur laboratoire, à grand renfort d'encens, de cantiques et d'oraisons, puis les homoncules furent séchés à l'aide de sable chaud.

Kammerer observa avec une profonde stupeur qu'ils avaient grandi et fortifié de notable façon ; les esprits mâles, sauf pourtant le séraphin, avaient de la barbe. On commença aussitôt à les soumettre à un régime tout différent.

Chaque semaine, le liquide contenu dans le récipient où ils plongeaient était renouvelé, mais cette opération devait se faire avec beaucoup de promptitude, car sitôt qu'ils étaient hors de l'eau, surtout dans les premiers jours, les homoncules gisaient inertes et comme privés de sentiment. En outre on leur faisait absorber tous les trois ou quatre jours gros comme un poids d'une pâte de couleur rose : on

ne nous dit pas quelle était la composition de cette pâte.

Entourés de tant de sollitude les « esprits » semblaient prospérer lorsqu'une catastrophe se produisit. Le bocal qui contenait le moine fut brisé par accident, l'homoncule expira presqu'aussitôt.

« Il mourut, dit Kammérer, après avoir cherché à plusieurs reprises et au prix des plus grands efforts à respirer de l'air en roulant d'une manière affreuse ses petits yeux. Le comte et l'abbé étaient consternés. Après en avoir délibéré, ils décidèrent que le minuscule cadavre de cette ébauche humaine serait enterré pendant la nuit dans le jardin de la maison qu'habitait Kueffstein.

L'homoncule fut donc déposé dans un petit cercueil de carton noir qui fut inhumé à trois pieds de profondeur, sous un accacia.

Kueffstein fut très sensible à cette perte au sujet de laquelle « le généreux seigneur avait, de chagrin et de douleur de son cher moine, pleuré et sangloté comme un enfant » : Pour se consoler, le comte se décida, peu de jours aprés, à créer un autre « esprit » chargé de remplacer celui qu'il avait perdu, mais, cette fois il ne voulut plus fabriquer de moine ».

Kammerer fait à ce sujet une remarque assez singulière, il dit que Kueffstein jugea que c'était assez pour lui de posséder une nonne qui, plus tard, répondrait aux questions relatives à l'état ecclésiastique, il voulut avoir un amiral qui le renseignerait sur les choses maritimes, lui apprendrait tout ce qui se passe sur les flots de la mer et au-dessous. Cette façon d'envisager leurs homoncules donnerait à penser que les adeptes les avaient animés à l'aide d'élémentals, ou peut-être avec les âmes (perisprits)

de morts ayant appartenu aux conditions sociales qu'ils désiraient.

Ils se mirent donc à l'œuvre pour fabriquer un amiral, pendant quatre semaines, le feu resta allumé dans les fournaux du laboratoire. Il est à supposer qu'à l'aide d'une série de distillations Kueffstein et Géloni préparaient le liquide au sein duquel le germe de l'homoncule était appelé à se développer, pendant les premiers jours de son existence. Cette tentative ne fut pas aussi heureuse que les précédentes.

Au jour prescrit, ils ne tirèrent du matras, avec leurs pinces d'argent, qu'un avorton extrêmement maigre et chétif et que tout le pouvoir de la science ne pourrait rendre viable. « Il n'était pas plus gros qu'une jeune sangsue et, après quelques convulsions, creva misérablement ».

Les deux magiciens dépités brûlèrent ce lamentable embryon et en dispersèrent les cendres aux quatre vents. Au sujet de cet échec, Kammerer ajoute naïvement qu'il est probable que M. le comte, dans ses préparations, à dû oublier quelque chose d'important.

Peu après, d'ailleurs, nos adeptes furent victimes d'un autre accident qui paraîtra véritablement fantastique.

C'était Kammerer qui, en sa qualité de domestique de confiance du comte, était chargé d'épousseter chaque matin les bocaux contenant les esprits et qui avaient été symétriquement alignés sur une tablette du laboratoire. Un matin, à sa grande épouvante, Kammérer constata que l'homoncule qu'on appelait « roi » avait réussi à déserter l'eau de son récipient, en crevant le couvercle, et il découvrit bientôt le fugitif perché sur le bocal de « la reine ». Il était fort

occupé à gratter le cachet avec ses ongles et à essayer de percer la vessie de bœuf pour aller rejoindre sa compagne.

Aux regards brillants du petit homme, à sa bouche crispée d'un rictus bestial, il était facile de voir qu'il était enflammé par des désirs amoureux.

Pris de peur, à la vue d'un tel prodige, Kammerer appela au secours. Le comte de Kueffestein qui achevait de s'habiller dans une pièce voisine, accourut, vêtu seulement de sa robe de chambre. Après avoir eu soin de fermer les portes le maître et le valet commencèrent une fantastique poursuite de l'évadé qui glissait de leurs doigts au moment où il croyaient le saisir « sautait d'un meuble sur un autre, comme un écureil et braillait comme Satan ». A la fin, le roi, privé du milieu aquatique auquel il était accoutumé, s'affaisa brusquement et rendit l'âme ».

d'après KAMMERER

L'APPRENTI SORCIER

Le vieux sorcier est donc sorti, et maintenant ses démons familiers obéiront à mes ordres. J'ai bien remarqué son geste, retenu ses paroles ; je sais l'usage qu'on en fait, et avec l'aide des esprits, j'opèrerai aussi des miracles.

Cours, cours ! traverse l'espace ; que l'eau coule à mes ordres, et de ses flots abondants remplisse le bain.

Viens ici, vieux balai, prends ton mauvais vêtement. Voilà longtemps que tu sers ; obéis aujourd'hui à ma volonté. Je te donne une tête, deux jambes ; va, cours ! me chercher de l'eau.

Cours, cours ! traverse l'espace ; que l'eau coule à mes ordres, et de ses flots abondants remplisse le bain.

Le voilà qui s'en va, sur ma foi ! Il est déjà au bord du fleuve, et il revient avec la rapidité de l'éclair, apportant son seau tout plein... Le voilà revenu pour la seconde fois. L'eau abonde, la baignoire se remplit.

— Arrête, arrête ! nous en avons assez... Mais je m'en aperçois... Malheur ! malheur ! j'ai oublié le mot.

Le mot qui le fait finir ce qu'il a commencé. Hélas !

il court et apporte encore de l'eau. Oh! que n'es-tu encore le vieux balai ! Quoi toujours, toujours de l'eau. Elle m'inonde, elle déborde de toutes parts.

Non, je ne puis y tenir plus longtemps, il faut que je l'arrête. C'est une trahison ! La frayeur s'empare de moi ; quel aspect, ! quel déluge !

O monstre de l'enfer ! faut-il donc que la maison périsse ! Déjà les torrents d'eau se répandent sur le seuil. Maudit balai, qui ne veut rien entendre ! morceau de bois redeviens donc ce que tu étais.

Si tu ne veux pas t'arrêter, moi je te saisirai, je te fendrai en deux avec ma hache.

Ah ! le voilà qui revient encore... Eh bien ! vois comme je t'arrête comme je te jette sur le sol, vieux sorcier, comme je te frappe avec ma hache... C'est bon ! le coup a réussi ; je l'ai fendu en deux. A présent je reprends l'espoir, je respire en liberté.

Malheur ! malheur ! les deux morceaux se mettent en route comme deux valets, et rapportent de l'eau en toute hâte. Secourez-moi, divinités puissantes.

Et il courent, et la salle et les escaliers se remplissent d'eau. Quelle effroyable inondation ! Maître, à mon secours !

— Alors le maître apparait...— Seigneur, le danger est grand ; je ne puis me débarasser des esprits que j'ai évoqués.

— Rentrez dans votre coin, et redevenez ce que vous étiez, vil balai. Le maître seul sait vous faire servir à son but.

GŒTHE.

UNE RECETTE POUR FAIRE APPARAITRE DES ESPRITS

Il y avait à Hale, vers 1740 ou 1750, un professeur qui faisait à volonté apparaître des esprits. Le célèbre roi de Prusse, Frédéric II, étonné d'entendre des officiers dont il connaissait bien le bon sens et le courage, assurer qu'on leur avait bien réellement fait voir des esprits, fit venir ce professeur à Berlin et lui ordonna de le rendre témoin de quelqu'une de ces merveilleuses apparitions. Il était dangereux de plaisanter avec Frédéric Le Grand. Aussi le professeur prit-il le meilleur parti, celui d'avouer par quels stratagèmes il parvenait à abuser des spectateurs.

« Je ne suis pas sûr, dit-il au roi, que ma recette soit sans quelque maligne influence sur le cerveau. Pour moi, j'ai soin de n'en user qu'après avoir pris des précautious pour sauvegarder ma santé. Je me garderai donc bien de faire devant Votre Majesté des expériences qui pourraient lui être nuisibles. Je lui demande la permission de lui révéler tout simplement mon secret. Je prépare une espèce particulière de parfum, dont voici la recette, dans la salle où doivent entrer les curieux. Ce parfum, d'une odeur peu sensible, a une grande action sur ceux qui le

respirent. Il a la propriété, 1° d'engourdir insensiblement leur intelligence dans une mesure suffisante pour qu'ils entendent et comprennent, sans pouvoir cependant réfléchir ; 2° d'exciter tellement leur cerveau que leur imagination leur reproduit vivement l'image des mots qu'ils entendent et y ajoute même la représentation qui sert à poursuivre et atteindre le but qu'ils se sont proposé. Ils se trouvent alors dans l'état d'un homme qui compose un rêve avec les légères impressions qu'il reçoit pendant le sommeil.

« Je procède donc ainsi : Après avoir obtenu autant que possible du curieux qui me vient visiter, au moyen d'une conversation ou autrement, des renseignements sur la personne qu'il veut que je fasse apparaître, après l'avoir questionné sur la forme et la couleur des vêtement avec lesquels il désire la voir, je l'introduis dans la salle où le parfum est préparé et où règne une obscurité complète. Quand je vois que le parfum commence à produire son effet, j'entre à mon tour, après m'être protégé contre l'influence du parfum au moyen d'une éponge que j'imbibe de la liqueur que voici. Ensuite je dis aux curieux : « Ne voyez-vous pas la personne à laquelle vous pensez ? Regardez bien. N'est-ce pas sa figure ? ne sont-ce point ses vêtements ? » J'insiste et je commande, pour ainsi dire, à la raison affaiblie du spectateur, qui n'a plus de volonté et que domine l'imagination. L'influence du parfum augmente. Si je m'aperçois que j'ai réussi, je change de voix, et d'un accent caverneux, je dis, comme si j'étais l'apparition même : « Que me veux-tu ? » Quelquefois un dialogue s'engage et se prolonge jusqu'à ce que l'action du parfum amène une syncope. Le dernier effet du

parfum répand un voile mystérieux sur ce que les visiteurs s'imaginent avoir vu et entendu, efface de leur souvenir les petites invraisemblances qui les auraient désillusionnés, s'ils avaient eu toute leur raison, et leur laisse, au réveil, une conviction mêlée de crainte et de respect qui ne leur permet plus le doute.

Frédéric voulut faire personnellement l'expérience du pouvoir que s'attribuait le professeur de Hale, et reconnut qu'en effet il était difficile de se soustraire à l'espèce de fascination qu'il exercait sur la raison affaiblie. Il est du reste certain que les moyens dont se servaient les thaumaturges du XVIIIe siècle variaient beaucoup. En 1782, on fit apparaître devant le roi de Suède, Gustave III, dans l'église Hofœ, à Drottningholm, les spectres de Gustave-Adolphe et d'Adolphe-Frédéric. Gustave III fut très frappé de l'apparence de réalité de cette fantasmagorie : il avait vu les spectres s'élever de terre et se perdre sous le dôme ; mais on lui apprit ensuite que l'on avait simplement employé des fils pour tirer ainsi en l'air des masques cousus à des étoffes blanches. Presque toute la magie était dans l'art d'amener les esprits à un état de crédulité passagère.

MADELEINE BAVENT

Madeleine, née à Rouen en 1607, fut orpheline à neuf ans. A douze, on la mit en apprentissage chez une lingère. Le confesseur de la maison, un franciscain, y était le maître absolu ; cette lingère faisant des vêtements de religieuses, dépendait de l'Eglise. Le moine faisait croire aux apprenties (enivrées sans doute par la belladone et autres breuvages de sorciers) qu'il les menait au sabbat et les mariait au diable Dragon. Il en possédait trois, et Madeleine, à quatorze ans, fut la quatrième.

Elle était fort dévote, surtout à Saint-François. Un monastère de Saint-François venait d'être fondé à Louviers par une dame de Rouen, veuve du procureur Hennequin, pendu pour escroquerie. La dame voulait que cette œuvre aidât au salut de son mari. Elle consulta là-dessus un saint homme, le vieux David, qui dirigea sa nouvelle fondation.

Il était *adamite* prêchait la nudité qu'Adam eut dans son innocence. Dociles à ses leçons, les religieuses du cloître de Louviers, pour dompter et humilier les novices, les rompre à l'obéissance, exigeaient (en été sans doute) que ces jeunes Eves revinssent à l'état de la mère commune. On les

exerçait ainsi dans certains jardins réservés et à la chapelle même. Madeleine, qui, à seize ans, avait obtenu d'être reçue comme novice, était trop fière (trop pure alors peut-être) pour subir cette vie étrange. Elle déplut et fut grondée pour avoir, à la communion, essayé de cacher son sein avec la nappe de l'autel.

Elle ne dévoilait pas plus volontiers son âme, ne se confessait pas à la supérieure, chose ordinaire dans les couvents et que les abbesses aimaient fort. Elle se confiait plutôt au vieux David, qui la sépara des autres. Lui-même se confia à elle dans ses maladies. Il ne lui cacha point sa doctrine intérieure, celle du couvent, l'illuminisme ! « Le corps ne peut souiller l'âme. Il faut, par le péché qui rend humble et guérit l'orgueil, tuer le péché »

Elle avait dix-huit ans lorsque David mourut. Son grand âge ne lui avait guère permis d'aller loin avec Madeleine. Mais le curé Picard, son successeur, la poursuivit avec furie. A la confession, il ne lui parlait que d'amour. Il la fit sacristine, pour la voir seule à la chapelle. Il ne lui plaisait pas. Mais les religieuses lui défendaient tout autre confesseur, craignant qu'elle ne divulguât leurs petits mystères. Cela la livra à Picard. Il l'attaqua, malade, comme elle était presque mourante ; et il l'attaqua par la peur, lui faisant croire que David lui avait transmis des formules diaboliques. Il l'attaqua enfin, par la pitié, en faisant le malade lui-même, la priant de venir chez lui. Dès lors, il en fut maître, et il paraît qu'il lui troubla l'esprit des breuvages du sabbat. Elle en eut les illusions, crut y être enlevée avec lui, être autel et victime. Ce qui n'était que trop vrai.

Mais Picard ne s'en tint par aux plaisirs stériles du

sabbat. Il brava le scandale et la rendit enceinte. Avec certaines drogues, certaines connaissances, les couvents étaient dispensés d'appeler les médecins. Madeleine dit qu'elle accoucha plusieurs fois. Elle ne dit point ce que devinrent les nouveau-nés.

Picard la prostituait dans un sabbat à quatre, avec son vicaire Boullé et une autre femme. Il se servait d'elle pour gagner les autres religieuses par un charme magique. Une hostie, trempée du sang de Madeleine, enterrée au jardin, devait leur troubler les sens et l'esprit.

Madeleine se sentit possédée, battue des diables. Un chat aux yeux de feu la poursuivait d'amour. Peu à peu, d'autres religieuses, par un mouvement contagieux, éprouvèrent des agitations bizarres, surnaturelles.

Pour combattre les visions de Madeleine, on chercha, on trouva une visionnaire. On fit entrer au couvent une certaine sœur Anne de la Nativité, sanguine et hystérique, au besoin furieuse et demi folle, jusqu'à croire ses propres mensonges. Le duel fut organisé comme entre dogues. Elles se lardaient de calomnies. Anne voyait le diable tout nu à côté de Madeleine. Madeleine jurait qu'elle avait vu Anne au sabbat, avec la supérieure, la mère vicaire et la mère des novices.

L'accusatrice Anne et son diable Léviathan avaient l'appui du pénitencier d'Evreux, un des acteurs principaux de Loudun. Sur son avis, l'évêque d'Evreux ordonne de déterrer Picard, pour que son corps, éloigné du couvent en éloigne les diables. Madeleine, condamnée sans être entendue, doit être dégradée, visitée, pour trouver sur elle la marque

diabolique. On lui arrache le voile et la robe ; la voilà nue, misérable jouet d'une indigne curiosité, qui eût voulu fouiller jusqu'à son sang pour pouvoir la brûler. Les religieuses ne se remirent à personne de cette cruelle visite qui était un supplice. Les vierges, converties en matrones, vérifièrent si elle était grosse, la rasèrent partout, et de leurs aiguilles piquées, plantées dans la chair palpitante, recherchèrent s'il y avait une place insensible, comme doit être le signe du diable. Partout elles trouvèrent la douleur ; si elles n'eurent le bonheur de la prouver sorcière, du moins elles jouirent des larmes et des cris.

Le pénitencier d'Evreux, son ennemi, qui l'avait fait piquer, l'emportait, comme sa proie, au fond de *l'in-pace* épiscopal de cette ville. Sous une galerie souterraine plongeait une cave, sous la cave une basse-fosse où la créature humaine fut mise dans les ténèbres humides. Les terribles compagnes, comptant qu'elles allaient crever là, n'avaient pas même eu la charité de lui donner un peu de linge pour panser son ulcère. Elle en souffrait et de douleur et de malpropreté, couchée dans son ordure. La nuit perpétuelle était troublée d'un va-et-vient inquiétant de rats voraces, redoutés aux prisons, sujets à manger des nez, des oreilles.

Mais l'horreur de tout cela n'égalait pas encore celle que lui donnait son tyran, le pénitencier. Il venait chaque jour dans la cave au-dessus, parler au trou de *l'in-pace*, menacer, commander, et la confesser, malgré elle, lui faire dire ceci et cela contre d'autres personnes. Elle ne mangeait plus. Il craignit qu'elle n'expirât, la tira un moment de *l'in-pace*, la mit dans la cave supérieure.

Cependant il fallait une consolation au clergé. On lui donna les os de Picart à brûler, et le corps vivant de Boullé, qui ayant fait amende honorable à la cathédrale, fut traîné sur la claie au Marché aux poissons, où il fut dévoré des flammes. Madeleine, ou plutôt son cadavre, resta aux prisons de Rouen.

J. MICHELET.

VERTUS DE LA PIERRE PHILOSOPHALE

La pierre philosophale, possède trois vertus :

« 1° Elle transforme en or, le mercure ou le plomb, en fusion, sur lesquels on en dépose une pincée ; je dis en or et non en métal qui s'en rapproche plus ou moins, comme l'a cru, je ne sais pourquoi un savant contemporain.

« 2° Elle constitue un dépuratif énergique pour le sang et guérit rapidement, prise à l'intérieur, quelque maladie que ce soit.

« 3° Elle agit de même sur les plantes en les faisant croître, mûrir et fructifier en quelques heures.

« Voilà trois points qui paraîtront bien fabuleux à beaucoup de gens, mais les alchimistes sont tous d'accord à ce sujet.

PAPUS.

L'ANE D'OR

L'amante de Lucius, la belle Fotis, lui a révélé que sa maîtresse Pamphile se livrait à divers enchantements pour se procurer les complaisances des jeunes hommes. La curiosité de Lucius s'éveille :

Il est une chose que je désire avec passion : fais-la. Montre moi ta maîtresse, opérant selon la science dans le feu de l'évocation ; que je la voie au moins dans une de ses métamorphoses. Je meurs d'envie d'apprendre les secrets de l'art magique.

Que je serais heureuse de te contenter, mon cher Lucius répondit-elle. Mais ces pratiques sont vues de si mauvais œil, que ma maîtresse ne s'y livre jamais qu'en s'environnant de solitude, en éloignant tous les regards. Cependant à mes risques et périls, je ferai ce que tu désires : j'épierai le moment favorable. Ta curiosité sera satisfaite.

Je vois un jour Fotis accourir tout émue, elle m'annonce que sa maîtresse avait résolu de se changer la nuit suivante en oiseau, que j'eusse donc à me tenir prêt et qu'elle me ferait assister, témoin discret, à cette scène merveilleuse.

. . . .

Pamphile commence par se dépouiller de tous ses

vêtements ; puis elle ouvrit un petit coffret et en tira plusieurs boîtes, ôta le couvercle de l'une, y prit une certaine pommade, s'en frotta longtemps la paume des mains, et, se les passant sur tous les membres s'en enduisit le corps, de la plante des pieds à la racine des cheveux. Vint ensuite un long colloque à voix basse avec sa lanterne ; soudain elle imprime une secousse à toute sa personne et voilà ses membres qui s'assouplissent et disparaissent, d'abord sous un fin duvet, puis sous un épais plumage : son nez se courbe et se durcit, ses ongles s'allongent et deviennent crochus. Pamphile est changée en hibou ; elle jette un cri plaintif, et après quelques essais de vol à ras de de terre, la voilà qui prend l'essor à tire d'aile.

Frappé comme d'imbécillité, j'étais dans un état voisin de la démence, rêvant tout éveillé, me frottant les yeux.

Enfin revenant à moi ; je saisis la main de Fotis, je la presse contre mes yeux.

« L'instant nous favorise, lui dis-je, donne moi un peu de cette pommade. Par les globes charmants de ton sein, c'est moi qui t'en conjure ».

Elle se glisse dans le réduit, non sans trembler de tous ses membres. Elle prend dans le coffret une petite boîte, dont je m'empare et que je baise, en la suppliant de faire que je puisse voler. En un clin d'eil je me mets nu, et je plonge mes deux mains dans la boîte. Je les remplis de pommade, je me frotte de la tête aux pieds. Puis me voilà, battant l'air de mes bras, pour imiter les mouvements d'un oiseau ; mais de duvet, point, de plumes pas davantage ; ce que j'ai de poil s'épaissit et me couvre tout le corps. Ma douce peau devient cuir. A mes pieds, à mes mains, les cinq doigts se confondent et s'enferment en un sabot ;

du bas de l'échine, il me sort une longue queue, ma face s'allonge, ma bouche se fend mes narines s'écartent et mes lèvres deviennent pendantes ; mes oreilles se dressent dans une proportion demesurée. Plus de moyens d'embrasser ma Fotis ; mais certaine partie (et c'était toute ma consolation) avait singulièrement gagné au change. C'en est fait : j'ai beau considérer ma personne, je me vois âne : et d'oiseau, point de nouvelles. Je voulus me plaindre à Fotis ; mais je ne pus qu'étendre ma lèvre inférieure, et la regarder de côté, l'œil humide, en lui adressant une muette prière.

APULÉE.

LE PARCHEMIN DU DOCTEUR MAURE

Un voyageur a dit, en parlant des posadas espagnoles, que c'étaient des espèces d'abris où certains hommes, intitulés aubergistes vous fournissaient, pour une nuit, la fumée et la vermine ; un autre a ajouté que dans les hôtelleries de la patrie du Cid ce n'étaient point les hôtes qui nourissaient leurs voyageurs, mais les voyageurs, qui nourissaient leurs hôtes ; enfin, un écrivain comtemporain vient d'imprimer que les étrangers qui parcouraient les provinces orientales de la Péninsule ibérique devaient apporter leurs lits, sous peine de coucher dans des draps cousus à demeure sur des maletas de laine en suint, et changés seulement tous les printemps !

Quoi qu'il en soit de ces observations qui demanderaient à être vérifiées, toujours est-il que les posadas de nos jours l'emportent de beaucoup sur celles que l'on rencontrait en Espagne il y a deux siècles.

A cette époque, ce n'étaient, en effet, que des espèces de caravansérails, fréquentés par les muletiers, qui y trouvaient une litière pour eux et leur monture. Les plus confortables avaient seules, outre l'écurie et la salle commune, un grenier partagé en

plusieurs compartiments décorés du nom de chambres, et auxquels on arrivait par une échelle.

Or c'était dans une de ces chambres que venait d'entrer le docteur José de Fuez d'Alcantra, docteur reçu à Salamanque, hidalgo en sa qualité d'Asturien, mais ne possédant au monde que l'habit qu'il portait, une vingtaine de réales, et une passable opinion de son mérite.

Bien qu'il n'eut guère que trente ans, il avait déjà essayé de plusieurs métiers sans y trouver l'opulence (qui, selon son avis, lui eut convenu aussi bien qu'à nul autre,) et il en revenait s'en Léon, avec l'espoir de se faire employer par le Comte don Alonzo Mendos, qui possédait, entre Torv et Zamora, un magnifique domaine déjà connu de notre docteur. Malheureusement, les premières questions qu'il adressa à l'aubergiste lui firent connaître la mort du Comte, et il était encore sous le poids de la surprise et du désappointement que lui avait causé cette nouvelle, au moment où s'ouvre notre récit.

— Don Alonzo mort ! répétait-il avec stupéfaction.

— Et enterré, ajoutait l'aubergiste : magnifiquement enterré ! comme il convenait à un homme de son rang.

— Mais le château est alors occupé par les héritiers ?

— Le seul héritier était le neveu du Comte, et il a donné ordre à Perez Cavallos, garde-notes d'Argelles. de mettre en vente le domaine qui doit-être adjugé demain, si je ne me trompe, à un nouveau propriétaire.

José pensa que celui-ci aurait besoin, selon toute apparence, de gens à gages pour régir son nouveau

domaine, et qu'il pourrait peut-être lui faire accepter ses services.

Il déclara en conséquence, après un moment de réflexion, qu'il attendrait à la posada le jour de l'adjudication.

L'aubergiste l'approuva, en lui assurant qu'il ne pourrait trouver nulle part meilleure cuisine ni meilleur logis ; et il appuya son dire en lui faisant remarquer toutes les commodités et tous les agréments de la chambre qu'il lui donnait.

Celle-ci était en effet, d'autant mieux aérée que trois carreaux manquaient à la fenêtre (qui en avait seulement quatre), et l'on jouissait d'une vue illimitée, le chassis se trouvant placé au haut du toit. Quant à l'ameublement, il ne se composait que d'un bois de lit garni d'une paillasse, d'un escabeau boiteux et d'une table vascillante ; mais les interstices existant entre les différentes pièces de la charpente, formaient, comme le fit remarquer l'hôtelier, une multitude de compartiments qui remplaçaient avec avec avantages les armoires et les bahuts.

La plupart de ces recoins étaient même remplis de chiffons souillés, de vases de terre, de fioles de verre, ou, ce qui surprit José, de livres et de papiers. L'hôtelier lui avoua que le tout avait été laissé par un vieux docteur qui avait habité plusieurs mois cette chambre, occupé à étudier, à distiller des plantes et à écrire. Mais quelques indices ayant fait soupçonner qu'il devait être d'origine maure, et les derniers décrets du roi ordonnant expressément l'expulsion de tous les descendants de cette race, il s'était vu forcé de partir subitement et d'abandonner tous ses bagages, c'est-à-dire les fioles, les papiers et les livres.

Resté seul, José Fuez d'Alcantra ne put s'empêcher de penser à la longue série de contrariétés et d'accidents qui avait jusqu'alors entravé sa vie.

— J'ai vraiment tout essayé, se dit-il ; le hasard est sans cesse venu traverser mes espérances et m'a fait esclave des événements. Ah ! combien est heureux celui qui peut toujours suivre sa fantaisie... dominer les circonstances, et reste roi de sa vie, au lieu de la soumettre à toutes les personnes et à toutes les occasions !

Comme toutes ces réflexions le faisaient tomber dans une sombre tristesse, il chercha à s'en distraire en ouvrant un des livres laissés par le docteur maure : c'était un exposé du système de la nature écrit en latin. José parcourut quelques pages, puis choisit un autre volume qui traitait des sciences occultes, et enfin, un troisième, relatif au grand œuvre.

Le choix de ces livres indiquait clairement que le vieux maure était un alchimiste, peut-être un nécromancien ; car à cette époque, il n'était point rare de trouver des hommes, surtout en Espagne, qui avaient étudié l'art de se soumettre les puissances invisibles.

Rendu curieux par ces premières recherches, José passa des livres aux manuscrits ; il en parcourut plusieurs qui ne paraissaient contenir que des instructions générales sur la transmutation des métaux ; mais enfin il trouva enfermé dans un étui de plomb un rouleau de parchemin dont les premières lignes le frappèrent, c'étaient des recettes magiques servant à accomplir certains prodiges, tels que de se rendre invisible, de se transformer à volonté, de franchir en un instant les plus grandes distances ! enfin José arriva à un paragraphe qui avait pour titre :

Moyen de faire que votre désir devienne loi souveraine et s'acccomplisse à l'instant.

Le jeune docteur fit un bon de joie.

— Par la vraie croix ! s'écria-t-il : si le moyen réussit, je n'en demande point davantage. Obtenir que *notre désir devienne loi souveraine !* N'est-ce point là le dernier terme de la félicité terrestre ? Voyons, comment on peut atteindre ce but sans compromettre son âme.

Il lut la recette indiquée dans le manuscrit et n'y trouva rien de contraire à la foi. Il suffisait, pour acquérir le don promis, de prononcer, avant de s'endormir, certaine prière, et de boire le contenu d'un petit flacon caché au fond de l'étui de plomb.

José chercha le flacon, le déboucha et vit qu'il renfermait quelques gouttes d'une liqueur noire et odorante. Il hésita un instant, non qu'il doutât de la puissance de la formule et du philtre, ses opinions, à cet égard, étaient celles de son époque, mais il voulait être sûr de ne point se tromper.

Il relut donc sur le rouleau les lignes déjà déchiffrées, et, de plus le *post-scriptum* qu'il n'avait point remarqué d'abord. Ce *post-scriptum* ne renfermait que ces mots :

« *Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie.*

— Bon, bon, murmura-t-il, le vieux docteur aimait, comme ceux de sa race, à foncer toutes choses des lieux communs de morale ; mais, pour le moment, je n'ai que faire de ses sentences et je préfère essayer sa recette.

A ces mots, il porta le flacon à ses lèvres et prononça la formule indiquée. Il l'avait à peine achevée que ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit.

. . . .

José ne savait pas depuis combien de temps durait ce sommeil, lorsqu'il lui sembla que le jour pénétrait par sa lucarne.

Il se souleva avec effort et demeura quelque temps dans cet état de demi lucidité qui précède le réveil ; enfin ses idées s'éclaircirent ; la vue du rouleau de parchemin et du flacon vide lui rappela ce qui lui était arrivé la veille.

Mais, comme il ne vit rien de changé, soit en lui, soit autour de lui, il crut que la recette du docteur maure n'avait point agi.

— Allons, dit-il en soupirant, c'est encore une illusion ; je me réveille dans mon grenier avec mon unique pourpoint et ma bourse vide. Cependant, Dieu sait si, en m'endormant, j'ai désiré de la trouver remplie !...

Il n'acheva pas...

Ses regards venaient de rencontrer la poutre à laquelle il avait accroché ses habits et de s'arrêter sur sa bourse de cuir qui pendait de la poche de son haut de chausse toute gonflée d'écus d'or !

Il se redressa en tressaillant, se frotta les yeux, avança la main pour saisir la bourse et la vida sur son lit !... C'étaient bien des écus d'or !... plus d'écus d'or qu'il n'en avait jamais vu, plus qu'il n'avait jamais possédé à la fois de maravédis !

Le philtre avait produit son effet ; il possédait désormais le pouvoir de réaliser ses désirs !

Il voulut faire à l'instant même une seconde expérience, en désirant que son grenier se transformât en une chambre somptueuse, et ses habits râpés en un costume tout neuf de velours noir doublé de satin. Son souhait fut immédiatement accompli !

Il demanda ensuite un déjeuner d'archevêque, servi par de petits nègres vêtus de rouge. Le déjeuner couvrit une table subitement apparue, et les petits nègres entrèrent avec les vins et le chocolat !

Il continua ainsi pendant quelque temps à essayer sous toutes les formes son nouveau pouvoir ; enfin, lorsqu'il eut acquis la certitude que son désir était bien devenu *loi souveraine*, il s'élança hors de l'auberge, dans une ivresse de joie impossible à rendre.

Il était donc vrai que ce rouleau de parchemin l'avait fait en quelques heures plus riche que les riches, plus puissant que les puissants ! Il pouvait ce qu'il voulait ! que de choses comprises dans ces mot ! et, comme en les répétant, il se sentait grandir dans sa propre estime !

Qu'étaient près de lui les rois, les empereurs et le pape lui-même !

Tous étaient retenus par les règles établies, par les lois du possible, tandis que lui, son domaine n'avait de limites que sa fantaisie !

Quel bonheur que le parchemin du docteur maure ne fut point tombé entre les mains d'un homme ignorant avide, emporté par les passions mauvaises, mais, entre celles d'un hidalgo raisonnable dans ses souhaits, maître de ses passions et reçu docteur à l'université de Salamanque !

Aussi l'humanité pouvait se rassurer ! Don José Fuez d'Alcantra (il avait désiré le titre de *don*) se respectait trop pour abuser de son pouvoir illimité ; en l'accordant, la Providence lui avait rendu justice et il était bien décidé à la justifier par sa conduite !

Il résolut d'en donner une première preuve en modérant lui-même son ambition. A sa place tout autre eût désiré être roi, avoir un palais, des courtisans,

une armée ! mais don José était l'ennemi des grandeurs.

Il décida qu'il se contenterait d'acheter le domaine d'Alonzo Mendos et de vivre là, avec quelques millions le titre de comte et les privilèges de grand d'Espagne, comme un sincère et modeste philosophe.

Il s'achemina en conséquence, sans retard, vers le village d'Argelles où la vente devait avoir lieu.

La route qu'il avait prise conduisait également à Torro, et elle était couverte de paysannes, de muletiers et de marchands qui s'y rendaient. Tout en avançant, don José regardait à droite et à gauche, et faisait, sur chacun, de petites expériences de son pouvoir.

A la jeune fille qui passait accorte et riante, il souhaitait une heureuse rencontre ; au vieillard marchant avec peine, une place dans la voiture qui passait ; au pauvre mendiant, une pièce d'or qui surgissait tout à coup, sous son pied, dans la poussière, et, tout s'accomplissait sur le champ !

Et, encouragé par ce succès don José passait du rôle d'ange gardien à celui d'archange. Après avoir secouru, il voulait faire justice : ainsi il châtiait le soldat, à l'air fanfaron, par un coup de vent qui emportait son feutre à la rivière ; le marchand prodigue de coups de fouet, en effarouchant ses mules et les dispersant dans la campagne ; le *titulados* qui lui semblait regarder trop dédaigneusement les piétons du haut de son carosse, en brisant brusquement sa roue orgueilleuse !

Pour tout cela, don José obéissait à sa première impression, distribuant la récompense ou le châtiment, selon qu'un air venait à lui agréer ou à lui déplaire, et rendant la justice d'inspiration.

Il arriva ainsi en vue du château de Mendos, dont les bois magnifiques bordaient la route. Voulant éviter le soleil qui commençait à devenir plus ardent, il prit une avenue qu'il connaissait, et par laquelle il pouvait également gagner le village.

On était aux plus beaux jours de l'été ; les haies étaient couvertes de fleurs et la forêt retentissait de mille chants d'oiseaux. Des bûcherons, campés dans des huttes de feuillage, débitaient le bois abattu et le transformaient en différents ustensiles de ménage.

Don José décida que, lorsque cette forêt serait à lui, il régulariserait cette exploitation, d'après certaines idées qui lui étaient particulières.

Il traça même au crayon, sur un coin de son parchemin, le plan d'un hameau forestier qui devait unir l'aisance au pittoresque.

En atteignant les prairies, il trouva également que les irrigations pourraient être mieux entendues et calcula l'augmentation qui devait en résulter. Il fut plus content des vignes, à l'occasion desquelles, il se rappela un grand nombre de vers d'Horace et de passages des Ecritures Saintes, qui le conduisirent naturellement à ce problème fort controversé de savoir si le premier vin fabriqué par Noé était blanc ou rouge.

Quant aux champs de grain, il décida qu'il les transformerait en pâturages par les troupeaux et qu'il défricherait les bruyères pour en faire des champs de grains.

Il en était là de ses projets de nouveau propriétaire, lorsqu'une voix brèxe et impérieuse lui demanda qui lui avait permis de traverser le domaine de Mendos.

Il se détourna et aperçut un jeune homme dont le

costume annonçait le rang élevé. Il montait un cheval andalou, merveilleusement beau et richement équipé.

Don José ayant mis à l'examiner le temps qu'il eût fallu employer à lui répondre, le jeune seigneur répéta sa question d'un accent d'impatience. Le docteur de Salamanque sourit de cet air placide et confiant que donne la puissance.

— Est-il donc besoin de permission pour visiter un domaine sans maître? demanda-t-il.

— Qui vous a dit que celui-ci n'en eût pas? répliqua le cavalier.

— Ceux qui m'ont appris que Perez, garde-notes à Argelles, était chargé de le vendre aujourd'hui même.

— Alors, vous le visitez comme acheteur?

— Comme acheteur.

— Et savez-vous ce qu'on en demande?

— Je compte m'en informer tout à l'heure.

— L'estimation a été de quatre cents mille écus d'or.

— Le domaine vaut davantage.

Le gentilhomme éclata de rire.

— Sur mon âme! voilà un seigneur opulent! s'écria-t-il d'un ton railleur et qui voyage bien modestement pour sa fortune.

— J'ai l'habitude d'aller à pied, répondit don José, avec une bonhomie princière.

— C'est trop d'humilité, reprit le jeune homme, et le senor serait en vérité plus commodément sur mon alezan.

— Le pensez-vous? demanda don José. pris d'une subite fantaisie.

— Tellement que je suis tenté de mettre pied à

terre pour lui offrir ma monture, continua le cavalier de plus en plus railleur.

— Il est facile de vous satisfaire, reprit le docteur, et, puisqu'il en est ainsi, je désire que vous soyez à terre.

A l'instant même l'alezan se cabra et jeta brusquement le jeune seigneur sur l'herbe.

— Vous avez effrayé mon cheval ! dit-il en se relevant pâle de colère.

— J'ai aidé à l'accomplissement de vos intentions, répondit don José qui avait pris la bride de l'alezan et se préparait à le monter.

Le jeune homme s'élança vers lui, le fouet levé.

— Arrière ? drôle ! ou je te coupe le visage ! s'écria-t-il hors de lui.

Le sang monta au front de don José.

— Le senor oublie qu'il parle à un hidalgo, dit-il fièrement et que je porte comme lui une épée.

— Alors voyons comme tu sais t'en servir, reprit le cavalier qui dégaîna la sienne et s'avança sur le docteur.

En toute autre occasion, celui-ci eût essayé des moyens de conciliation, mais la menace du jeune étranger avait remué sa bile, et la certitude de n'avoir rien à craindre lui donna un courage inaccoutumé.

Il pensa d'ailleurs que son adversaire avait besoin d'une leçon et lui *désira* une blessure susceptible de le faire réfléchir sur les inconvénients de l'emportement.

Ce désir fut immédiatement suivi de son effet ; le jeune seigneur laissa tomber son épée, en jetant une exclamation de douleur et de dépit.

Don José qui était sûr d'avoir donné la blessure légère,

ne s'en inquiéta point davantage, et, voulant compléter la leçon en jouant jusqu'au bout son rôle, s'excusa gravement près du cavalier de ce qui était arrivé, ajouta qu'il ne lui en gardait nulle rancune, et, que, pour le lui prouver, il acceptait son offre précédente.

En parlant ainsi, il enfourcha l'alezan, salua le gentilhomme, et prit au trot le chemin du village.

Ce qui venait de se passer avait ajouté une petite pointe de fatuité, à la bonne opinion que don José avait de lui-même.

Il avait mystifié et blessé un homme ; il était également content de sa bravoure et de son esprit ; il savait maintenant, d'une manière certaine, que rien ne pouvait faire obstacle à sa volonté ; qu'il lui était permis de briser toute opposition, d'humilier tout orgueil, et il était déjà tellement habitué à cette pensée qu'il ne s'en étonnait plus.

La seule chose qui l'étonnât était l'idée de résistance chez les autres, il ne pouvait la supporter : il la regardait comme une révolte contre des droits légitimes : aussi, en traversant le village, faillit-il assommer un muletier qui ne se rangeait pas assez vite.

L'instinct de tyrannie grandissait dans cette âme comme une marée montante. Il se présenta donc chez l'homme d'affaire chargé de la vente du château, bien moins en acquéreur qui s'informe des conditions, qu'en maître qui vient prendre possession de ce qui lui appartient. Malheureusement Pérés lui déclara dès les premiers mots que le château de Mendos n'était plus à vendre.

On devine le désappointement du docteur.

Ce domaine, pour lequel il avait d'avance, médité tant d'améliorations, combiné tant de changements,

lui échapperait subitement! Il en serait pour ses réminiscences d'Horace, lui, l'homme dont la volonté devenait *loi souveraine* !

C'était impossible ! L'idée seule d'une pareille opposition à ses désir l'indigna, et, ce fut avec une hauteur presqu'irritée, qu'il demanda au garde-notes pourquoi le domaine n'était plus à vendre.

— Parce que don Henriquez, le neveu de M. le comte, vient de faire deux héritages, répondit celui-ci et que le rétablissement de sa fortune l'a décidé à garder sa terre de Mendos.

— Quoi ! reprit don José, quel que soit le prix qu'en lui offre...

— Il refusera

— Vous êtes sûr?

— Lui-même me le disait encore ce matin.

— Il est donc ici ?

— Il vient de partir à cheval pour le château.

Don José comprit que c'était son cavalier inconnu et ne put retenir une exclamation de dépit.

L'homme d'affaires y répondit par quelques compliments de-condoléance, auxquels il ajouta que don Henriquez tenait surtout à conserver le château pour profiter de la première chasse d'automne.

— Parbleu, pensa don José avec humeur, j'aurai dû le blesser assez grièvement pour qu'il perdît l'espoir d'en jouir.

Et il ajouta tout haut qu'un tel motif ne pouvait suffire pour que don Henriquez repoussât toutes les propositions.

— La terre lui plait, observa le garde-notes et je dois dire qu'elle réunit pour cela tous les avantages. D'abord une position admirable !...

— Je la connais ! répondit José brusquement.

— Des bois, des champs, des jardins...

— Je les ai vus, interrompit de nouveau le docteur, dont cette description augmentait la convoitise.

— A la bonne heure ! reprit Perez ; mais, ce que le senor n'a point vu peut-être, c'est l'intérienr du château, depuis les embellissements effectués par M. le comte. Il y a d'abord une galerie de tableau peints par nos meilleurs maîtres.

— Des tableaux ! répéta don José ; j'ai toujours adoré les tableaux... quoique je leur préfère encore peut-être les statues...

— Le château en est peuplé.

— Il serait possible !

— Sans parler d'une bibliothèque.

— Il y a une bibliothèque ! s'écria le docteur.

— De cinquante mille volumes.

Don José fit un geste de désespoir.

— Un pareil trésor serait perdu ! reprit-il, cet arsenal de la science resterait aux mains d'un ignorant ! car ce don Henriquez doït-être un ignorant.

Le garde-notes plia les épaules.

— Eh ! Eh ! dit-il en baissant la voix, le senor sait ce que c'est qu'un jeune homme de noble famille, riche, ami du plaisir...

— J'en étais sûr, interrompit don José ; c'est un mauvais sujet !

— Il a du bon senor, beancoup de bon ; il est seulement un peu vif, ce qui lui a fait déjà avoir plusieurs affaires avec d'autres gentilshommes.

— C'est cela, un querelleur, un duelliste, continua le docteur ; j'aurais dû m'en douter !

Et il ajouta plus bas :

— Et surtout lui ôter les moyens de continuer, en le privant de la main qui tient l'épée ! C'était justice !

— L'âge corrigera ces emportements, reprit Perez et aussi, je l'espère, l'humeur prodigue de sa seigneurie. Malgré sa richesse, elle est toujours au dépourvu ; elle a déjà exigé des fermiers de son oncle tous les arrérages.

— Et ils ont payé ?

— A grand peine, car les dernières récoltes ont été mauvaises.

— Mais, c'est de la cruauté ! s'écria don José, sincèrement indigné. Quoi ! presser de pauvres gens qui manquent de tout, quand on a une fortune de prince, un château avec des tableaux, des statues, une bibliothèque de cinquante mille volumes !

« Mais un pareil homme est un véritable fléau, et il serait à désirer, dans l'intérêt de tout le monde, qu'on en délivrât l'Espagne...

Il fut interrompu par un bruit de pas et de voix retentissant sur l'escalier et par l'apparition d'un serviteur qui se précipita dans la chambre tout effaré.

— Qu'y a-t-il ? demanda le garde-notes effrayé !

— Un malheur ! Un grand malheur ! s'écria le domestique ; don Henriquez vient de se battre !

— Encore !

— Et il a été blessé !

— Dangereusement ?

— Non ; mais comme il a voulu poursuivre son adversaire qui s'échappait sur son cheval, il s'est laissé choir de manière à aggraver sa blessure, et il s'est évanoui sur la route.

— Et c'est là qu'on vient de le retrouver ?

— C'est-à-dire qu'un voiturier, qui passait sans le voir, l'a arraché à sa défaillance en lui écrasant la main droite.

— Dieu !

— On l'a pourtant relevé pour le conduire ici.

— Alors, il est sauvé.

— Hélas ! en passant tout à l'heure dans la cour, sous l'échafaudage des maçons, une pierre s'est détachée et vient de le frapper mortellement.

Don José recula en poussant un cri, comme un homme subitement éclairé d'une affreuse lumière. Tout ce qui venait d'arriver était son ouvrage.

Il avait d'abord souhaité à don Henriquez une blessure plus grave, qui lui rendit la chasse impossible ; puis la perte de la main qui tenait l'épée, puis la mort, dans l'intérêt de tous ; et trois accidents successifs avaient immédiatement répondu à ses trois vœux !

Ainsi après avoir torturé et estropié un homme, il venait de le tuer ! cette pensée lui traversa le cœur comme un trait.

Il voulut la repousser en criant que c'était impossible ; mais, dans ce moment même, la porte s'ouvrit, et quatre hommes parurent soutenant le cadavre immobile et sanglant du jeune seigneur !

Don José ne put supporter ce spectacle : une révolution violente s'opéra en lui ; tout ce qui l'entourait disparut...

... Et il se retrouva sur sa paillasse, dans le grenier de l'auberge, en face de la fenêtre par laquelle commençaient à glisser les rayons du soleil.

Le premier sentiment du docteur de Salamanque

fut la joie d'avoir échappé à son horrible vision : puis le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint et il comprit tout.

La potion, prise sur la foi du docteur maure, était un de ces narcotiques puissants qui, en exaltant nos facultés pendant le commeil, transforment en songes les préoccupations habituelles de notre esprit. Tout ce qu'il avait pris pour une réalité n'était qu'un rêve !

Don José y réfléchit longtemps en silence, puis, reprenant le parchemin qui était resté à son chevet, il le parcourut de nouveau, s'arrêta à la sentence qu'il avait dédaignée la veille, la relut plusieurs fois et secouant enfin la tête d'un air pénétré.

— Ceci est une leçon salutaire, dit-il et dont je profiterai si je suis sage. J'avais cru que pour être heureux, il suffisait de pouvoir ce qu'on voulait, sans songer que la volonté de l'homme quand elle n'a plus de frein, passait de l'orgueil à l'extravagance, de l'extravagance à la tyrannie et de la tyrannie à la cruauté.

« Hélas ! le docteur maure a raison. *Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie.*

Ce rêve profita assez à don José (devenu José tout court) pour lui faire accepter dans la suite plus patiemment son humble fortune, et il mourut longtemps après, second majordome du château, dont il avait espéré un instant devenir le seigneur.

Emile SOUVESTRE.

L'HOMME ARTIFICIEL

« On ne doit pas renoncer à la procréation des homoncules. Il y a du vrai dans cette matière, (théorie) bien qu'elle ait été longtemps considérée comme très occulte et secrète. Les philosophes de l'antiquité ont longtemps disserté sur cette question; ils ont douté qu'il fut possible, par la nature et par l'art, d'engendrer un homme, en dehors du corps de la femme.

« Je réponds à cela qu'une telle possibilité ne répugne nullement à l'art spagyrique et à la nature, bien plus, cela est une chose très faisable.

« Pour y réussir, voici comment l'on s'y prend : on maintient dans un alambic que l'on scelle une suffisante quantité de sperma viri, à la plus haute chaleur d'un ventre de cheval, pendant quarante jours, ou aussi longtemps qu'il est nécessaire, pour qu'il commence à vivre et à se mouvoir, ce qu'il est facile de constater. Au bout de ce temps il deviendra pareil à un homme, mais, cependant, translucide et sans consistance.

« Ensuite, si, chaque jour, secrètement, il est nourri avec précaution de sang humain, si on le maintient pendant quarante semaines à la température toujours égale d'un ventre de cheval, il devient

un véritable enfant vivant ; il possède tous les membres d'un fils de la femme ; mais il demeure beaucoup plus petit de taille. C'est ce que nous appelons l'homoncule.

« On doit l'élever avec infiniment de soins et précautions jusqu'à ce qu'il commence à raisonner et à comprendre. Ceci est un des plus grands secrets révélés par Dieu à l'homme mortel et capable de péché.

BOMBASTE PARACELSE

SCÈNE DES SORCIÈRES DE MACBETH

(LES SORCIÈRES, MACBETH, LENNOX)

MACBETH. — Eh bien, noires sorcières, qui cherchez l'ombre et le silence de la nuit, que faites-vous là ?

TOUTES TROIS. — Une œuvre sans nom.

MACBETH. — Je vous conjure, par l'art que vous professez, de me répondre : n'importe quel moyen doit vous conduire à pénétrer le secret de ma destinée.

1re SORCIÈRE. — Parle.

2e SORCIÈRE. — Fais ta demande.

3e SORCIÈRE. — Nous te satisferons.

1re SORCIÈRE. — Aimes-tu mieux recevoir la réponse de notre bouche ou de celle de nos maîtres ? Choisis.

MACBETH. — Evoquez-les, faites-les-moi voir.

1re SORCIÈRE. — Versons du sang d'une truie qui ait dévoré ses neuf marcassins, et de la graisse exprimée du corps d'un assassin desséché sur un gibet, et jetons-la dans la flamme.

(*La caverne achève de s'obscurcir, et ce n'est plus qu'à la lueur des éclairs qu'on aperçoit les objets.*)

TOUTES TROIS. — Venez, puissances des hautes ou

basses régions : montrez-vous, et remplissez bien votre office.

(*Un coup de tonnerre. On voit s'élever une tête armée d'un casque.*)

MACBETH. — Puissance inconnue, réponds-moi.

1re SORCIÈRE. — Il connaît ta pensée, écoute ses paroles, mais garde le silence.

LA VISION, *d'une voix tonnante.* — Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! garde-toi de Macduff : garde-toi du thane de Fife. Laissez-moi partir. J'en ai dit assez.

(*La vision s'enfonce sous la terre.*)

MACBETH. — Qui que tu sois, je te rends grâces de ton bon avis. Tu as touché juste la fibre de ma crainte. Mais un mot encore.

1re SORCIÈRE. — Il ne souffre pas qu'on le commande ; mais en voici un autre plus puissant que le premier.

(*Apparaît une vision sous la forme d'un enfant ensanglanté.*)

LA VISION. — Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH. — Je t'écoute de toutes mes oreilles.

LA VISION. — Sois sanguinaire, intrépide et décidé. Méprise l'homme, et ris-toi de son pouvoir. Nul mortel né d'une femme ne peut nuire à Macbeth.

(*La vision disparaît.*)

MACBETH *transporté de joie.* — Vis donc, Macduff : qu'ai-je besoin de te redouter ? Mais non ; je veux doubler ma sûreté, et ta mort sera mon premier garant ; tu ne vivras pas. Alors, si la peur vient me glacer le cœur, je pourrai lui dire : *Tu mens,* et dormir en paix, en dépit du tonnerre. (*Un coup de tonnerre accompagné d'éclairs. Alors s'élève le fantôme d'un enfant couronné, avec un arbre dans sa main.*)

Quel est ce fantôme ? il a l'air d'un fils de roi, et il porte sur son front le diadème de la souveraineté.

TOUTES TROIS. — Ecoute, et ne dis pas une parole.

LE FANTÔME. — Sois intrépide et féroce comme un lion : ne t'embarrasse pas de qui s'irrite s'emporte et conspire contre toi. Jamais Macbeth ne sera vaincu que lors que la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui.

(Le fantôme rentre dans la terre.)

MACBETH *plein de joie.* — Cela n'arrivera jamais. Qui peut faire mouvoir une forêt, et forcer ses arbres à détacher leurs racines enfoncées sous la terre ? O douces prédictions ! ô bonheur ! Que la rebellion ne lève jamais la tête que lorsque le bois de Birnam se déplacera : et Macbeth, au faîte de la grandeur, vivra jsuqu'à ce qu'il paye le tribut des mortels à l'âge et à la commune loi. Mais il est encore un désir qui fait palpiter mon cœur. Je voudrais savoir une chose : satisfaites-moi si, pourtant votre art peut aller jusque-là ; parlez. La race de Banquo règnera-t-elle un jour dans ce royaume ?

TOUTES LES SORCIÈRES, *ensemble.* — Ne cherche pas à en savoir davantage.

(La chaudière magique s'enfonce sous la terre.)

MACBETH. — Je veux être satisfait. Si vous me refusez ce secret, qu'une malédiction éternelle vous en punisse. Apprenez-moi pourquoi cette chaudière a tout à coup disparu, et quel est ce bruit que j'entends ?

1re SORCIÈRE. — Qu'il voie.

2e SORCIÈRE. — Qu'il voie.

3e SORCIÈRE. — Qu'il voie.

TOUTES TROIS. — Faites-les voir à ses yeux et affligez son cœur. Paraissez comme des ombres, évanouissez-vous de même.

(Huit rois paraissent à la file l'un de l'autre; l'ombre de Banquo passe la dernière ; tenant un miroir dans la main, qu'elle fait passer sous les yeux de Macbeth.)

MACBETH. — (*Au premier.*) Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo ; disparais : ta couronne épouvante mes yeux. (*Au second.*) Et toi, dont le front est également ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier. Un troisième encore qui ressemble au précédent ! Sorcières impures ! pourquoi me montrez-vous ces objets ? Un quatrième ! Fermez-vous, mes yeux. *(Au cinquième)* Quoi ! cette ligne fatale se prolongera-t-elle jusqu'au dernier jour de l'univers ? *(Au sixième.)* Encore un autre ! Un septième ! Je n'en veux pas voir davantage. Un voilà un huitième qui paraît, portant un miroir où j'en découvre d'autres ; j'en distingue quelques uns qui portent deux globes et un triple sceptre. Effroyable vue ! *(Sa rage augmente.)* Oui, je le reconnais à présent ; rien n'est plus certain : car voilà Banquo tout couvert de plaies, qui me sourit, et me montre du doigt que c'est là sa postérité. (*Aux sorcières.*) Quoi ! en sera-t-il ainsi ?

1re SORCIÈRE. — Oui, Macbeth ; tout ce que tu as vu s'accomplira.

(Macbeth, frappé d'horreur, tombe dans une espèce d'abattement.

(On entend une musique étrange. Les sorcières dansent en rond autour de Macbeth, et disparaissent.)

MACBETH, *se réveillant de sa léthargie.* — Où sont-elles ? Quoi ! évanouies ? Que cette heure funeste soit maudite dans le calendrier des jours !

(Il se sauve avec horreur de ce lieu.)

Venez, vous tous qui êtes là dehors.

(*Lennox arrive à sa voix.*)

LENNOX. — Que désire Votre Majesté ?

MACBETH. — Avez-vous vu les sœurs infernales ?

LENNOX. — Non, seigneur.

MACBETH. — Ne vous ont-elles pas abordé ?

LENNOX. — Non, en vérité, seigneur.

MACBETH. — Que l'air se corrompe partout où elles passeront ; et malédiction à qui se fiera à leurs oracles ! J'ai entendu le galop d'un cheval : qui donc est arrivé ?

LENNOX. — Deux ou trois courriers, seigneur, apportent la nouvelle que Macduff s'est sauvé en Angleterre.

MACBETH. — Il s'est sauvé en Angleterre ?

LENNOX. — Oui, mon digne souverain.

MACBETH, *à part.* — O temps ! tu ruines pendant mes délais mes exploits terribles. Le projet fuit et ne s'accomplit jamais, si l'exécution ne le suit pas immédiatement. Désormais les premiers mouvements de mon cœur feront agir mon bras ; et de ce moment, pour couronner mes projets par les actes, je veux que ma pensée se confonde avec l'action même ! Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits-enfants, et tous les malheureux qui lui appartiennent en ligne directe. Sans me vanter d'avance, comme un insensé, je vais accomplir cette entreprise, avant que le projet se refroidisse. Mais plus de visions !... (*A Lennox.*) Où sont ces gentilshommes qui sont arrivés ? Viens, conduis-moi vers eux.

(*ils sortent.*)

SHAKESPEARE

LA MAGIE, SCIENCE DE L'AMOUR

« L'amour, depuis l'affinité mystérieuse qui p ousse l'atome vers l'atome, depuis l'impulson insensée qui porte l'homme vers la femme aimée, à travers tous les obstacles, jusqu'à l'entraînement mystérieux qui jette l'intelligence affolée d'inconnu aux pieds de la Beauté ou de la Vérité, l'Amour est le grand mobile de tout être créé, agissant en mode d'immortalité.

« Voilà pourquoi, la magie peut être considérée comme la science de l'amour.

PAPUS

LA LOI DE L'ANALOGIE, CLÉ DE LA SCIENCE OCCULTE

« L'aspect du poulpe et du scorpion, de la hyène et du crocodile dénonce leur nature ; évoquant la crainte et la nausée tout ensemble, ces monstres dégagent une avertissante horreur. Il n'y a point à s'y méprendre. D'autres bêtes meurtrières n'inspirent que l'effroi, chez qui le stigmate de la violence n'exclut pas une allure noble, parfois une réelle beauté : tels les grands félins, lion, tigre ou panthère : tels les oiseaux de proie, aigle, épervier, grand-duc et condor. Ils portent l'estampille de la férocité plus que de l'ignominie ; mais tout, dans leur figure et dans leur geste, tout dit à l'observateur : garde-toi !

« Les exemplaires dangereux du règne végétal n'ont pas un aspect plus trompeur pour qui sait observer et voir. Elancées, ou bien courtes et trapues, les Solanées vénéneuses ne savent point mentir : l'avertissement est dans leur port, dans leur feuillage sombre ou blême. Voyez la Belladone, la Mandragore et le Datura : fleurs livides, pommes épineuses et baies fades. Observez la Jusquiame aux feuilles velues et dentelées, à l'odeur vireuse et répul-

sive : quelle menace éloquente sur les lèvres de ses corolles ? Les Ombellifères toxiques n'ont pas un air plus engageant. Les Ciguës épanouissent un feuillage agressif ; des macules de pourpre ensanglantent leur tige ; la Ciguë vireuse et l'Ænanthe safranée répandent, lorsque on les brise, un suc jaunâtre comme du pus. Toutes ces plantes se décèlent malfaisantes par la fétidité de leur haleine. Des Euphorbiacées, sinistres à la vue, gicle, à la moindre égratignure, un lait corrosif. Issues de deux familles très distantes, la Sabine et la Rue trahissent diversement par leur physionomie antipathique et le relent qu'elles dégagent, leur emploi d'antiques avorteuses. — Les roides dentelures de l'Aconit, d'un vert presque noir et livide par en-dessous, encadrent bien la fleur élégante et triste, d'un bleu vénéneux d'azotate de cuivre. — La Digitale pourprée est aussi singulièrement lugubre en dépit de ses charmes : sa feuille gaufrée, sombre et poilue n'impressionne pas moins que le tigridement interne de ses corolles. — Le Colchique d'automne montre à niveau du sol sa fleur violacée sans tige ni feuillage ; c'est la veilleuse des deuils prochains...

« La Renoncule scélérate rampe à terre et se cache à demi sous l'herbe et la mousse, comme un sepent. D'autres végétaux mortels affectent une allure moins cynique, une physionomie plus composée ; mais à les étudier en détail, ils portent des stigmates de réprobation.

« Il n'est pas jusqu'au règne minéral, moins expressif en faveur de l'homme, parce qu'il s'éloigne davantage de lui, où le déchiffreur de signatures spontanées ne puisse découvrir les caractères bénéfiques ou maléfiques, et lire sur les écorces les pro-

priétés des essences. La cassure des minéraux, les formes cristallines et leur mode de groupement, les couleurs, la saveur, l'odeur même, sont autant d'indices. Demandez au minéralogiste si des échantillons de laboratoire savent refuser à son instinct l'aveu tacite de leurs propriétés, avant même qu'il en ait fait l'épreuve ! »

Stanislas de Guaita

« Comme Pythagore désignait Dieu par 1 et la matière par 2, il exprimait l'Univers par le nombre 12 qui résulte de la réunion des deux autres, le nombre se formait par la multiplication de 3 par 4, c'est-à-dire que ce philosophe concevait le Monde universel comme composé de trois mondes particuliers qui s'enchaînant l'un à l'autre, au moyen de quatre modifications élémentaires se développaient en douze sphères concentriques.

« L'Etre ineffable qui remplissait ces douze sphères, sans être saisi par aucune, était *Dieu.* Pythagore lui donnait pour âme la vérité et pour corps la lumière. Les Intelligences qui peuplaient les trois mondes étaient, premièrement, les Dieux immortels proprement dits, secondement les Démons terrestres.

« Les Dieux immortels, émanations directes de l'Etre incréé et manifestations de ses facultés infinies, étaient ainsi nommés, parce qu'ils ne pouvaient jamais tomber dans l'oubli de leur Père, errer dans les ténèbres de l'ignorance et de l'impiété : au lieu que les âmes des hommes qui produisaient, selon leur degré de pureté, les héros glorifiés et les démons terrestres, pouvaient mourir quelquefois à la vie divine par leur éloignement volontaire de Dieu, car la

mort de l'essence intellectuelle, n'était selon Pythagore, imité en cela par Platon, que l'ignorance et l'impiété.

« D'après le système des émanations, on concevait l'unité absolue en Dieu, comme l'âme spirituelle de de l'Univers, le principe de l'existence, la lumière, des lumières : on croyait que cette Unité créatrice, inaccessible à l'entendement même, produisait par émanation une diffusion de lumière qui, procédant du centre à la circonférence, allait en perdant insensiblement de son éclat et de sa pureté, à mesure qu'elle s'éloignait de sa source jusqu'aux confins des ténèbres dans lesquelles elle finissait par se confondre ; en sorte que ses rayons divergents devenant de moins en moins spirituels, et, d'ailleurs, repoussés par les ténèbres, se condensaient en se mêlant avec elles, et, prenant une forme matérielle formaient toutes les espèces d'êtres que le Monde renferme.

« Ainsi l'on admettait entre l'Etre suprême et l'homme une chaîne incalculable d'êtres intermédiaires dont les perfections décroissaient, en raison de leur éloignement du Principe créateur.

« Tous les philosophes et tous les sectaires qui admirent cette hiérarchie spirituelle envisagèrent sous des rapports qui leur étaient propres, les êtres différents dont elle était composée. Les mages des Perses, qui y voyaient des génies plus ou moins parfaits leur donnaient des noms relatifs à leurs perfections et se servaient ensuite de ces noms mêmes pour les évoquer : de là vint la Magie des Persans que les Juifs ayant reçue par tradition durant leur captivité à Babylone, appelèrent Kabbale. Cette magie se mêla à l'astrologie parmi les Chaldéens qui consi-

déraient les astres comme des êtres animés, appartenant à la chaîne universelle des émanations divines ; elle se lia en Egypte aux mystères de la Nature et se renferma dans les sanctuaires où les prêtres l'enseignaient sous l'écorce des symboles et des hiéroglyphes.

« Cette science mystérieuse, enrichie de siècle en siècle de trouvailles nouvelles, est parvenue jusqu'à nous à travers les ténèbres du Moyen Age, par une chaîne non interrompue d'initiés. Aujourd'hui une magnifique renaissance se produit : La science occulte se lève éblouissante et radieuse des cendres de l'oubli, où l'avaient reléguée l'insouciance volontaire des savants matérialistes.

FABRE D'OLIVET.

LE DOYEN DE BADAJOZ.

Le doyen de la cathédrale de Badajoz était plus savant lui seul que tous les docteurs de Salamanque, en y joignant ceux de Coimbre et d'Alcala. Il entendait toutes les langues mortes et vivantes ; il possédait toutes les sciences divines et humaines ; mais malheureusement il ne savait pas la magie, et il en était inconsolable. On lui dit qu'il y avait dans un faubourg de Tolède (1) un magicien très-habile, qui se nommait don Torribio. Sur-le-champ il fait seller une bonne mule, il part pour Tolède et va descendre à la porte d'une assez vilaine maison, où ce grand homme était logé.

— Seigneur magicien, lui dit-il en l'abordant, je suis le doyen de Badajoz. Les savants d'Espagne me font l'honneur de m'appeler leur maître ; mais je viens vous demander un titre plus glorieux, celui de votre disciple. Daignez m'initier aux mystères de votre art, et comptez sur une reconnaissance digne du bienfait et de son auteur.

(1) Tolède était réputée au moyen age pour l'une des villes où les sciences occultes étaient cultivées avec le plus de succès. Il y existait au treizième siècle une école publique de magie.

Don Torribio n'était pas fort poli, quoiqu'il se piquât de vivre avec la meilleure compagnie de l'enfer. Il répondit à M. le doyen qu'il pouvait chercher ailleurs un maître de magie ; que pour lui il était las d'un métier où il n'avait gagné que des compliments et des promesses, et qu'il ne déshonorerait plus les sciences occultes, en les prostituant à des ingrats.

— A des ingrats ! s'écria le doyen, quoi ! seigneur don Torribio, vous avez trouvé des ingrats ! et vous auriez l'injustice de me confondre avec de pareils monstres !

Alors il étala tout ce qu'il avait lu d'apophthegmes et de maximes sur la reconnaissance ; il débita du ton le plus doux et de l'air le plus vrai tous les sentiments honnêtes que sa mémoire put lui fournir : en un mot, il parla si bien qu'après avoir rêvé un moment le sorcier avoua qu'il ne pouvait rien refuser à un galant homme, qui savait tant de beaux passages.

— Jacinthe, dit-il à sa gouvernante, vous mettrez deux perdrix à la broche ; j'espère que M. le doyen me fera l'honneur de souper ici.

En même temps il le prend par la main, et le fait passer dans son cabinet. Là, il le touche au front, en murmurant ces trois paroles mystérieuses, qu'on prie le lecteur de ne point oublier : Ortobolan, Pistafrier, Onagriouf ; puis, sans autres préparations, il se met à lui expliquer, avec beaucoup de netteté, les prolégomènes du grimoire.

Le nouveau disciple écoutait avec une attention qui lui permettait à peine de respirer, lorsque Jacinthe entra brusquement, suivie d'un petit homme botté jusqu'à la ceinture, et crotté jusqu'aux épaules,

qui demandait à parler à M. le doyen, pour une affaire très pressée ; c'était le postillon de son oncle, l'évêque de Badajoz, qu'on avait dépêché après lui, et qui avait couru jusqu'à Tolède sans pouvoir l'atteindre : il venait lui apprendre que quelques heures après son départ, monseigneur avait eu une attaque d'apoplexie si violente qu'elle faisait craindre les suites les plus funestes. Le doyen jura de bon cœur, tout bas pourtant et sans scandale, contre la maladie, le malade et le courrier, qui effectivement prenaient tous trois leur temps on ne peut pas plus mal. Il se débarrassa du postillon en lui disant de retourner bien vite à Badajoz, et qu'il ne tarderait pas à le suivre ; après quoi on reprit la leçon, comme s'il n'y avait eu dans le monde ni oncles, ni apoplexies.

Quelques jours après, on reçut encore des nouvelles de Badajoz ; mais celles-là valaient la peine d'être écoutées. Le grand chantre et deux anciens chanoines vinrent notifier à M. le doyen, que son oncle, le révérendissime évêque, était allé recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus ; que le chapitre, canoniquement assemblé, l'avait élu pour remplir le siège vacant, et qu'on le suppliait de venir consoler, par sa présence, l'église de Badajoz, sa nouvelle épouse ; don Torribio, présent à la harangue des députés, profita de l'occasion en habile homme. Il prit en particulier le nouvel évêque, et après un petit compliment convenable aux circonstances, il lui dit qu'il avait un fils, nommé don Benjamin, né avec de l'esprit et de bonnes inclinations ; mais dans lequel il n'avait aperçu ni goût, ni talent pour les sciences occultes ; que, s'étant proposé d'en faire un bon prêtre, il avait réussi, grâce au ciel, dans ce pieux dessein, et qu'il avait la consolation d'entendre

citer son cher fils comme le meilleur sujet du clergé de Tolède ; enfin, qu'il suppliait très-humblement Sa Grandeur de vouloir bien résigner à don Benjamin le doyenné de Badajoz, qu'elle ne pouvait conserver avec l'évêché.

— Hélas ! répondit le prélat, d'un air un peu embarrassé, je ferai toujours tout ce qui pourra vous être agréable : cependant, il faut vous dire que j'ai un parent dont je suis l'héritier, un vieil ecclésiastique qui n'est bon qu'à être doyen, et que, si je ne lui donne pas cette place, me voilà brouillé avec toute ma famille, que j'aime jusqu'à la faiblesse, Mais, ajouta-t-il d'un ton plus affectueux, ne comptez-vous pas venir à Badajoz ? auriez-vous la cruauté de m'abandonner, précisément quand je commence à pouvoir vous être utile ? Croyez-moi, mon cher maître, partons ensemble, et ne songez qu'à l'instruction de votre disciple. Vous pouvez être tranquille sur l'établissement de don Benjamin, je m'en charge ; et, tôt ou tard, je ferai pour lui plus que son père ne demande. Un mince doyenné, au fond de l'Estrémadure, n'est point un bénéfice qui convienne au fils d'un homme tel que vous.

Il y avait simonie, disent les canonistes, dans le marché que le prélat proposait au magicien ; cependant il est certain que ce marché fut conclu, sans que deux personnes si éclairées en aient jamais eu le moindre scrupule. Don Torribio suivit à Badajoz son illustre élève ; il eut un bel appartement dans le palais épiscopal, et il se vit respecté de tout le diocèse, comme le favori de Monseigneur, comme une espèce de grand vicaire.

Sous la conduite d'un si habile maître, l'évêque de Badajoz fit des progrès rapides dans les sciences se-

crètes : il s'y livra même dans les commencements avec une ardeur qui pouvait paraître excessive ; mais il modéra peu à peu cette espèce d'intempérance ; et il fit si bien que les études magiques ne nuisirent pas aux devoirs de l'épiscopat. Il s'était intimement convaincu d'une maxime très-importante aux ecclésiastiques sorciers, ou simplement philosophes et gens de lettres, que ce n'est pas assez pour eux d'aller au sabbat et d'armer leur esprit de ce que les sciences humaines ont de plus curieux ; qu'ils doivent encore enseigner aux autres le chemin du ciel et faire fleurir dans l'âme des fidèles la saine doctrine et les bonnes mœurs. Ce fut en se conduisant par des principes si sages que le savant prélat remplit bientôt toute la chrétienté du bruit de son mérite ; et que, lorsqu'il y pensait le moins, il se vit nommé à l'archevêché de Compostelle. Le peuple et le clergé de Badajoz gémirent, comme on peut croire, de l'événement qui leur enlevait un si digne pasteur ; et les chanoines de la cathédrale, pour lui donner une dernière marque de leur respect, lui déférèrent unanimement le choix de son successeur.

Don Torribio ne s'endormit pas dans une si belle occasion de placer son fils. Il demanda l'évêché au nouvel archevêque ; et ce fut avec toutes les grâces imaginables que le nouvel archevêque le lui refusa. Il avait tant de vénération pour son cher maître ! il était si affligé, si honteux de lui refuser une chose qui paraissait toute simple ! Mais pouvait-il faire autremennt ? Don Fernand de Lara, connétable de Castille, demandait ce même évêché pour son fils naturel (1) : sans avoir jamais vu ce seigneur, il lui

(1) Ceci ne se passait pas seulement en Espagne ; plus

avait, disait-il, des obligations secrètes, importantes et surtout très-anciennes. C'était donc un devoir indispensable de préférer l'ancien bienfaiteur au nouveau : mais, à le bien prendre, ce trait d'équité n'avait rien que de très-agréable pour don Torribio ; il voyait par là, ce qu'il devait attendre quand son tour serait venu, et son tour viendrait infailliblement à la première occasion. Le magicien eut l'honnêteté de croire l'anecdote des anciennes obligations, et il se réjouit tant qu'il put d'être sacrifié à don Fernand. On ne songea plus qu'aux préparifs du départ, et on alla s'établir à Compostelle ; mais ce n'était presque pas la peine vu le peu de temps qu'on avait à y demeurer. Au bout de quelques mois, il vint de Rome un camérier du pape, qui apporta la barette à l'archevêque, avec un bref très-honorable par lequel Sa Sainteté l'invitait à venir l'aider de ses conseils, dans le gouvernement du monde chrétien ; lui permettant, de plus, de disposer de sa mitre en faveur du sujet qu'il voudrait choisir.

Don Torribio n'était point à Compostelle, quand le courrier du Saint-Père y arriva, il était allé voir son fils, qui était toujours prêtre habitué dans une petite paroisse de Tolède ; mais il revint bientôt, et à son retour, il n'eut pas la peine de demander l'archevêché vacant. Le prélat courut au devant de lui, les bras ouverts.

— Mon cher maître, lui dit-il, je vous annonce deux bonnes nouvelles au lieu d'une ; votre disciple est cardinal, et votre fils va bientôt l'être, ou je n'aurai point de crédit à Rome. Je voulais, en atten-

d'un bâtard de grand seigneur est devenu, en France, abbé ou prélat par la seule grâce de sa naissance.

dant, le faire archevêque de Compostelle ; mais admirez son malheur, ou plutôt le mien : ma mère, que nous avons laissée à Badajoz, m'a écrit pendant votre absence, une cruelle lettre qui rompt toutes mes mesures. Elle veut à toute force me donner pour successeur l'archidiacre de mon ancienne église, le licencié don Pablas de Salazar, dont elle est l'intime amie et la pénitente. Elle me menace de mourir de douleur, si elle ne peut rien obtenir pour ce cher Père en Dieu, et je ne doute pas un moment qu'elle ne tienne parole. Mettez-vous à ma place, mon cher maître : tuerai-je ma mère ?

Don Torribio n'était pas homme à conseiller un parricide ; il applaudit à la nomination de don Pablas, et ne se permit pas le moindre ressentiment contre la mère du prélat. Cette mère, si on veut le savoir, était une bonne femme presque imbécile, qui vivait avec son chat et sa femme de chambre et savait à peine le nom de son confesseur. Était-ce bien elle qui faisait donner l'archevêché à don Pablas ? n'était-ce pas plutôt une dame Galicienne, parente de cet archidiacre, une jeune veuve fort dévote et fort jolie, chez laquelle monseigneur allait s'édifier assidûment, depuis qu'il demeurait à Compostelle (1). Quoi qu'il en soit, don Torribio suivit à Rome la nouvelle Éminence ; et à peine y était-il arrivé, que le pape mourut, il est aisé de prévoir où cet événement va nous conduire. On entre au conclave ; toutes les voix du sacré collège se réunissent en faveur du cardinal espagnol : le voilà pape. Après

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les passages ci-dessus sont de continuelles allusions à la façon pas trop mondaine dont on usait, au dix-huitième siècle, dans la collation des dignités ecclésiastiques.

les cérémonies de l'exaltation, don Torribio, admis à une audience secrète, pleura de joie en baisant les pieds de cher élève, qn'il voyait remplir avec tant de dignité le trône pontifical. Il représenta modestement ses longs et fidèles services ; il appela les promesses de Sa Sainteté, promesses inviolables, qu'elle avait renouvelées avant d'entrer au conclave : il glissa quelques mots sur le chapeau qu'elle venait de quitter en recevant la tiare ; mais au lieu de demander ce chapeau pour don Benjamin, il finit par un trait de modération qu'on ne comprend pas, il protesta, que renonçant à toute espérance ambitieuse, ils se trouveraient trop contents, son fils et lui, s'il plaisait à Sa Sainteté de leur accorder, avec sa bénédiction, le moindre bienfait temporel, une pension viagère qui pût suffire aux besoins modestes d'un ecclésiastique et d'un philosophe.

Pendant cette petite harangue, le souverain pontife se demandait à lui-même ce qu'il ferait de son précepteur. Ne pouvait-il enfin se passer de lui, et ne savait-il pas plus de magie qu'il n'en fallait pour un pape ? Lui conviendrait-il même de paraître encore au sabbat, et de se soumettre à l'étiquette indécente qui s'y observe (1) ? Toute réflexion faite, Sa Sainteté jugea que don Torribio n'était plus qu'un homme inutile, et même incommode ; et ce point décidé, elle ne fut plus en peine de ce qu'elle avait à répondre. Voici en propre termes, ce qu'elle répondit :

— Nous avons appris avec douleur que, sous pré-

(1) Le diable paraissait d'ordinaire au sabbat en forme de bouc, et les assistants, en entrant dans la salle des séances, allaient l'embrasser juste au-dessous de la queue.

texte de sciences occultes, vous entretenez un commerce abominable avec l'esprit de ténèbres et de mensonge ; c'est pourquoi, nous vous exhortons paternellement à expier ce crime par une pénitence proportionnée à son énormité ; de plus, nous vous enjoignons de sortir des terres de l'Église dans l'espace de trois jours, sous peine d'être livré au bras séculier et à la rigueur des flammes.

Don Torribio, sans se déconcerter, répéta à rebours les trois paroles mystérieuses, dont le lecteur doit se ressouvenir, et s'approchant d'une fenêtre, il cria tant qu'il put : Jacinthe, ne mettez qu'une perdrix à la broche ; monsieur le doyen ne soupera pas ici. Ce fut là un coup de tonnerre pour le prétendu pape. Il revint subitement d'une espèce d'extase où l'avaient jeté les trois paroles magiques, la première fois qu'elles furent prononcées. Il vit qu'au lieu d'être au Vatican, il était encore à Tolède, dans le cabinet de don Torribio ; il vit même à la pendule, qu'il n'y avait pas une heure entière qu'il était entré dans ce cabinet fatal, où l'on faisait de si beaux rêves. En moins d'une heure, il avait cru être magicien, évêque, archevêque, cardinal, pape ; et il trouvait au bout du compte qu'il n'était qu'une dupe et un fripon. Tout avait été illusion, excepté les preuves qu'il avait données de sa fausseté et de son mauvais cœur. Il sortit sans dire mot, retrouva sa mule où il l'avait laissée, et reprit avec elle le chemin de Badajoz, sans avoir appris seulement à nouer l'aiguillette.

COMTE DE CEYLUS

ÉLÉONORA

Sub conservatione formæ specificæ salva anima.
RAYMOND LULLE.

Je suis issu d'une race qu'ont illustrée une imagination vigoureuse et des passions ardentes. Les hommes m'ont appelé fou ; mais la Science ne nous pas encore appris si la folie est ou n'est pas le sublime de l'intelligence, — si presque tout ce qui est la gloire, si tout ce qui est la profondeur, ne vient pas d'une maladie de la pensée, d'un mode de l'esprit exalté aux dépens de l'intellect général. Ceux qui rêvent éveillés ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis. Dans leurs brumeuses visions, ils attrapent des échappées de l'éternité et frissonnent, en se réveillant, de voir qu'ils ont été un instant sur le bord du grand secret. Ils saisissent par lambeaux quelque chose de la connaissance du Bien, et plus encore de la science du Mal. Sans gouvernail et sans boussole, ils pénètrent dans le vaste océan de la *lumière ineffable,* et, comme pour imiter les aventuriers du géographe nubien, *agressi sunt Mare Tenabrarum, quid in eo esset exploraturi.*

Nous dirons donc que je suis fou. Je reconnais du

moins qu'il y a deux conditions distinctes dans mon existence spirituelle : la condition de raison incontestablement lucide, qui s'applique au souvenir des événements formant la première époque de ma vie, et une condition de doutes et de ténèbres, qui se rapporte au présent et à la mémoire de ce qui constitue la seconde grande époque de mon existence. Donc, ce que je dirai de la première période, croyez-le ; et ce que je puis relater du temps postérieur, n'y ajoutez foi qu'autant que cela vous semblera juste ; doutez-en même tout à fait ; ou, si vous n'en pouvez pas douter, sachez être l'Œdipe de cette énigme !

Celle que j'aimais dans ma jeunesse et dont aujourd'hui je trace, posément et distinctement, le souvenir, était la fille unique de l'unique sœur de ma mère, depuis longtemps défunte. Éléonora était le nom de ma cousine. Nous avions toujours habité ensemble, sous un soleil tropical, dans la Vallée du Gazon-Diapré. Jamais un pas sans guide n'avait pénétré jusqu'à ce vallon ; car il s'étendait au loin à travers une chaîne de gigantesques montagnes qui se dressaient et surplombaient tout autour, fermant à la lumière du soleil ses plus délicieux replis. Aucune route frayée ne sillonnait le voisinage, et, pour atteindre notre heureuse retraite, il fallait repousser le feuillage de milliers d'arbres forestiers et anéantir la gloire de milliers de fleurs parfumées. C'est ainsi que nous vivions tout à fait solitaires, ne connaissant rien du monde que cette vallée, — moi, ma cousine et sa mère.

Du haut des régions obscures situées au-delà des montagnes, à l'extrémité supérieure de notre domaine si bien fermé, se glissait une étroite et profonde rivière, plus brillante que tout ce qui n'était pas les yeux

d'Éléonora ; et serpentant çà et là en nombreux méandres, elle s'échappait à la fin par une gorge ténébreuse à travers des montagnes encore plus obscures que celle d'où elle était sortie. Nous la nommions la rivière du Silence ; car il semblait qu'il y eût dans son cours une influence pacifiante. Aucun murmure ne s'élevait de son lit, et elle se promenait partout si doucement, que les grains de sable, semblables à des perles, que nous aimions à contempler dans la profondeur de son sein, ne bougeaient absolument pas, mais reposaient dans un bonheur immobile, chacun à son antique place primitive et brillant d'un éclat éternel.

Le bord de la rivière et de maints petits ruisseaux éblouissants qui, par différents chemins, se glissaient vers son lit ; tout l'espace qui s'étendait depuis le bord jusqu'au fond de cailloux, à travers les profondeurs transparentes ; toutes ces parties, dis-je, ainsi que toute la surface de la vallée, depuis la rivière jusqu'aux montagnes qui l'entouraient, étaient tapissées d'un gazon vert-tendre, épais, court, parfaitement égal, et parfumé de vanille, mais si bien étoilé, dans toute son étendue, de renoncules jaunes, de pâquerettes blanches, de violettes pourprées et d'asphodèles d'un rouge de rubis, que sa merveilleuse beauté parlait à nos cœurs, en accents éclatants, de l'amour et de la gloire de Dieu.

Et puis, çà et là, parmi ce gazon, s'élançaient en bouquets, comme des explosions de rêves, des arbres fantastiques, dont les troncs grands et minces ne se tenaient pas droits, mais se penchaient gracieusement vers la lumière qui visitait à midi le centre de la vallée. Leur écorce était mouchetée du vif éclat alterné de l'ébène et de l'argent, et plus polie que tout ce qui

n'était pas les joues d'Éléonora ; si bien que, sans le vert brillant des vastes feuilles qui s'épandaient de leurs cîmes en longues lignes tremblantes et jouaient avec les Zéphirs, on aurait pu les prendre pour de monstrueux serpents de Syrie rendant hommage au Soleil, leur souverain.

Pendant quinze ans, Éléonora et moi, la main dans la main, nous errâmes à travers cette vallée avant que l'amour entrât dans nos cœurs. Ce fut un soir, à la fin du troisième lustre de sa vie et du quatrième de la mienne, comme nous étions assis, enchaînés dans un mutuel embrassement, sous les arbres serpentins, et que nous contemplions notre image dans les eaux de la rivière du Silence. Nous ne prononçâmes aucune parole durant la fin de cette délicieuse journée, et, même encore le matin, nos paroles étaient tremblantes et rares. Nous avions tiré le dieu Éros de cette onde, et nous sentions maintenant qu'il avait rallumé en nous les âmes ardentes de nos ancêtres. Les passions qui, pendant des siècles, avaient distingué notre race se précipitèrent en foule, avec les fantaisies qui l'avaient également rendue célèbre, et toutes ensemble elles soufflèrent une béatitude délirante sur la Vallée du Gazon-Diapré. Un changement s'empara de toutes choses. Des fleurs étranges, brillantes, étoilées, s'élancèrent des arbres où aucune fleur ne s'était encore fait voir. Les nuances du vert tapis se firent plus intenses ; une à une, se retirèrent les blanches pâquerettes, et à la place de chacune jaillirent dix asphodèles d'un rouge de rubis. Et la vie éclata partout dans nos sentiers ; car le grand flamant, que nous ne connaissions pas encore, avec tous les gais oiseaux aux couleurs brillantes, étala son plumage écarlate devant nous ; des poissons d'argent et d'or

peuplèrent la rivière, du sein de laquelle sortit peu à peu un murmure qui s'enfla à la longue en une mélodie berçante, plus divine que celle de la harpe d'Éole, plus douce que tout ce qui n'était pas la voix d'Éléonora. Et alors aussi, un volumineux nuage, que nous avions longtemps guetté dans les régions d'Hespérus, en émergea, tout ruisselant de rouge et d'or, et, s'installant paisiblement au-dessus de nous, il descendit, jour à jour, de plus en plus bas, jusqu'à ce que ses bords reposassent sur les pointes des montagnes, transformant leur obscurité en magnificence, et nous enfermant, comme pour l'éternité, dans une magique prison de splendeur et de gloire.

La beauté d'Éléonora était celle des Séraphins ; c'était d'ailleurs une fille sans artifice, et innocente comme la courte vie qu'elle avait menée parmi les fleurs. Aucune ruse ne déguisait la ferveur de l'amour qui animait son cœur, et elle en scrutait avec moi les plus intimes replis, pendant que nous errions ensemble dans la Vallée du Gazon-Diapré, et que nous discourions des puissants changements qui s'y étaient récemment manifestés.

A la longue, m'ayant un jour parlé, tout en larmes, de la cruelle transformation finale qui attend la pauvre Humanité, elle ne rêva plus dès lors qu'à ce sujet douloureux, le mêlant à tous nos entretiens, de même que, dans les chansons du barde de Schiraz, les mêmes images se présentent opiniâtrement dans chaque variation importante de la phrase.

Elle avait vu que le doigt de la Mort était sur son sein, et que, comme l'éphémère, elle n'avait été parfaitement mûrie en beauté que pour mourir ; mais pour elle les terreurs du tombeau étaient toutes contenues dans une pensée unique, qu'elle me révéla un

soir, au crépuscule, sur les bords de la Rivière du Silence. Elle s'affligeait de penser qu'après l'avoir inhumée dans la Vallée du Gazon-Diapré, je quitterais pour toujours ces heureuses retraites, et que je transporterais mon amour, qui maintenant était si passionnément tout à elle, vers quelque fille du monde extérieur et vulgaire. Et, de temps à autre, je me jetais précipitamment aux pieds d'Éléonora, et je lui offrais de faire serment, à elle et au Ciel, que je ne contracterais jamais de mariage avec une fille de la Terre, que je ne me montrerais jamais, en aucune manière, infidèle à son cher souvenir, ni au souvenir de la fervente affection dont elle m'avait gratifié. Et j'invoquai le Tout-Puissant Régulateur de l'Univers comme témoin de la pieuse solennité de mon vœu. Et la malédiction dont je le suppliai de m'accabler, Lui et elle, — elle, une sainte dans le Paradis, — si je venais à me parjurer, impliquait un châtiment d'une si prodigieuse horreur, que je ne puis le confier au papier. Et, à mes paroles, les yeux brillants d'Éléonora brillèrent d'un éclat plus vif ; et elle soupira comme si sa poitrine était déchargée d'un fardeau mortel ; et elle trembla et pleura très-amèrement ; mais elle accepta mon serment (car était-elle autre chose qu'une enfant ?), et mon serment lui rendit plus doux son lit de mort. Et peu de jours après, mourant paisiblement, elle me disait qu'à cause de ce que j'avais fait pour le repos de son esprit, elle veillerait sur moi avec ce même esprit, après sa mort ; et que, si cela lui était permis, elle viendrait se rendre visible à moi durant les heures de la nuit ; mais que, si une pareille chose dépassait les privilèges des âmes en Paradis, elle saurait au moins me donner de fréquents symptômes de sa présence, soupirant au-dessus de moi

dans les brises du soir, ou remplissant l'air que je respirais du parfum pris dans l'encensoir des anges. Et, avec ces paroles sur les lèvres, elle rendit son innocente vie, marquant ainsi la fin de la première époque de la mienne.

Jusqu'ici, j'ai parlé fidèlement. Mais, quand je passe cette barrière dans la route du temps, formée par la mort de ma bien-aimée, et que je m'avance dans la seconde période de mon existence, je sens qu'une nuée s'amasse sur mon cerveau, et je mets moi-même en doute la parfaite santé de ma mémoire. Mais laissez-moi continuer. — Les années se traînèrent lourdement, une à une, et je continuai d'habiter la Vallée du Gazon-Diapré. Mais un second changement était survenu en toutes choses. Les fleurs étoilées s'abimèrent dans le tronc des arbres et ne parurent plus. Les teintes du vert tapis s'affaiblirent ; et un à un dépérirent les asphodèles d'un rouge de rubis, et à leur place jaillirent par dizaines les sombres violettes, semblables à des yeux qui se convulsaient péniblement et regorgeaient toujours de larmes de rosée. Et la Vie s'éloigna de nos sentiers ; car le grand flamand n'étala plus son plumage écarlate devant nous, mais s'envola tristement de la vallée vers les montagnes, avec tous les gais oiseaux aux couleurs brûlantes qui avaient accompagné sa venue. Et les poissons d'argent et d'or s'enfuirent en nageant à travers la gorge, vers l'extrémité inférieure de notre domaine, et n'embellirent plus jamais la délicieuse rivière. Et cette musique caressante, qui était plus douce que la harpe d'Éole et que tout ce qui n'était pas la voix d'Éléonora, mourut peu à peu en murmures qui allaient s'affaiblissant graduellement, jusqu'à ce que le ruisseau fût enfin revenu tout entier

à la solennité de son silence originel. Et puis, finalement, le volumineux nuage s'éleva, et, abandonnant les crêtes des montagnes à leurs anciennes ténèbres, retomba dans les régions d'Hespérus, et emporta loin de la Vallée du Gazon-Diaprré le spectacle infini de sa pourpre et de sa magnificence.

Cependant Eléonora n'avait pas oublié ses promesses ; car j'entendais le balancement des encensoirs angéliques auprès de moi ; et des effluves de parfum céleste flottaient toujours, toujours, à travers la vallée ; et aux heures de solitude, quand mon cœur battait lourdement, les vents qui baignaient mon front m'arrivaient chargés de doux soupirs ; et des murmures confus remplissaient souvent l'air de la nuit ; et une fois, — oh ! une fois seulement, — je fus éveillé de mon sommeil, semblable au sommeil de la mort, par des lèvres immatérielles appuyées sur les miennes.

Mais, malgré tout cela, le vide de mon cœur ne se trouvait pas comblé. Je souhaitais ardemment l'amour, qui l'avait déjà rempli jusqu'à déborder. A la longue, la vallée, pleine des souvenirs d'Éléonora, me fut une cause d'affliction, et je la quittai à jamais pour les vanités et les triomphes tumulteux du monde.

. . . .

Je me trouvais dans une cité étrangère, où toutes choses étaient faites pour effacer de ma mémoire les doux rêves que j'avais rêvés si longtemps dans la Vallée du Gazon-Diapré. Les pompes et l'apparat d'une cour imposante, et le cliquetis délirant des

armes, et la beauté rayonnante des femmes, tout éblouissait et enivrait mon cerveau. Mais jusqu'alors mon âme était restée fidèle à ses serments, et, durant les heures silencieuses de la nuit, Éléonora me donnait toujours des symptômes de sa présence. Subitement ces manifestations cessèrent ; et le monde devint noir devant mes yeux ; et je restai épouvanté des pensées brûlantes qui me possédaient, des tentations terribles qui m'assiégeaient ; car de loin, de très-loin, de quelque contrée inconnue, était venue, à la cour du roi que je servais, une fille dont la beauté conquit tout de suite mon cœur apostat, — devant l'autel de qui je me prosternai, sans la moindre résistance, avec la plus ardente et la plus abjecte idolâtrie d'amour. Qu'était, en vérité, ma passion pour la jeune fille de la vallée, en comparaison de la ferveur, du délire et de l'extase enivrante d'adoration avec lesquels je répandais toute mon âme en larmes aux pieds de l'éthéréenne Ermengarde ? — Oh ! brillante était la séraphique Ermengarde ! Et cette idée ne laissait en moi de place à aucune autre. — Oh ! divine était l'angélique Ermengarde ! Et quand je plongeais dans les profondeurs de ses yeux imprégnés de ressouvenance, je ne rêvais que d'eux — et d'*elle*.

Je l'épousai ; — et je ne craignis pas la malédiction que j'avais invoquée, et je ne reçus pas la visitation de son amertune. Et une fois, une seule fois, dans le silence de la nuit, les doux soupirs qui m'avaient délaissé traversèrent encore les jalousies de ma fenêtre, et ils se modulèrent en une voix délicieuse et familière qui me disait :

« Dors en paix ! car l'Esprit d'amour est le souverain qui gouverne et qui juge, et, en admettant dans

ton cœur passionné celle qui a nom Ermengarde, tu es relevé, pour des motifs qui te seront révélés dans le ciel, de tes vœux envers Éléonora. »

EDGARD POE

HOROSCOPE DE NAPOLÉON Ier

La porte s'ouvre.

Nous sommes en face d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, frêle et pâle, à longs cheveux plats, à traits romains et anguleux comme une médaille césarienne.

Il est de taille moyenne ; ses vêtements sont d'une couleur sévère. Sa redingote à longs pans est exactement fermée sur la poitrine qu'elle semble cuirasser ; des bottes molles, des gants de daim, le chapeau un peu incliné sur les yeux autorisent tout au plus la supposition que ce visiteur n'est pas étranger aux habitudes militaires. Mais, à défaut d'indices plus certains, il y a dans son attitude, dans son regard froid et fixe, ce je ne sais quoi qui décèle à l'esprit le moins observateur que le feu de la pensée a déjà bronzé toutes les fibres de sa jeunesse.

— Pardon, je me trompe, dit-il d'un ton brusque et légèrement essoufflé, en portant deux doigts à la corne de son chapeau.

— Qui cherchez-vous ? demanda le vieillard, que cette apostrophe en monologue avait un peu décontenancé.

— M. Guyon.

— Bonaventure... Guyon ?

— Précisément.

— C'est moi-même, répliqua le bonhomme en ajoutant dans sa pensée : Celui-là ne m'appelle pas *citoyen* ; c'est peut-être quelque fils d'émigré.

L'inconnu fronçait le sourcil au bord de ce nid d'indigence qui sans doute lui paraissait nauséabond.

— Entrez donc, s'il vous plaît, monsieur, reprit Bonaventure. Je vous parais pauvre, et cela choque, je le conçois : mais pauvreté n'est pas vice, et j'ai si peu de besoins !

— Parbleu ! dit l'inconnu, j'aurais dû m'en douter : le pavillon couvre la marchandise, et de fou à fou il n'y a, ma foi, que la longueur du chemin. Que viens-je faire ici ?

— Monsieur !

— Ah ! excusez, bonhomme, je me parlais à moi-même. Au surplus, si vous êtes le Guyon...

— Bonaventure Guyon.

— Mais oui, le malin que promettent les petits papiers collés aux Tuileries ?

— C'est bien moi.

— Eh bien, monsieur du calcul, vous tombez mal avec moi, parce que tout jeune que vous me voyez, j'ai fièrement mordu à l'hameçon des mathématiques.

— Et alors...

— Alors, je dis sans façon que votre science est courte ou que vos élèves sont rares ; cela se voit.

Bonaventure ne put s'empêcher de sourire.

— Est-ce donc, reprit-il en montrant ses deux carcasses de fauteuils éventrés, est-ce donc de mon mobilier que vous auriez besoin ? Ah ! monsieur, vous me faites honneur et plaisir... Partageons.

— A la bonne heure ! s'écria l'inconnu avec un franc éclat de rire ; vous avez l'esprit bien fait et vous prenez tout du meilleur côté.

— Vous êtes trop bon.

— Vous cultivez le désintéressement des choses de ce monde ; c'est l'art de moins souffrir, et c'est une leçon dont j'aurais peut-être un jour l'occasion de profiter ; je l'accepte avec reconnaissance : je me déclare satisfait, et comme la rétribution est *volontaire* et que, pour le moment, je ne suis pas le cousin de Crésus...

Il fouillait dans son gousset. Bonaventure l'arrêta d'un geste.

— Je ne tends pas la main, dit-il froidement.

— Mais non, mais non, brave homme ; ne prenez pas la chose du côté qui pique... On sait ce qu'on doit, et, vu les circonstances, permettez seulement...

— Jamais, monsieur, jamais !

— Ah ça, quel est le plus fou de nous deux... de moi qui viens à vous comme un vrai badaud, ou de vous qui m'ouvrez la porte gratis ?... Vivez-vous de vos rentes ou de l'air du temps ?

— Je vis comme il plaît à Dieu... Ma porte s'ouvre à tout le monde, monsieur ; mais quand je n'ai pas *travaillé* (et Bonaventure appuya sur ce mot avec une inflexion sardonique), quand je n'ai rien fait de ce que j'annonce, je ne reçois point de salaire. Ce serait accepter l'aumône, ou plutôt, car l'aumône est sainte, ce serait un argent friponné, et Bonaventure Guyon n'a jamais goûté de ce pain-là.

— Fierté de Spartiate ! s'écria l'inconnu ; Qui donc êtes-vous ?

— Ce que vous voyez, monsieur, un diseur de bonne aventure, dont vous êtes le premier client.

— Premier client ! Ah ! Je disais bien que les mathématiques ne vous avaient point réussi.

— Au contraire, monsieur, les mathématiques, c'est un joli domaine où je suis roi. Permettez-moi d'être maître sur mon terrain.

— A votre aise... Je ne vous pousserai point au pied du mur.

— Je serais d'un saut sur vos épaules.

— Bah ! Eh bien, pour un homme de votre force, vous commencez bien tard un étrange métier.

— Assez tôt pour vous, monsieur, puisque vous voilà.

— Réponse à tout ! Concluons... Vous me direz mon avenir ?

— Sans nul doute, puisque c'est mon métier.

— Voyons cela. Combien de temps faut-il pour remuer vos cartes ?

— Je n'emploie point de cartes.

— Eh bien, pour consulter vos diableries quelconques ?

— Je ne crois point au diable.

— A quoi donc croyez-vous ?

— A la raison suprême, éternelle, absolue, qui crée sans cesse et transforme tout par nombres, par mesures et par poids.

— Ce n'est pas trop vulgaire, et vous allez m'intéresser... Combien dure la séance ?

— C'est selon... Deux heures pour certaines gens, dix minutes pour d'autres.

— Pourquoi cette différence ?

— C'est qu'il y a des avenirs bourrés d'événements et d'autres qui sont plats comme un sac vide.

— C'est juste. Et vous êtes sûr de votre affaire ?

— Vous répondrez vous-même à cette question plus tard, si vous avez de la mémoire.

— Et vous pourriez me dire mon passé ?

— Je commence toujours par là. Mon instrument divinatoire est un compas dont une pointe touche au berceau, l'autre à la tombe.

— Vous prédiriez même ma mort ?

— Comme on lit le mot *fin* au bout d'un livre... Mais je ne vous livrerai cette date qui si je vous juge assez fort pour en porter le poids.

— Opérez, mon maître.

— Prenez donc la peine de vous asseoir. Bien qu'il fasse encore un peu jour, je vais allumer ma petite lampe... tenez, monsieur, une vraie lampe de sibylle. A mon âge, on a ses petites infirmités. Il est nuit pour mes yeux, monsieur, au mois d'août, dès que le soleil s'endort.

— Faites ce que vous voudrez, s'écria le jeune homme en jetant son chapeau sur la prophétie d'Ézéchiel et cherchant un point d'appui au bord du fauteuil percé que lui présenta Bonaventure Guyon.

Quand la petite lampe fut accrochée au-dessus de la table, le vieillard posa sur son nez ses besicles à monture de cuivre et pria son client de promener un coup d'œil sur l'imbroglio géométrique, les tableaux chiffrés et tout ce qui tapissait les murs de son taudis.

— Ce que vous voyez là, dit-il, c'est mon aide-mémoire.

— Et votre compas, où est-il ?

— Dans mon regard, monsieur. Je vous regarde, et tant que vous serez là, il vous sera difficile de me rien cacher que je veuille savoir.

L'inconnu fit un geste.

— Cela vous étonne, continua Bonaventure, c'est que vous ne savez pas tout, vous qui avez si fièrement mordu à l'hameçon des mathématiques. Nous allons *opérer*, comme vous le disiez tout à l'heure, quoique à vrai dire j'aimasse mieux me taire sur votre chapitre.

— Pourquoi vous taire ?

— Ah ! monsieur, c'est que, en dehors et peut-être au-dessus des calculs absolus de la vraie science divinatoire, il existe sous le nom de *seconde vue* des perceptions spontanées, soudaines, irrésistibles, qui communiquent parfois aux esprits doués comme le mien la contemplation de certaines natures... Eh bien, je suis vis-à-vis de vous, depuis un moment, dominé par je ne sais quelles effluves de ce fluide électro-magnétique dont plusieurs philosophes anciens tels que Aristote, Proclus, Platon constataient les phénomènes sans pouvoir remonter à leur cause.

— Comment ! vous lisez Aristote, et...

— J'ai tout lu, même le livre des cieux. C'est une nécessité de mon métier.

Il y avait quelque amertume dans l'accent de cette réponse. L'inconnu le devina et se sentit touché. Sa générosité naturelle lui reprochait d'avoir persiflé un pauvre vieillard dont il ignorait le passé.

— Mon cher monsieur Guyon, lui dit-il, ne m'en veuillez point. J'ai une jeunesse agacée par bien des causes ; de là mes brusqueries que je regrette dès qu'elles m'échappent, c'est-à-dire toujours trop tard. Ne relevez plus ce mot de *métier* que j'ai lâché sans intention blessante et agréez mes excuses.

— Il n'y a rien à excuser, poursuivit Bonaventure en remerciant d'un regard. Vous ne me connaissez

point, et me connaître est inutile. Vous m'avez vu avec les yeux du corps, comme tout le monde voit ; je vais vous en ouvrir d'autres qui verront plus juste et plus loin. Ecoutez-moi donc, si ce n'est avec une confiance que je ne sollicite point, du moins avec attention, car il s'agit de vous et non de moi.

J'ai vu passer bien des hommes depuis que je laboure la vie, et aucun n'a fait vibrer comme vous mes facultés intuitives. L'avenir semble s'écrire de lui-même sur votre front, il s'exhale en quelque sorte de votre tête, comme le parfum révèle une fleur avant qu'elle soit aperçue. Oui, monsieur, sans interroger mon art, je crois pouvoir dire que vous irez loin, très-loin et très-haut, trop loin peut-être pour votre bonheur, si le fluide occulte que vous projetez à votre insu sur ma vieillesse inutile trouve son courant naturel à travers les choses de ce monde. Et voilà justement pourquoi, monsieur, pour ne vous point éblouir ou ne vous point décourager, je ne voudrais pas ouvrir devant vous les *Portes d'Hermès*.

— Les Portes d'Hermès ! Cela doit être oriental, et j'ai une passion pour l'Orient.

— Tenez, regardez cette pauvre muraille, ces grossières mais éloquentes peintures : il y a là une science tout entière, une science à laquelle il ne faut toucher qu'en tremblant, car c'est une lumière pour les uns, mais pour d'autres c'est la foudre.

— Eclairez donc vite ou foudroyez ! Allez de l'avant, maître Guyon. Si vous savez tout dire, moi je veux tout entendre.

— En quelle année êtes-vous né ?

— Est-ce la consultation qui commence ?

— Oui, monsieur.

— En 1769.

— Dans quel mois ?

— Au mois d'août.

— Et quel jour du mois ?

— Le 15, comme aujourd'hui.

— Vos prénoms et votre nom familial ?

— Impossible. Je voudrais que ma visite chez vous fût un mystère à jamais voilé. Voilà pourquoi je vous tais mon nom... Votre œuvre est donc impossible.

— Je n'ai nullement besoin de savoir comment s'appellent les personnes qui viennent me consulter ; il ne me faut seulement que les nombres qui sont la traduction de leurs noms, afin de les introduire dans mes calculs.

Si je demande leurs noms aux consultants, c'est pour faire moi-même les opérations préparatoires et assurer par là l'exactitude de la divination ; mais quand les gens peuvent faire eux-mêmes les conversions qui me sont indispensables, je leur indique la marche à suivre et ils opèrent eux-mêmes. De cette façon j'ignore comment ils s'appellent.

— J'aime mieux cela.

— Opérons donc.

Au lieu de se prêter à la proposition qui lui était faite, le visiteur inconnu, jetant les yeux sur les figures géométriques, les carrés magiques, les listes de noms d'hommes et de femmes, dont les murailles étaient si bizarrement illustrées, répondit :

— Monsieur Guyon, je ne suis plus disposé à continuer la consultation ; nous la remettrons à un autre jour, s'il vous plaît. Veuillez me pardonner mon subit refroidissement. Ma raison se prête difficilement à ce que mon esprit ne comprend point. Avant d'aller plus loin, j'aurais besoin de beaucoup

d'explications sur les figures bizarres qui décorent toutes ces murailles, et le temps nous manquerait, je le crains, avant que je fusse satisfait.

— Qu'importe le temps qu'il y faudra consacrer, répondit Bonaventure, je puis vous le donner. La foi s'acquiert et ne s'impose point ; j'aurai le bonheur de vous la donner, je l'espère. Faites vos questions, monsieur, ne vous gênez pas, j'y répondrai.

— Une autre fois, répondit l'inconnu. Et il prit son chapeau pour sortir.

Bonaventure Guyon, se levant alors aussi vivement que le lui permettaient ses vieilles jambes, se dirigea vers un vieux bahut et en tira un volumineux manuscrit qu'il présenta au visiteur en lui disant :

— Tenez, monsieur, emportez ce manuscrit ; quand vous l'aurez feuilleté, vous me croirez, je l'espère, digne d'une certaine confiance. Si vous ne voulez pas prendre la peine de me le rapporter vous-même, veuillez charger de ce soin un commissionnaire, j'ai encore quelques deniers pour payer sa course ; mais j'espère bien avoir le plaisir de vous revoir.

L'inconnu ne savait s'il devait tendre ou retirer la main ; mais le bonhomme Bonaventure ajouta à sa proposition un geste d'ancien gentilhomme qui lui coupa la réplique. Il ne put donc refuser ce tacite engagement de continuer la consultation commencée cette nuit-là, et il reçut machinalement le rouleau de papier grisâtre et maculé d'huile que lui présentait le vieillard avec un sourire magnétique.

— Bonne nuit, mon cher inconnu, ou plutôt, bonne matinée, reprit Bonaventure; et s'armant de sa petite lampe sibylline, il voulut absolument précéder son client à travers le casse-cou de l'escalier pour le mener sans accident jusqu'à la porte de la maison.

— Souvenez-vous, lui dit-il en souriant, du vieux bonhomme Bonaventure, et rappelez-vous qu'il vous reverra avec plaisir.

— Merci, dit l'inconnu en saluant du geste ; merci. Je n'oublierai rien, et jusqu'à mon retour, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Et il s'éloigna en doublant le pas.

Bonaventure le suivit longtemps du regard et de la pensée à travers le demi-jour naissant. — Quel singulier jeune homme ! murmura-t-il en se parlant à lui-même ; il se moque de la science occulte, mais ce n'est que du bout des lèvres. J'en ai le pressentiment, il me rapportera lui-même mon manuscrit.

Le bonhomme Bonaventure ne s'était pas trompé : son visiteur du 15 août lui rapporta lui-même son manuscrit.

— Ah ! mon cher premier client, s'écria maître Guyon, j'avais bien dit que vous mordriez au fruit de l'arbre de la science et que je vous reverrais plus tôt que vous ne le pensiez. Aurez-vous maintenant la foi gros comme un grain de sénevé ?

Pour toute réponse le jeune inconnu jeta le manuscrit sur la table et haussa les épaules.

Le veillard le regardait en dessous avec un malin sourire.

— Voyons, monsieur, poursuivit-il, causons nettement. Seriez-vous revenu si la contemplation de tant de secrets n'avait point excité au plus haut point votre curiosité ?

— Maître Guyon, répondit l'inconnu, je n'ose vous dire...

— Dites, ne vous gênez point.

— Je n'ose vous dire que ce manuscrit me paraît un chef-d'œuvre de... galimatias.

— Ah diable ? Mais l'avez-vous lu tout entier ?

— Il le fallait bien pour autoriser ma réponse.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Vous demander pardon de ma brutale franchise, en ajoutant qu'une seule curiosité me passionne, c'est d'entendre le récit de l'aventure de M. de Rohan et du prieur de Lagny, dont vous m'avez dit quelques mots lors de ma première visite, concernant l'horoscope de l'infortuné Louis XVI.

— C'est-à-dire, mon cher client, que vous venez sans façon cherchez les clefs des mystères. Eh bien, soyez le parfaitement venu. Débarrassez-vous de votre chapeau : nous allons continuer la consultation (1).

Et maître Guyon, lorsque son visiteur fut assis, poursuivit :

— Vous refusiez de me faire connaître vos noms, vous vous en souvenez, et je vous disais qu'il ne m'était pas utile de les connaître : j'ajoutai que le consultant, lorsqu'il savait faire des opérations arithmétiques, pouvait opérer lui-même les calculs qui déterminent leurs rapports mystérieux avec ses destinées. Veuillez donc opérer vous-même, sous ma direction.

Approchez-vous de cette partie de la muraille où vous voyez trois tables de noms d'hommes... Bien... Ces tables sont distinguées par les mots : Orient, Midi, Occident, qu'elles portent en tête. Cherchez-y votre prénom ; retenez secrètement le nombre qui

(1) Extrait de l'*Homme rouge des Tuileries* par Christian, traité d'astrologie expliquée par les horoscopes de Louis XVI, de Napoléon 1er et de Napoléon III.

est en regard ; mais dites-moi dans quelle table se trouve ce nom.

— Table de l'Occident, répondit l'inconnu.

— Cela suffit. Portez vos regards sur les sceaux planétaires que vous voyez de ce côté et cherchez-y le nombre qui accompagne votre nom, et veuillez me faire connaître le nom qui est écrit en tête de chaque carré magique où se trouve ce nombre.

— Ce nombre, reprit l'inconnu, apparaît sur les carrés désignés par les noms de Saturne, Jupiter, Mars et le Soleil.

— Très-bien... Répétez la même opération pour chacun de vos prénoms.

— Je n'en ai qu'un seul.

— Tant mieux, cela sera plus promptement fini. Maintenant, comme il n'y a pas de nom de famille, prenez la peine de vous approcher de cet alphabet chiffré ; écrivez secrètement votre nom sur votre carnet, et, en regard de chaque lettre, mettez le nombre que vous voyez à côté de la même lettre sur l'almanach chiffré.

— C'est fait, dit l'inconnu.

— A présent, dit maître Bonaventure, revenez auprès des tables des carrés magiques, cherchez-y les nombres qui représentent chaque lettre, écrivez les titres de chacun des carrés et ayez l'obligeance de me les faire connaître.

L'inconnu procéda aux recherches qni lui étaient indiquées, et, quand il eut fini, il dit :

— Les lettres de mon nom se trouvent sur les carrés portant les noms suivants :

Mars, Vénus, Saturne ;

Mars, Saturne ;

Mercure, Jupiter ;

Le Soleil, Mars, Mercure, Jupiter ;
Le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Vénus, Saturne,
Le Soleil, Mars, Mercure, Jupiter ;
Mars, Mercure, Jupiter ;
Le Soleil, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus ;
Jupiter et Vénus.

— Merci. Veuillez accorder un instant à mes réflexions avant que je poursuive. Au bout de quelques moments, le bonhomme Bonaventure reprit : A présent, nous allons nous livrer à nos petits calculs.

En tête, je place l'année de votre nativité point de départ 1769

Au-dessous je mets le nombre qui désigne le signe sous lequel la nativité s'est produite. Consultez le calendrier thébaïque que vous voyez là sur la muraille, vous verrez que le 15 août est placé sous le 5e signe du zodiaque. J'écris ce nombre 5

Sur ce même calendrier, vous voyez en regard du 15 le nombre 23, ou 23e degré du signe du Lion. J'écris les chiffres de ce 2
nombre l'un au-dessous de l'autre. Ainsi, 2+3 3

J'additionne et j'obtiens le nombre. . . . 1779
qui précise l'époque de votre naissance. Ce nombre est une date et renferme en même temps une énigme qui concourt à la fixation de votre destinée.

Votre prénom, d'après les calculs particuliers que je viens de faire, en combinant les planètes qui se trouvent en tête des carrés magiques que vous m'avez désignés, est symbolisé par le nombre 135. Pour moi vous vous appelez 135.

J'écris les trois chiffres de ce nombre les 1
uns sous les autres 3
Enfin, votre nom propre fournit 178 par la 5
combinaison des planètes qui en représentent les lettres. Vous serez donc distingué dans mes opérations par ce nombre.

Je l'écris comme je viens de le faire pour le
nombre de votre prénom, soit donc 1
7
8

J'additionne, et il me vient la date. . . . 1804

Nos opérations préparatoires sont finies.

— Que signifie ce nombre 1804 ? demanda le consulteur. Je vous ai laissé faire vos bizarres opérations sans vous déranger, dit l'inconnu ; veuillez me dire où elles nous conduiront et ce que vous en prétendez tirer.

— Ayez de la patience, je vous prie. Ne vous attachez pas à ma manière d'opérer, mais soyez attentif aux résultats que mes calculs vont révéler, répond Bonaventure.

L'année 1804 est une date, et, à cette date, vous atteindrez le plus haut ou le plus bas de votre destinée.

— Comment le saurez-vous ?

— Je vais faire, poursuivit Bonaventure, un triangle à côtés égaux ayant une de ses pointes en haut ; dessus j'en placerai un autre semblable ayant une de ses pointes en bas ; cette figure est ce qu'on appelle le *Sceau de Salomon.*

Dans l'angle du haut, je place le premier chiffre de 1804 et j'écris chacun des autres chiffres dans les angles, en descendant,

Je répète la même opération sur les cases vides, et

puis je lis 1804 en descendant soit, à droite, soit à gauche.

J'additionne les nombres qui remplissent les angles de la figure, et j'ai 1 + 8 + 8 + 4 = 21.

Ce nombre me révèle que vous monterez à la plus haute élévation où l'homme puisse parvenir, car il symbolise la *Couronne des mages*, qui était regardée par le grand Hermès Thot comme le signe le plus heureux qu'on pût obtenir.

Si vous étiez né sur les marches du trône, il vous annoncerait que vous êtes destiné à vous y asseoir ; mais le trône est renversé ! Peut-être vous présage-t-il que vous le relèverez. Continuons.

D'autres signes viendront sans doute nous faire des révélations.

Achevons de consulter 1804.

Faisons l'addition des chiffres qui le composent.

Nous avons 1 + 8 + 4 qui donnent 13.

Ce nombre me révèle que, après avoir atteint la haute destinée qui vous est promise par le sceau de Salomon, pour 1804, le malheur viendra fondre sur vous.

— Quelles singulières prédictions, vous me faites-là, maître Guyon, reprit brusquement l'inconnu. Il faudrait avoir une foi robuste pour croire au langage que vous inspire ce que vous appelez mathématiques célestes et que moi j'appellerais, avec bien plus de raison, mathématiques occultes.

— Mon jeune inconnu, répondit tranquillement Bonaventure, les mathématiques ne peuvent mentir : les présages donnés par les nombres s'accompliront. La couronne des mages d'abord vous portera en 1804 au point élevé où vous devez atteindre, puis le nombre 13 aura son tour. Lorsque vous ne pourrez

plus monter, vous descendrez : c'est la loi générale.

— Nous ne sommes encore qu'en 1799, et au train dont vont les choses dans le gâchis qui règne autour de nous, répliqua l'inconnu, je ne vois pas trop comment le sceau de Salomon se tirera d'affaire. L'avenir s'assombrit, et nous avons bien l'air de marcher vers un abîme. Si vos mathématiques occultes peuvent voir clair dans ce chaos et débrouiller les fils de cet écheveau emmêlé, je serais heureux d'en prendre une leçon auprès de vous.

— Mon cher client, reprit le père Guyon avec tranquillité, malgré vos paroles ironiques, nous allons les consulter selon votre désir, et vous jugerez par vous-même, quand elles auront parlé, comment vous devez traiter vos rires actuels.

Le sommet de votre horoscope est . 1804
vous vous en souvenez, nombre qui paraît déterminer l'époque de votre élévation, mais qui vous menace aussi d'une chute, car 1 + 8 + 4 = 13, signe de la destruction. Soit donc ce nombre. 13

Ecrivons au-dessous de 1804 et de 13 les signes générateurs du nombre 13, c'est-à-dire 1 + 3, ainsi 1 1
3 3

Nous avons les nombres 1808 et 17, soit . . . . 1808 et 17

Remarquez que les chiffres du nombre 1808 donnent aussi le nombre 17.

Additionnons les nombres 13 et 17, qui sont engendrés par les dates 1804 et 1808, nous avons le nombre 30

Au-dessous de ce dernier nombre, rapportons l'année de votre nativité. 1769

Additionnons, nous avons la nouvelle date 1799
C'est-à-dire l'année dans laquelle nous sommes.

J'en conclus que vous devez jouer un rôle important dans les événements, qui s'accompliront pendant la fin de cette année et que vous êtes l'espérance sur laquelle on se fonde ; car le nombre 17 est le symbole de l'espérance.

De quelle nature seront ces événements et qu'espère-t-on de vous ? voilà la question qu'on peut se faire.

Les nombres 13, 17 et 1799 vont nous répondre.

Faisons la somme des signes générateurs des nombres 13 et 17, nous aurons 1 + 3 + 1 + 7 = 12.

Ce nombre me révèle que les événements qui se préparent sont d'une nature violente : ils ne s'accompliront pas sans effusion de sang : on recourra donc à l'emploi de l'épée.

Maintenant, voyons ce que nous dit l'arcane contenu dans 1799.

Les signes générateurs de ladite année nous donnent 26, nombre provenant de 1 + 7 + 9 + 9.

Ce nombre 26 symbolise le Sceptre, c'est-à-dire la puissance créatrice.

Et les signes générateurs 2 + 6 produisent 8, symbolisant la Balance et le Glaive.

S'il m'était permis de vous exprimer ce que ces signes m'inspirent, je vous dirais, mon cher consultant, que vous opposerez, d'ici à la fin de l'année 1799, l'épée à la marche de l'anarchie qui menace de faire sombrer le vaisseau de l'Etat, que cette épée rétablira l'équilibre, et qu'elle sera entre vos mains le sceptre qui vous donnera la puissance créatrice qui enfantera un nouvel ordre de choses.

— Maître Bonaventure, vos mathématiques sont

plus agréables que celles qu'on enseigne à l'école, dit l'inconnu, mais elles sont plus chimériques. Il faudrait être fou pour croire aux prédictions que vous leur prêtez. En supposant même que je sois militaire, comme vous paraissez porté, à le penser, il faut des troupes pour combattre, et l'on ne peut être victorieux que lorsqu'on a la force de son côté. Vos mathématiques célestes sont impuissantes à créer ce qui n'existe pas.

— Consultons encore les nombres, répliqua maître Guyon, et nous saurons si la force vous manquera autant que vous l'annoncez.

Le nombre 12 produit de 1 + 3 + 1 + 7, et le nombre 8, produit de 2 + 6, vont nous faire des révélations.

Faisons la somme des signes générateurs 1 + 2 + 8, nous avons 11, nombre indiquant le symbole du Lion muselé ou la *Force*, représentée par l'emblème d'une jeune fille fermant sans effort la gueule du lion.

Vous posséderez donc la force pour accomplir les événements qui se préparent pour la fin de cette année, et vous mettrez le pied sur le premier degré de l'échelle qui doit vous faire atteindre, en 1804, à la Couronne des mages.

A la force qui sera réunie dans vos mains, viendra se joindre un concours de chances favorables à vos entreprises, selon la révélation qui est faite par le nombre 30, somme des nombres 13 + 17.

— Maître Bonaventure, je vous remercie de prêter à votre arithmétique occulte un langage si flatteur pour moi ; mais vous permettrez que j'attende l'accomplissement des événements pour ajouter foi à ses promesses. Il est fort absurde, convenez-en, de

penser que les chiffres puissent servir à nous dévoiler l'avenir.

Puisque vous êtes si fort sur le langage qu'elle parle, veuillez me préciser l'époque de l'accomplissement de leurs présages.

— Volontiers.

Reprenons les chiffres que nous venons de voir, 13, 17, 12 et 8 ; écrivons-les comme il suit pour en faire l'addition.

Les signes générateurs du nombre 13 nous donnent 1 + 3, soit	1
	3
Les signes générateurs du nombre 17 nous donnent 1 + 7, soit	1
	7
Les signes générateurs du nombre 12 nous donnent 1 + 2, soit	1
	2
Le nombre 8 vaut	8
La somme de ces chiffres vaut	23

Reportons-nous au calendrier thébaïque et au 23e décan, nous y verrons que ce décan exerce son pouvoir depuis le 11e degré jusqu'au 20e du signe du Scorpion, ou du 2 novembre au 11 novembre.

C'est donc entre ces deux époques que les événements s'accompliront. Nous sommes aujourd'hui au 7 novembre ; ainsi, c'est avant quatre jours, que vous aurez la confirmation du langage des nombres. Vous n'avez pas beaucoup à attendre, *monsieur Napoléon Bonaparte*, pour savoir ce que vous devez penser de l'arithmétique occulte.

En entendant son nom, Bonaparte tressaillit, et il

regarda fixement Bonaventure Guyon pour savoir s'il n'était pas mystifié par lui ou si c'était bien à la puissance occulte des calculs qu'était due la découverte de son nom. Il allait parler quand le vieux savant, qui le regardait malicieusement, s'empressa de lui dire :

— Rassurez-vous, monsieur Bonaparte, je ne suis pas un espion ; j'ignorais votre nom avant que vous fussiez entré ici ; mais je suis un peu sorcier, et dès qu'on veut bien se prêter à mes petits calculs, je découvre de suite le nom de celui à qui j'ai affaire, car il me le dit, tout en me dictant celui des planètes qui sont en tête de mes petits carrés magiques. C'est vraiment magique cela ! Pour vous en convaincre, il suffira, je l'espère, de vous citer le nombre qui accompagne le nom *Napoléon* et qui est 85.

Quant aux nombres qui correspondent aux lettres du nom *Bonaparte*, je puis vous les nommer les uns après les autres si vous le désirez.

— C'est inutile, monsieur Guyon, répondit sèchement Bonaparte, je comprends le mystère de vos carrés diaboliques ; mais à votre tour, maître Bonaventure, voudrez-vous bien me dire qui vous êtes. Vous en savez trop pour que je puisse croire que vous exercez volontairement votre triste métier.

— Mon nom n'importe pas à mes consultants : ce n'est pas cela qu'ils viennent chercher auprès de moi ; aussi se contentent-ils toujours de celui que tout le monde me donne. Mais à vous, mon cher premier client, je puis bien révéler que je n'ai pas toujours fait des mathématiques occultes pour gagner mon pain quotidien. En 1773, lorsque je révélais à M. de Rohan la destinée de Louis XVI, j'étais supérieur du couvent des bénédictins de Lagny et je me

livrais pour mon plaisir à l'étude assidue des arcanes du grand Hermès-Thot. Tout a bien changé depuis ! Je n'aurais pas osé penser alors que je devrais gagner le peu de pain qu'il me faut pour vivre, en me livrant à la profession que vous me voyez faire.

En attendant un meilleur avenir, je ne suis point ingrat envers Dieu et je le remercie chaque jour de m'avoir donné l'intelligence de comprendre la science de vérité qui dévoile ses secrets ; car voyez-vous, monsieur Bonaparte, les secrets du Souverain suprême se cachent dans les mathématiques occultes : un jour vous en serez convaincu. Soyez sans crainte, la Couronne des mages sera placée sur votre tête ; vous allez dans quelques jours, conduire vos soldats à la conquête de notre tranquillité.

— Merci, monsieur le prieur, se hâta de dire Bonaparte pour interrompre le bonhomme Bonaventure, qui se lançait de nouveau dans son sujet favori ; merci, j'en ai assez pour aujourd'hui ; un autre jour, je prendrai une nouvelle leçon de votre arithmétique occulte, si les événements toutefois viennent donner la preuve de l'exactitude de vos opérations.

Nous nous reverrons.

Tout en s'en allant, Bonaparte réfléchissait sur ce qu'il venait de voir et d'entendre ; il lui semblait étrange que des chiffres et des nombres eussent le pouvoir de fournir de pareilles révélations. On aurait pu l'entendre se dire à lui-même, pour se défendre contre les impressions qu'il ressentait des paroles du père Guyon : « Sornettes que tout cela ! ce n'est qu'un jeu d'esprit de vieux savant. Il manie bien des chiffres, et voilà tout... C'est un homme fort cependant ; je le reverrai... Mais, ajoutait-il un

instant après, comment peut-il les faire parler? Voilà un mystère qui m'échappe.

Après les événements du 18 brumaire (9 novembre 1799), Bonaparte fit installer aux Tuileries le prieur de Lagny, dont une partie des prédictions venait de se réaliser. On aurait pu croire qu'il avait un commencement de foi aux mathématiques occultes.

Un jour il alla voir comment le bonhomme se trouvait installé dans son nouveau logement, et il lui dit en entrant :

— Monsieur le prieur, l'élève vient remercier la science du maître ; les événements ont confirmé l'exactitude de ses opérations, et je n'ai plus qu'à m'incliner. Cependant je ne suis pas encore convaincu que ce ne soit pas par un jeu d'esprit que vous soyez parvenu à grouper ainsi les chiffres et à les faire parler.

— Quelle que soit votre opinion à ce sujet, vous êtes forcé de convenir, général, que tout mon esprit aurait été incapable de lire seul dans l'avenir et de vous le dévoiler aussi exactement que je l'ai fait.

J'en conviens : mais ce n'est qu'une pure coïncidence qu'il ne vous serait plus possible de reproduire.

— Essayons, général, et cherchons à lire dans la page qui renferme l'histoire de l'année 1800, dans laquelle nous allons entrer.

— Vous prévenez mon désir, répondit Bonaparte.

— Vous êtes né en 1769, reprit le père Guyon ; écrivons cette année 1769

Au-dessous écrivons le signe du Lion. 5

Puis les signes générateurs du 23e degré 2

marquant le jour de votre nativité . . . 3

Additionnons, nous trouvons l'année. 1779
de laquelle nous extrayons 1 + 7 + 7
+ 9 = ... 24

Au-dessous de 1779 écrivons le nombre 21
engendré par 1804, dans le sceau de Salomon. Nous avons l'année dans laquelle nous allons entrer et dont nous cherchons les événements 1800

Le nombre 18 me révèle que des machinations souterraines se préparent contre vous et que des embûches seront dressées sous vos pas. Vous serez entouré de flatteurs qui conspireront secrètement votre perte sans que vous vous en aperceviez.

— Nous y mettrons bon ordre, reprit vivement Bonaparte ; ils n'échapperont pas à la viligance que je saurai bien établir autour de moi. Mais à quoi bon m'arrêter à de pareilles chimères !

— Général, nous allons faire une contre-épreuve ; les chiffres parleront assez d'eux-mêmes pour amener la conviction dans votre âme.

Vous êtes né en 1769

Ecrivons cette date au-dessous d'elle-même, ainsi 1
7
6
9

Nous obtenons l'année 1792

Les événements accomplis renferment toujours dans leur sein, vous en êtees convaincu, les germes de ceux qui se produiront dans l'avenir.

Prenons donc le nombre 26, produit par l'année 1799 ; et écrivons les signes générateurs de 26, ou 2 + 6, au-dessous de 1792. 2
6

Nous retrouvons encore l'année dans laquelle nous allons entrer 1800

L'apparition du même nombre dans deux opérations différentes est toujours pour moi la révélation que l'année signalée sera remarquable par quelque événement extraordinaire.

— Je l'admets et je prends note de vos avertissements.

Mais à quoi me serviront-ils, si j'ignore quand doit s'accomplir ce que vous m'annoncez ? Faudra-t-il donc que je sois toujours sur mes gardes et que je tienne en suspicion toutes les personnes qui m'entourent ? Votre science, si c'en est une, ne peut servir qu'à jeter le trouble dans l'esprit au lieu d'y porter la lumière.

— Les chiffres vont encore une fois se charger de vous répondre, et quand vous saurez ce qu'ils disent, vous serez libre d'avoir confiance en eux ou d'être sourd à leur avertissement.

Vous demandez à quelle époque surgiront les complots qui seront dressés sous vos pas en 1800 ?

Reprenons le nombre 1779 et tirons l'arcane qu'il renferme, c'est-à-dire 1 + 7 + 7 + 9, nous avons le nombre. 24

Au-dessous de 1779, nous avons écrit le nombre 21, produit du nombre 1804 dans le sceau de Salomon.

Prenons cette fois le nombre 13, contenu également dans l'année 1804, et écrivons ses signes générateurs l'un au-dessous de l'autre. . 1
3

Nous avons la somme . . . . 28 qui va nous dévoiler à quelle époque se produiront les événements annoncés.

Reportons-nous au calendrier thébaïque et cher-

chons ce nombre, nous trouvons qu'il est celui du décan qui règne du 1er degré au 10e degré du signe du Capricorne, c'est-à-dire du 22 au 31 décembre.

C'est donc entre ces deux époques que s'accompliront les événements qui ont été prédits.

Maintenant, continua le père Guyon, vérifions cette date par une autre opération.

Reprenons l'année de votre nativité 1769.

Cette année produit, par la règle que vous connaissez, l'arcane 23

Ecrivons les signes générateurs de cet arcane 2
l'un au-dessous de l'autre 3

et additionnons, nous avons encore 28

Que voulez-vous de plus ?

— Puisque votre science vous permet de me révéler un complot, de m'assigner même le moment où il éclatera, elle doit aussi vous donner le pouvoir de me dire de quelle nature il sera. Vous maniez si adroitement les chiffres que je serais curieux de voir comment vous allez les grouper cette fois pour les interpréter.

— Les événements, vous ai-je dit, reprit le père Guyon, portent toujours dans leurs flancs les germes d'autres événements ; si nous symbolisons les événements du mois de novembre dernier par la date de l'année 1799
ce nombre lui-même doit renfermer la 1
réponse à l'énigme que vous me proposez. 7
Ecrivons donc les signes générateurs de 1799 9
au-dessous de cette date elle-même 9
et additionnons, nous avons le nombre . . . 1825
duquel nous extrayons 1 + 8 — 2 + 5 . . . 16

Ce nombre est le symbole d'une catastrophe soudaine, éclatant comme la foudre.

Je résume ainsi le langage que les nombres viennent de nous tenir :

En l'année 1800, du 22 au 31 décembre, vos jours seront menacés par l'explosion d'une machine infernale (1).

Prenez-en soin, général.

— Votre recommandation est inutile si vous avez toujours confiance dans votre Couronne des mages. Je n'ai donc rien à craindre, puisque vous assurez que les mathématiques occultes ne peuvent mentir.

— Général, vous me poussez ; votre incrédulité me désespère. Vous n'avez pas foi aux nombres, et pourtant, vous savez s'ils ont menti.

Nous allons les consulter encore une fois pour savoir si vous pouvez concevoir l'espérance d'échapper aux éclats de la foudre. Je n'en doute pas, moi ; mais vous voulez des preuves évidentes. Qu'il soit donc fait selon votre désir !

L'année 1800 renferme en elle-même l'arcane produit de 1 + 8. 9

L'année 1799 renferme l'arcane. 8

produit de 2 + 6, venant de 26, qui sont eux-mêmes engendrés par 1 + 7 + 9 + 9.

Additionnons, nous avons l'arcane 17

symbole de l'espérance.

Vous échapperez à la mort, cela est évident.

Et quand même ce nombre, par son apparition, ne viendrait pas révéler que vous trouverez dans votre intelligence la lumière intérieure qui guidera vos pas, je serais encore rassuré sur votre sort par le présage que me fournit le nombre 9, qui est sorti du

(1) L'explosion de la machine infernale eut lieu le 24 décembre 1800.

nombre 18. C'est l'emblème de la sagesse qui éclaire sa marche en examinant tout ce qui l'entoure, qui s'avance avec prudence et qui ne livre point sa pensée.

— Je m'avoue vaincu, monsieur le prieur... A tout vous avez des réponses.

Puisque vous êtes si fort en énigmes, je vous demanderai trois choses.

1° De me préciser l'époque de mon avènement ;

2° Celle de ma chute ;

3° Et celle de ma mort.

Je serais charmé de voir comment vous allez faire marcher vos nombres pour répondre à chacune de mes questions ; cela vous intéressera, j'en suis sûr. Ce sera le triomphe de l'arithmétique occulte si les faits viennent confirmer vos prédictions.

Après ces paroles, Bonaparte se disposait à quitter le prieur de Lagny.

— Général, vous allez être satisfait tout de suite, dit celui-ci en voyant le mouvement de Bonaparte. J'ai là dans cette cassette l'étude que vous me demandez ; il y a quelque temps que je l'ai faite, prévoyant que vous pourriez me la demander un jour.

Prenant alors un pli soigneusement cacheté, il le remit à Bonaparte, lequel le prit et s'éloigna silencieusement, plongé dans de profondes réflexions.

Aussitôt qu'il fut rentré dans son cabinet et qu'il eut mis les verrous à toutes les portes, afin de n'être pas dérangé, il lut ce qui suit.

Le sommet de l'horoscope, ou le nombre qui termine l'échelle généthliaque, exprime le haut ou le bas de la fortune du consultant.

L'année 1804 contient donc tous les secrets de l'avenir.

Les quatre chiffres de ce nombre étant placés dans les six pointes d'une étoile, de manière à produire toujours 1804, donnent les six chiffres 1 + 8 + 8 + 0 + 0 + 4, dont la somme est 21.

Du même nombre 1804 l'arithmétique occulte fait jaillir 13.

Ces deux nombres expriment que le consultant arrivera au sommet des honneurs et qu'il en sera précipité.

La roche Tarpéïenne est près du Capitole.

Quand ces événements se produiront-ils ? Il faut le demander à Dieu.

Consultons les nombres, car ils renferment sa volonté souveraine.

L'élévation annoncée pour 1804 ne se produira pas comme un fait isolé ; elle aura été précédée par d'autres événements qui l'auront préparée, et parmi ceux-ci on doit compter ceux du 9 novembre dernier.

Nous allons donc rétablir ce nombre pour le consulter.

Le consultant est né en.	1769
Ecrivant ladite année au-dessous d'elle-même, ainsi	1
	7
	6
	9
	1792
Ecrivant encore le nombre 21, qui est produit par le sceau de Salomon	2
	1
Puis le nombre 13, qui est sorti de l'année 1804 par l'opération occulte	1
	3
Additionnons, nous arrivons à l'année . .	1799

qui renferme les germes de tout l'avenir.

Des signes générateurs 1 + 7 + 9 + 9 nous tirons 26.

Ce nombre va nous révéler l'époque précise de l'année 1804 qui verra l'accomplissement de la première parti du présage.

Reportons-nous au calendrier thébaïque et cherchons-y ce nombre.

Nous voyons que c'est celui du décan qui préside aux degrés 11 à 20 du Sagittaire, c'est-à-dire qui règne dans le ciel du 2 au 11 décembre.

C'est donc vers cette époque que la Couronne des Mages, emblème de la suprême élévation, sera posée sur la tête du consultant (1).

Arrivons maintenant à la deuxième question.

Les événements sont enchaînés et découlent les uns des autres.

Enchaînons de même les dates qui les désignent.

Au-dessous de 1799

qui est le premier pas fait vers le trône promis pour 1804, écrivons ce dernier nombre suivant l'arithmétique occulte 1

8

0

4

Le total est 1812

Ce nombre renferme l'arcane 12

Cet arcane me révèle que l'année 1812 sera funeste au consultant (2).

(1) Couronnement et sacre, à Notre-Dame de Paris, de Napoléon, le 2 décembre 1804.

(2) Désastres de Russie.

Au-dessous de 1812 et au-dessous de 12 écrivons les signes générateurs de l'arcane 21, l'un au-dessous de l'autre. . . 2 2

1 1

Additionnons, nous trouvons . . . 15 et 1815

Le nombre 15 étant le nombre de la fatalité, je m'y arrête ; il me révèle que les malheurs présagés par le nombre 12, sorti du nombre 1812, s'accompliront en 1815.

Voilà la roche tarpéienne.

Allons plus loin et précisons.

L'arcane 21, qui a conduit le consultant au sommet de la fortune, va le faire descendre au dernier degré de l'infortune.

De même que le nombre 26, extrait de 1799, a fixé l'avènement entre le 2 et le 11 décembre 1804, de même le nombre 21, sorti de 1804 par le sceau de Salomon, va nous révéler que l'infortune du consultant aura son accomplissement quand le 21e décan régnera au ciel.

Ce décan exerce son pouvoir du 21e degré au 30e du signe de la Balance, c'est-à-dire du 13 au 22 octobre.

C'est vers cette époque que l'infortune du consultant sera complète (1).

Enfin, abordons la troisième question.

L'année 1804

étant celle qui est désignée pour la haute destinée du consultant ajoutons-y les signes générateurs du nombre 13 qui en est issu et 1

qui marque la fin de l'existence 3

Nous avons 1808

(1) Le 13 octobre 1815, Napoléon arrive à Sainte-Hélène.

Ces deux nombres 1804 et 1808 renferment la réponse que nous cherchons.

Au-dessous de.	1804	
Ecrivons verticalement	1	
	8	
	0	
	8	
Et au-dessous de.		1808
Ecrivons de la même façon		1
		8
		0
		4
Additionnons ; les sommes sont égales	1821	1821

C'est donc en 1821 que finira l'existence du consultant.

Le nombre 1821 ou 1 + 8 + 2 + 1 contient le nombre 12, qui nous révèle de nouveau qu'un sacrifice volontaire ou imposé recevra son accomplissement alors.

Cherchons l'époque pendant laquelle s'accompliront ces présages.

Pour cela, reprenons toutes les dates capitales de l'existence du consultant.

Année de la nativité	1769	23
Nombre du Lion	5	
Degré du signe du Lion, 23	2	
	3	
	1779	24
Année de la 1re ascension	1799	26
Menace de catastrophe	1800	9
Année de l'élévation	1804	13

Additionnons les seconds nombres, nous avons 95

Duquel nous faisons sortir 9 + 5 14

Puis de 14 nous tirons 1 + 4 5

Ce dernier nombre 5 va nous révéler l'époque que nous cherchons.

Reportons-nous pour la dernière fois au calendrier thébaïque, cherchons-y le nombre 5.

Nous trouvons qu'il appartient au 5e décan qui règne du 11e au 20e degré du signe du Taureau, ou du 30 avril au 9 mai.

C'est entre ces deux époques que s'achèvera l'existence du consultant (1).

Cette lecture achevée, Napoléon remit silencieusement le manuscrit dans son enveloppe et resta longtemps absorbé dans de sombres reflexions. Malgré son peu de foi aux mathématiques occultes, il ne pouvait chasser de son souvenir les présages qui avaient précédé de quelques jours les événements du 9 novembre et qui s'étaient entièrement accomplis.

— Diable d'homme ! dit-il en se levant brusquement comme pour chasser les idées qui l'importunaient... Ce serait une sottise que d'ajouter foi à ces combinaisons de chiffres. Le langage des nombres serait trop formidable si l'avenir venait à le confirmer.

Le père Bonaventure n'eut que trop raison !

LUSSIDÊS.

(1) 5 mai 1821, mort de Napoléon à Sainte-Hélène.

LE COUSIN PONS

L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas, comme aujourd'hui, sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sortie des sciences occultes, comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crâniologie, la physiognomonie. la névrologie, en sont également issues ; et les illustres créateurs de ces sciences, en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés, dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse. Un jour, l'Eglise catholique et la philosophie moderne se sont trouvées d'accord pour proscrire, persécuter, ridiculiser les mystères de la *cabale*, ainsi que ses adeptes et il s'est fait une regrettable lacune de cent ans dans le règne et l'étude des sciences occultes. Quoi qu'il en soit, le peuple et beaucoup de gens d'esprit, les femmes surtout, continuent à payer leur contribution à la mystérieuse puissance de ceux qui peuvent soulever le voile de l'avenir, ils vont leur acheter de l'espérance, du cou-

rage, de la force, c'est-à-dire ce que la religion seule peut donner. Aussi cette science est-elle toujours pratiquée, non sans quelques risques. Aujourd'hui, les sorciers, garantis de tout supplice par la tolérance due aux encyclopédistes du XVIIIe siècle, ne sont plus justifiables que de la police correctionnelle, et, dans le cas seulement où ils se livrent à des manœuvres frauduleuses, quand ils effrayent leurs *pratiques* dans le dessein d'extorquer de l'argent, ce qui constitue une escroquerie. Malheureusement, l'escroquerie et souvent le crime accompagnent l'exercice de cette faculté sublime. Voici pourquoi :

Les dons admirables qui font le voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne l'épithète de brutes. Ces brutes sont les vases d'élection où Dieu met les élixirs qui surprennent l'humanité. Ces brutes donnent les prophètes, les saint Pierre, les l'Ermite. Toutes les fois que la pensée demeure dans sa totalité, reste bloc, ne se débite pas en conversations, en intrigues, en œuvres de littérature, en imaginations de savant, en efforts administratifs, en conceptions d'inventeur, en travaux guerriers, elle est apte à jeter des feux d'une intensité prodigieuse, contenus, comme le diamant brut garde l'éclat de ses facettes. Vienne une circonstance ! cette intelligence s'allume, elle a des ailes pour franchir les distances, des yeux divins pour tout voir ; hier, c'était un charbon : le lendemain, sous le jet du fluide inconnu qui la traverse, c'est un diamant qui rayonne. Les gens supérieurs, usés sur toutes les faces de leur intelligence, ne peuvent jamais, à moins de ces miracles que Dieu se permet quelquefois, offrir cette puissance suprême.

Aussi les devins et les devineresses sont-ils presque toujours des mendiants ou des mendiantes à esprit vierge, des êtres en apparence grossiers, des cailloux roulés dans les torrents de la misère, dans les ornières de la vie, où ils n'ont dépensé que des souffrances physiques. Le prophète, le voyant, c'est enfin Martin le laboureur, qui a fait trembler Louis XVIII en lui disant un secret que le roi pouvait seul savoir ; c'est une Melle Lenormand. une cuisinière comme Mme Fontaine, une négresse presque idiote, un pâtre vivant avec des bêtes à cornes, un faquir assis au bord d'une pagode, et qui, tuant la chair, fait arriver l'esprit à toute la puissance inconnue des facultés somnambulesques.

BALZAC

LES NUITS DU RAMAZAN

LA MER D'AIRAIN

A force de travaux et de veilles, maître Adoniram avait achevé ses modèles, et creusé dans le sable les moules de ses figures colossales. Profondément fouillé et percé avec art, le plateau de Sion avait reçu l'empreinte de la mer d'airain, destinée à être coulée sur place, et solidement étayée par des contre-forts de maçonnerie auxquels plus tard on devait substituer les lions, les sphinx gigantesques destinés à servir de supports. C'est sur des barres d'or massif, rebelles à la fusion particulière au bronze, et disséminées çà et là, que portait le recouvrement du moule de cette vasque énorme. La fonte liquide, envahissant par plusieurs rigoles le vide compris entre les deux plans, devait emprisonner ces fiches d'or et faire corps avec ces jalons réfractaires et précieux.

Sept fois le soleil avait fait le tour de la terre depuis que le minerai avait commencé de bouillir dans la fournaise couverte d'une haute et massive tour de briques, qui se terminait à soixantes coudées du sol par un cône ouvert, d'où s'échappaient des tourbillons

de fumée rouge et de flammes bleues pailletées d'étincelles.

Une excavation, pratiquée entre les moules et la base du haut fourneau, devait servir de lit au fleuve de feu lorsque viendrait le moment d'ouvrir avec des barres de fer les entrailles du volcan.

Pour procéder au grand œuvre du coulage des métaux, on choisit la nuit : c'est le moment où l'on peut suivre l'opération, où le bronze, lumineux et blanc, éclaire sa propre marche ; et si le métal éclatant prépare quelque piège, s'il s'enfuit par une fissure ou perce une mine quelque part, il est démasqué par les ténèbres.

Dans l'attente de la solennelle épreuve qui devait immortaliser ou discréditer le nom d'Adoniram, chacun dans Jérusalem était en émoi. De tous les points du royaume, abandonnant leurs occupations, les ouvriers étaient accourus, et le soir qui précéda la nuit fatale, dès le coucher du soleil, les collines et les montagnes d'alentour s'étaient couvertes de curieux.

Jamais fondeur n'avait, de son chef, et en dépit des contradictions, engagé si redoutable partie. En toute occasion, l'appareil de la fonte offre un intérêt vif, et souvent, lorsqu'on moulait des pièces importantes, le roi Soliman avait daigné passer la nuit aux forges avec ses courtisans, qui se disputaient l'honneur de l'accompagner.

Mais la fonte de la mer d'airain était une œuvre gigantesque, un défi du génie aux préjugés humains, à la nature, à l'opinion des plus experts, qui tous, avaient déclaré le succès impossible.

Aussi des gens de tout âge et de tout pays, attirés par le spectacle de cette lutte, envahirent-ils de bonne

heure la colline de Sion, dont les abords étaient gardés par des légions ouvrières. Des patrouilles muettes parcouraient la foule pour y maintenir l'ordre, et empêcher le bruit, tâche facile, car, par ordre du roi, on avait, à son de trompe, prescrit le silence le plus absolu sous peine de la vie ; précaution indispensable pour que les commandements pussent être transmis avec certitude et rapidité.

Déjà l'étoile du soir s'abaissait sur la mer ; la nuit profonde, épaissie de nuages roussis par les effets du fourneau, annonçait que le moment était proche. Suivi des chefs ouvriers, Adoniram, à la clarté des torches, jetait un dernier coup d'œil sur les préparatifs et courait çà et là. Sous le vaste appentis adossé à la fournaise, on entrevoyait les forgerons, coiffés de casques de cuir à larges ailes rabattues et vêtus de longues robes blanches à manches courtes, occupés à arracher de la gueule béante du four, à l'aide de longs crochets de fer, des masses pâteuses d'écume à demi vitrifiées, scories qu'ils entraînaient au loin ; d'autres, juchés sur des échafaudages portés par de massives charpentes, lançaient, du sommet de l'édifice, des paniers de charbon dans le foyer, qui rugissait au souffle impétueux des appareils de ventilation. De tous côtés, des nuées de compagnons armés de pioches, de pieux, de pinces, erraient, projetant derrière eux de longues traînées d'ombre. Ils étaient presque nus : des ceintures d'étoffe rayée voilaient leurs flancs ; leurs têtes étaient enveloppées de coiffes de laine et leurs jambes étaient protégées par des armures de bois recouvert de lanières de cuir. Noircis par la poussière charbonneuse, ils paraissaient rouges aux reflets de la braise ; on les voyait çà et là comme des démons ou des spectres.

Une fanfare annonça l'arrivée de la cour : Soliman parut avec la reine de Saba, et fut reçu par Adoniram, qui le conduisit au trône improvisé pour ses nobles hôtes. L'artiste avait endossé un plastron de buffle ; un tablier de laine blanche lui descendait jusqu'aux genoux ; ses jambes nerveuses étaient garanties par des guêtres en peau de tigre, et son pied était nu, car il foulait impunément le métal rougi.

« Vous m'apparaissez dans votre puissance, dit Balkis au roi des ouvriers, comme la divinité du feu. Si votre entreprise réussit, nul ne se pourra dire cette nuit plus grand que maître Adoniram !... »

L'artiste, malgré ses préoccupations, allait répondre, lorsque Soliman, toujours sage et quelquefois jaloux, l'arrêta :

« Maître, dit-il d'un ton impératif, ne perdez pas un temps précieux ; retournez à vos labeurs, et que votre présence ici ne nous rende point responsables de quelque accident. »

La reine le salua d'un geste, et il disparut.

« S'il accomplit sa tâche, pensait Soliman, de quel monument magnifique il honore le temple d'Adonaï ; mais quel éclat il ajoute à une puissance déjà redoutable ! »

Quelques moments après, ils revirent Adoniram devant la fournaise. Le brasier, qui l'éclairait d'en bas, rehaussait sa stature et faisait grimper son ombre contre le mur, où était accrochée une grande feuille de bronze sur laquelle le maître frappa vingt coups avec un marteau de fer. Les vibrations du métal résonnèrent au loin, et le silence se fit plus profond qu'auparavant. Soudain, armés de leviers et de pics, dix fantômes se précipitent dans l'excavation pratiquée sous le foyer du fourneau et placée en regard

du trône. Les soufflets râlent, expirent, et l'on n'entend plus que le bruit sourd des pointes de fer pénétrant dans la glaise calcinée qui lute l'orifice par où va s'élancer la fonte liquide. Bientôt l'endroit attaqué devient violet, s'empourpre, rougit, s'éclaire, prend une couleur orangée ; un point blanc se dessine au centre, et tous les manœuvres, sauf deux, se retirent. Ces derniers, sous la surveillance d'Adoniram, s'étudient à amincir la croûte autour du point lumineux, en évitant de le trouer... Le maître les observe avec anxiété.

Durant ces préparatifs le compagnon fidèle d'Adoniram, ce jeune Benoni qui lui était dévoué, parcourait les groupes d'ouvriers, sondant le zèle de chacun, observant si les ordres étaient suivis, et jugeant tout par lui-même.

Et il advint que ce jeune homme accourant, effaré, aux pieds de Soliman, se prosterna et dit : « Seigneur, faites susprendre la coulée, tout est perdu, nous sommes trahis ! »

L'usage n'était point que l'on abordât ainsi le prince sans y être autorisé ; déjà les gardes s'approchaient de ce téméraire ; Soliman les fit éloigner, et se penchant sur Benoni agenouillé, il lui dit à demi-voix : « Explique-toi en peu de mots.

— Je faisais le tour du fourneau : derrière le mur il y avait un homme immobile, et qui semblait attendre ; un second survint, qui dit à demi-voix au premier : *Vehmamiah !* On lui répondit : *Eliael !* Il en arriva un troisième qui prononça aussi : *Vehmamiah !* et à qui l'on répliqua de même : *Eliael !* ensuite l'un sécria :

« — Il a asservi les charpentiers aux mineurs.

« Le second : — Il a subordonné les maçons aux mineurs.

« Le troisième : — Il a voulu régner sur les mineurs.

« Le premier reprit : — Il donne sa force à des étrangers.

« Le second : — Il n'a pas de patrie.

« Le troisième ajouta : — C'est bien.

« — Les compagnons sont frères,... recommença le premier.

« — Les corporations ont des droits égaux, continua le second.

« Le troisième ajouta : — C'est bien.

« J'ai reconnu que le premier est maçon, parce qu'il a dit ensuite : — J'ai mêlé le calcaire à la brique, et la chaux tombera en poussière. Le second est charpentier ; il a dit : — J'ai prolongé les traverses des poutres, et la flamme les visitera. Quant au troisième, il travaille les métaux. Voici qu'elles étaient ses paroles : — J'ai pris dans le lac empoisonné de Gomorrhe des laves de bitume et de soufre ; je les ai mêlées à la fonte.

« En ce moment une pluie d'étincelles a éclairé leurs visages. Le maçon est Syrien et se nomme Phanor ; le charpentier est Phénicien, on l'appelle Amrou : le mineur est Juif, de la tribu de Ruben ; son nom est Méthousaël. Grand roi, j'ai volé à vos pieds : étendez votre sceptre et arrêtez les travaux !

— Il est trop tard, dit Soliman pensif ; voilà le cratère qui s'entr'ouvre ; garde le silence, ne trouble point Adoniram, et redis-moi ces trois noms.

— Phanor, Amrou, Méthousaël.

— Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu ! »

Benoni regarda fixement le roi et prit la fuite avec la rapidité de l'éclair. Pendant ce temps-là, la terre cuite tombait autour de l'embouchure bâillonnée du

fourneau, sous les coups redoublés des mineurs, et la couche amincie devenait si lumineuse, qu'il semblait qu'on fût sur le point de surprendre le soleil dans sa retraite nocturne et profonde... Sur un signe d'Adoniram, les manœuvres s'écartent, et le maître, tandis que les marteaux font retenir l'airain, soulevant une massue de fer, l'enfonce dans la paroi diaphane, la tourne dans la plaie et l'arrache avec violence. A l'instant un torrent de liquide, rapide et blanc, s'élance dans le chenal et s'avance comme un serpent d'or strié de cristal et d'argent, jusqu'à un bassin creusé dans le sable, à l'issue duquel la fonte se disperse et suit son cours le longs de plusieurs rigoles.

Soudain une lumière pourpre et sanglante illumine, sur les coteaux, les visages des spectateurs innombrables ; ces lueurs pénètrent l'obscurité des nuages et rougissent la crête des rochers lointains. Jérusalem, émergeant des ténèbres, semble la proie d'un incendie. Un silence profond donne à ce spectacle solennel le fantastique aspect d'un rêve.

Comme la coulée commençait, on entrevit une ombre qui voltigeait aux entours du lit que la fonte allait envahir. Un homme s'étaient élancé, et, en dépit des défenses d'Adoniram, il osait traverser ce canal destiné au feu. Comme il y posait le pied, le métal en fusion l'atteignit, le renversa, et il y disparut en une seconde.

Adoniram ne voit que son œuvre ; bouleversé par l'idée d'une imminente explosion, il s'élance, au péril de sa vie, armé d'un crochet de fer ; il le plonge dans le sein de la victime, l'accroche, l'enlève, et avec une vigueur surhumaine, la lance comme un bloc de scories sur la berge où ce corps lumineux va s'éteindre

en expirant... Il n'avait pas même eu le temps de reconnaître son compegnon, le fidèle Benoni.

Tandis que la fonte s'en va, ruisselante, remplir les cavités de la mer d'airain, dont le vaste contour déjà se trace comme un diadème d'or sur la terre assombrie, des nuées d'ouvriers portant de larges pots à feu, des poches profondes emmanchées de longues tiges de fer, les plongent tour à tour dans le bassin de feu liquide, et courent çà et là verser le métal dans les moules destinés aux lions, aux bœufs, aux palmes, aux chérubins aux figures géantes qui supporteront la mer d'airain. On s'étonne de la quantité de feu qu'ils font boire à la terre ; couchés sur le sol, les bas-reliefs retracent les silhouettes claires et vermeilles des chevaux, des taureaux ailés, des cynocéphales, des chimères monstrueuses enfantées par le génie d'Adoniram.

« Spectacle sublime ! s'écrie la reine de Saba. O grandeur ! ô puissance du génie de ce mortel, qui soumet les éléments et dompte la nature !

— Il n'est pas encore vainqueur, repartit Soliman avec amertume ; Adonaï seul est tout-puissant ! »

L'APPARITION

Tout à coup Adoniram s'aperçoit que le fleuve de fonte déborde ; la source béante vomit des torrents ; le sable trop chargé s'écroule : il jette les yeux sur la mer d'airain ; le moule regorge ; une fissure se dégage au sommet ; la lave ruisselle de tous côtés. Il exhale un cri si terrible, que l'air en est rempli et que les échos le répètent sur les montagnes. Pensant que la

terre trop chauffée se vitrifie, Adoniram saisit un tuyau flexible aboutissant à un réservoir d'eau, et, d'une main précipitée, dirige cette colonne d'eau sur la base des contre-forts ébranlés du moule de la vasque. Mais la fonte, ayant pris l'essor, dévale jusque-là : les deux liquides se combattent ; une masse de métal enveloppe l'eau, l'emprisonne, l'étreint. Pour se dégager, l'eau consumée se vaporise et fait éclater ses entraves. Une détonation retentit ; la fonte rejaillit dans les airs en gerbes éclatantes à vingt coudées de hauteurs ; on croit voir s'ouvrir le cratère d'un volcan furieux. Ce fracas est suivi de pleurs, de hurlements affreux ; car cette pluie d'étoiles sème en tous lieux la mort : chaque goutte de fonte est un dard ardent qui pénètre dans les corps et qui tue. La place est jonchée de mourants, et au silence a succédé un immense cri d'épouvante. La terreur est au comble, chacun fuit ; la crainte du danger précipite dans le feu ceux que le feu pourchasse .. les campagnes, illuminées, éblouissantes et empourprées, rappellent cette nuit terrible où Gomorrhe et Sodome flamboyaient, allumées par les foudres de Jéhovah.

Adoniram, éperdu, court çà et là pour rallier ses ouvriers et fermer la gueule à l'abîme inépuisable ; mais il n'entend que des plaintes et des malédictions ; il ne rencontre que des cadavres : le reste est dispersé. Soliman seul est demeuré impassible sur son trône ; la reine est restée calme à ses côtés. Ils font encore briller dans ces ténèbres le diadème et le sceptre.

« Jéhovah l'a châtié ! dit Soliman à son hôtesse... et il me punit, par la mort de mes sujets, de ma faiblesse, de mes complaisances pour un monstre d'orgueil.

— La vanité qui immole tant de victimes est cri-

minelle, prononça la reine. Seigneur, vous auriez pu périr durant cette infernale épreuve : l'airain pleuvait autour de nous.

— Et vous étiez là ? Et ce vil suppôt de Baal a mis en péril une vie si précieuse ? Partons, reine ; votre péril m'a seul inquiété.

Adoniram, qui passait près d'eux, l'entendit ; il s'éloigna en rugissant de douleur. Plus loin, il avisa un groupe d'ouvriers qui l'accablaient de mépris, de calomnies et de malédictions. Il fut rejoint par le Syrien Phanor, qui lui dit : « Tu es grand ; la fortune ta trahi ; mais elle n'a pas eu les maçons pour complices. »

Amrou le Phénicien le rejoignit à son tour et lui dit : « Tu es grand, et tu serais vainqueur, si chacun eût fait son devoir comme les charpentiers. »

Et le Juif Méthousaël lui dit :

« Les mineurs on fait leur devoir ; mais ce sont ces ouvriers étrangers qui, par leur ignorance, ont compromis l'entreprise. Courage ! une œuvre plus grande nous vengera de cet échec.

— Ah ! pensa Adoniram, voilà les seuls amis que j'aie trouvés... »

Il lui fut facile d'éviter les rencontres ; chacun se détournait de lui, et les ténèbres protégeaient ces désertions. Bientôt les lueurs des brasiers et de la fonte qui rougissait en se refroidissant à la surface n'éclairaient plus que des groupes lointains, qui se perdaient peu à peu dans les ombres. Adoniram, abattu, cherchait Benoni :

« Il m'abandonne à son tour... » murmura-t-il avec tristesse.

Le maître restait seul au bord de la fournaise.

« Déshonoré ! s'écria-t-il avec amertume ; voici le

fruit d'une existence austère, laborieuse et vouée à la gloire d'un prince ingrat ! Il me condamme, et mes frères me renient ! Et cette reine, cette femme... elle était là, elle a vu ma honte, et son mépris... j'ai dû le subir ! Mais où donc est Benoni, à cette heure où je souffre ? Seul ! je suis seul et maudit. L'avenir m'est fermé. Adoniram, souris à ta délivrance, et cherche-la dans ce feu, ton élément et ton rebelle esclave ! » Il s'avance, calme et résolu, vers le fleuve, qui roule encore son onde embrasée de scories, de métal fondu, et qui, çà et là, jaillit et pétille au contact de l'humidité. Peut-être que la lave tressaillait sur des cadavres. D'épais tourbillons de fumée violette et fauve se dégageaient en colonnes serrées, et voilaient le théâtre abandonné de cette lugubre aventure. C'est là que ce géant foudroyé tomba assis sur la terre et s'abîma dans sa méditation... l'œil fixé sur ces tourbillons enflammés qui pouvaient s'incliner et l'étouffer au premier souffle du vent.

Certaines formes étranges, fugitives, flamboyantes se dessinaient parfois parmi les jeux brillants et lugubres de la vapeur ignée. Les yeux éblouis d'Adoniram entrevoyaient, au travers des membres de géants, des blocs d'or, des gnomes qui se dissipaient en fumée ou se pulvérisaient en étincelles. Ces fantaisies ne parvenaient point à distraire son désespoir et sa douleur. Bientôt, cependant, elles s'emparèrent de son imagination en délire, et lui sembla que du sein de flammes s'élevait une voix retentissante et grave qui prononçait son nom. Trois fois le tourbillon mugit le nom d'Adoniram.

Autour de lui, personne... Il contemple avidemment la tourbe enflammée, et murmure : « La voix du peuple m'appelle ! »

Sans détourner la vue, il se soulève sur un genou, étend la main, et distingue au centre des fumées rouges une forme humaine indistincte, colossale, qui semble s'épaissir dans les flammes, s'assembler, puis se désunir et se confondre. Tout s'agite et flamboie à l'entour;... elle seule se fixe, tour à tour obscure dans la vapeur lumineuse, ou claire et éclatante au sein d'un amas de fuligineuses vapeurs. Elle se dessine, cette figure, elle acquiert du relief, elle grandit encore en s'approchant, et Adoniram, épouvanté, se demande quel est ce bronze qui est doué de la vie.

Le fantôme s'avance. Adoniram le contemple avec stupeur. Son buste gigantesque est revêtu d'une dalmatique sans manches; ses bras nus sont ornés d'anneaux de fer ; sa tête bronzée, qu'encadre une barbe carrée, tressée et frisée à plusieurs rangs,... sa tête est coiffée d'une mitre vermeille : il tient à la main un marteau. Ses grands yeux, qui brillent, s'abaissent sur Adoniram avec douceur, et d'un son de voix qui semble arraché aux entrailles du bronze : « Réveille ton âme, dit-il ; lève-toi, mon fils. Viens, suis-moi. J'ai vu les maux de ma race, et je l'ai prise en pitié...

— Esprit, qui donc es-tu ?

— L'ombre du père de tes pères, l'aïeul de ceux qui travaillent et qui souffrent. Viens ; quand sa main aura glissé sur ton front, tu respireras dans la flamme. Sois sans crainte, comme tu fus sans faiblesse... »

Soudain, Adoniram se sentit enveloppé d'une chaleur pénétrante qui l'animait sans l'embraser ; l'air qu'il aspirait était plus subtil; un ascendant invincible l'entraînait vers le brasier où déjà plongeait son mystérieux compagnon.

« Où suis-je ? Quel est ton nom ! Où m'entraînes-tu ? murmura-t-il.

— Au centre de la terre... dans l'âme du monde habité ; là s'élève le palais souterrain d'Hénoch, notre père, que l'Égypte appelle Hermès, que l'Arabie honore sous le nom d'Édris.

— Puissances immortelles ! s'écria Adoniram ; ô mon seigneur ! est-il donc vrai ? vous seriez...

— Ton aïeul, homme... artiste, ton maître et ton patron : je fus Tubal-Kaïn. »

Plus ils s'avançaient dans la profonde région du silence et de la nuit, plus Adoniram doutait de lui-même et de la réalité de ses impressions. Peu à peu, distrait de lui-même, il subit le charme de l'inconnu, et son âme, attachée tout entière à l'ascendant qui le dominait, fut toute à son guide mystérieux.

Aux régions humides et froides avait succédé une atmosphère tiède et raréfiée ; la vie intérieure de la terre se manifestait par des secousses, par des bourdonnements singuliers ; des battements sourds, réguliers, périodiques, annonçaient le voisinage du cœur du monde ; Adoniram le sentait battre avec une force croissante, et il s'étonnait d'errer parmi des espaces infinis ; il cherchait un appui, ne le trouvait pas, et suivait sans la voir l'ombre de Tubal-Kaïn, qui gardait le silence.

Après quelques instants qui lui parurent longs comme la vie d'un patriarche, il découvrit au loin un point lumineux. Cette tache grandit, grandit, s'approcha, s'étendit en longue perspective, et l'artiste entrevit un monde peuplé d'ombres qui s'agitaient livrées à des occupations qu'il ne comprit pas. Ces clartés douteuses vinrent enfin expirer sur la mitre éclatante et sur la dalmatique du fils de Kaïn.

En vain Adoniram s'efforça-t-il de parler : la voix expirait dans sa poitrine oppressée ; mais il reprit

haleine en se voyant dans une large galerie d'une profondeur incommensurable, très-large, car on n'en découvrait point les parois, et portée sur une avenue de colonnes si hautes, qu'elles se perdaient au-dessus de lui dans les airs, et la voûte qu'elles portaient échappait à la vue.

Soudain il tressaillit ; Tubal-Kaïn parlait : « Tes pieds foulent la grande pierre d'émeraude qui sert de racine et de pivot à la montagne de Kaf ; tu as abordé le domaine de tes pères. Ici règne sans partage la lignée de Kaïn. Sous ces forteresses de granit, au milieu de ces cavernes inaccessibles, nous avons pu trouver enfin la liberté. C'est là qu'expire la tyrannie jalouse d'Adonaï, là qu'on peut, sans périr, se nourrir des fruits de l'Arbre de la Science. »

Adoniram exhala un long et doux soupir : il lui semblait qu'un poids accablant, qui toujours l'avait courbé dans la vie, venait de s'évanouir pour la première fois.

Tout à coup la vie éclate ; des populations apparaissent à travers ces hypogées ; le travail les anime, les agite ; le joyeux fracas des marteaux résonne ; des bruits d'eaux jaillissantes et de vents impétueux s'y mêlent ; la voûte éclaircie s'étend comme un ciel immense, d'où se précipitent sur les plus vastes et les plus étranges ateliers des torrents d'une lumière blanche, azurée, et qui s'irise en tombant sur le sol.

Adoniram traverse une foule livrée à des labeurs dont il ne saisit pas le but ; cette clarté, cette coupole céleste dans les entrailles de la terre l'étonnent ; il s'arrête. « C'est le sanctuaire du feu, lui dit Tubal-Kaïn ; de là provient la chaleur de la terre, qui, sans nous, périrait de froid. Nous préparons les métaux,

nous les distribuons dans les veines de la planète, après en avoir liquiéfié les vapeurs.

« Mis en contact et entrelacés sur nos têtes, les filons de ces divers éléments dégagent des esprits contraires qui s'enflamment et projettent ces vives lumières... éblouissantes pour tes yeux imparfaits. Attirés par ces courants, les sept métaux se vaporisent à l'entour, et forment ces nuages de sinople, d'azur, de pourpre, d'or, de vermeil et d'argent qui se meuvent dans l'espace, et reproduisent les alliages dont se composent la plupart des minéraux et des pierres précieuses. Quand la coupole se refroidit, ces nuées condensées font pleuvoir une grêle de rubis, d'émeraudes, de topazes, d'onyx, de turquoises, de diamants, et les courants de la terre les emportent avec des amas de scories : les granits, les silex, les calcaires qui, soulevant la surface du globe, la rendent bosselée de montagnes. Ces matières se solidifient en approchant du domaine des hommes... et à la fraîcheur du soleil d'Adonaï, fourneau manqué qui n'aurait même pas la force de cuire un œuf. Aussi, que deviendrait la vie de l'homme, si nous ne faisions passer en secret l'élément du feu, emprisonné dans les pierres, ainsi que le fer propre à retirer l'étincelle ? »

Ces explications satisfaisaient Adoniram et l'étonnaient. Il s'approcha des ouvriers sans comprendre comment ils pouvaient travailler sur des fleuves d'or, d'argent, de cuivre, de fer, les séparer, les endiguer et les tamiser comme l'onde.

« Ces éléments, répondit à sa pensée Tubal-Kaïn, sont liquifiés par la chaleur centrale : la température où nous vivons ici est à peu près une fois plus forte que celle des fourneaux où tu dissous la fonte. »

Adoniram, épouvanté, s'étonna de vivre.

« Cette chaleur, reprit Tubal-Kaïn, est la température naturelle des âmes qui furent extraites de l'élément du feu. Adonaï plaça une étincelle imperceptible au centre du moule de terre dont il s'avisa de faire l'homme, et cette parcelle a suffi pour échauffer le bloc, pour l'animer et le rendre pesant ; mais, là-haut, cette âme lutte contre le froid : de là, les limites étroites de vos facultés ; puis il arrive que l'étincelle est entraînée par l'attraction centrale, et vous mourez. »

La création ainsi expliquée causa un mouvement de dédain à Adoniram.

« Oui, continua son guide ; c'est un dieu moins fort que subtil, et plus jaloux que généreux, le dieu Adonaï ? Il a créé l'homme de boue, en dépit des génies du feu ; puis, effrayé de son œuvre et de leurs complaisances pour cette triste créature, il l'a, sans pitié pour leurs larmes, condamnée à mourir. Voilà le principe du différend qui nous divise : toute la vie terrestre procédant du feu est attirée par le feu qui réside au centre. Nous avions voulu qu'en retour, le feu central fût attiré par la circonférence et rayonnât au dehors : cet échange de principes était la vie sans fin.

« Adonaï, qui règne autour des mondes, mura la terre et intercepta cette attraction externe. Il en résulte que la terre mourra comme ses habitants. Elle vieillit déjà ; la fraîcheur la pénètre de plus en plus ; des espèces entières d'animaux et de plantes ont disparu ; les races s'amoindrissent, la durée de la vie s'abrège, et des sept métaux primitifs, la terre, dont la moelle se congèle et se dessèche, n'en reçoit déjà plus que

cinq (1). Le soleil lui-même pâlit; il doit s'éteindre dans cinq ou six milliers d'années. Mais ce n'est point à moi seul, ô mon fils, qu'il appartient de te révéler ces mystères : tu les entendras de la bouche des hommes, tes ancêtres. »

LE MONDE SOUTERRAIN

Ils pénétrèrent ensemble dans un jardin éclairé des tendres lueurs d'un feu doux, peuplé d'arbres inconnus dont le feuillage, formé de petites langues de flamme, projetait, au lieu d'ombre, des clartés plus vives sur le sol d'émeraudes, diapré de fleurs d'une forme bizarre, et de couleurs d'une vivacité surprenante. Ecloses du feu intérieur, dans le terrain des métaux, ces fleurs en étaient les émanations les plus fluides et les plus pures. Ces végétations arborescentes du métal en fleur rayonnaient comme des pierreries, et exhalaient des parfums d'ambre, de benjoin, de myrrhe et d'encens. Non loin serpentaient des ruisseaux de naphte, fertilisant les cinabres, la rose de ces contrées

(1) Les traditions sur lesquelles sont fondées les diverses scènes de cette légende ne sont pas particulières aux Orientaux. Le Moyen Age européen les a connues. On peut consulter principalement l'*Histoire des Préadamiques* de Lapeyrière, l'*Iter subterraneum* de Klimius, et une foule d'écrits relatifs à la kabale et à la médecine spagyrique. L'Orient en est encore là. Il ne faut donc pas s'étonner des bizarres hypothèses scientifiques que peut contenir ce récit. La plupart de ces légendes se rencontrent aussi dans le Talmud, dans les livres des néoplatoniciens, dans le Koran et dans le livre d'Hénoch, traduit récemment par l'évêque de Canterbury.

souterraines. Là se promenaient quelques vieillards géants, sculptés à la mesure de cette nature exubérante et forte. Sous un dais de lumière ardente, Adoniram découvrit une rangée de colosses, assis à la file, et reproduisant les costumes sacrés, les proportions sublimes et l'aspect imposant des figures qu'il avait jadis entrevues dans les cavernes du Liban. Il devina la dynastie disparue des princes d'Hénochia. Il revit autour d'eux, accroupis, les cynocéphales, les lions ailés, les griffons, les sphinx souriants et mystérieux, espèces condamnées, balayées par le déluge, et immortalisées par la mémoire des hommes. Des esclaves androgynes supportaient les trônes massifs, monuments inertes, dociles, et pourtant animés.

Immobiles comme le repos, les princes d'Adam semblaient rêver et attendre.

Parvenu à l'extrémité de la lignée, Adoniram, qui marchait toujours, dirigeait ses pas vers une énorme pierre carrée et blanche comme la neige... Il allait poser le pied sur cet incombustible rocher d'amiante.

« Arrête ! s'écria Tubal-Kaïn, nous sommes sous la montagne de Sérendib ; tu vas fouler la tombe de l'inconnu, du premier-né de la terre. Adam sommeille sous ce linceul, qui le préserve du feu. Il ne doit se relever qu'au dernier jour du monde ; sa tombe captive contient notre rançon. Mais écoute : notre père commun t'appelle. »

Kaïn était accroupi dans une posture pénible ; il se souleva. Sa beauté est surhumaine, son œil triste, et sa lèvre pâle. Il est nu ; autour de son front soucieux s'enroule un serpent d'or, en guise de diadème... l'homme errant semble encore harassé :

« Que le sommeil et la mort soient avec toi, mon fils. Race industrieuse et opprimée, c'est par moi que

tu souffres. Héva fut ma mère ; Eblis, l'ange de lumière, a glissé dans son sein l'étincelle qui m'anime et qui a régénéré ma race ; Adam m'a nourri. Enfant des Éloïms, j'aimai cette ébauche d'Adonaï, et j'ai mis au service des hommes ignorants et débiles l'esprit des génies qui résident en moi. J'ai nourri mon nourricier sur ces vieux jours, et bercé l'enfance d'Habel... qu'ils appelaient mon frère. Hélas ! hélas !

« Avant d'enseigner le meurtre à la terre, j'avais connu l'ingratitude, l'injustice et les amertumes qui corrompent le cœur. Travaillant sans cesse, arrachant notre nourriture au sol avare, inventant, pour le bonheur des hommes, ces charrues qui contraignent la terre à produire, faisant renaître pour eux, au sein de l'abondance, cet Éden qu'ils avaient perdu ; j'avais fait de ma vie un sacrifice. O comble d'iniquité ! Adam ne m'aimait pas ! Héva se souvenait d'avoir été bannie du paradis pour m'avoir mis au monde, et son cœur, fermé par l'intérêt, était tout à son Habel. Lui, dédaigneux et choyé, me considérait comme le serviteur de chacun : Adonaï était avec lui, que fallait-il de plus ? Aussi, tandis que j'arrosais de mes sueurs la terre où il se sentait roi, lui-même, oisif et caressé, il paissait ses troupeaux, en sommeillant sous les sycomores. Je me plains : nos parents invoquent l'équité de Dieu : nous lui offrons nos sacrifices, et le mien, des gerbes de blé que j'avais fait éclore, les prémices de l'été ! le mien est rejeté avec mépris... C'est ainsi que ce Dieu jaloux a toujours repoussé le génie inventif et fécond, et donné la puissance avec le droit d'oppression aux esprits vulgaires. Tu sais le reste ; mais ce que tu ignores, c'est que la réprobation d'Adonaï, me condamnant à la stérilité, donnait pour

épouse au jeune Habel, notre sœur Aclinia, dont j'étais aimé. De là provint la première lutte des djinns ou enfants des Éloïms, issus de l'élément du feu, contre les fils d'Adonaï, engendrés du limon.

« J'éteignis le flambeau d'Habel... Adam se vit renaître plus tard dans la postérité de Seth ; et, pour effacer mon crime, je me suis fait bienfaiteur des enfants d'Adam. C'est à notre race, supérieure à la leur, qu'ils doivent tous les arts, l'industrie et les éléments des sciences. Vains efforts ! en les instruisant, nous les rendions libres... Adonaï ne m'a jamais pardonné, et c'est pourquoi, il me fait un crime sans pardon d'avoir brisé un vase d'argile, lui qui, dans les eaux du déluge, a noyé tant de milliers d'hommes ! lui qui, pour les décimer, leur a suscité tant de tyrans ! »

Alors la tombe d'Adam parla : « C'est toi, dit la voix profonde, toi qui as enfanté le meurtre ; Dieu poursuit, dans mes enfants, le sang d'Héva dont tu sors et que tu as versé ! C'est à cause de toi que Jéhovah a suscité des prêtres qui ont immolé les hommes, et des rois qui ont sacrifié des prêtres et des soldats. Un jour, il fera naître des empereurs pour broyer les peuples, les prêtres et les rois eux-mêmes, et la postérité des nations dira : Ce sont les fils de Kaïn ! »

Le fils d'Héva s'agita, désespéré.

« Lui aussi ! s'écria-t-il ; jamais il n'a pardonné.

— Jamais !... » répondit la voix ; et des profondeurs de l'abîme, on l'entendit gémir encore : « Habel, mon fils, Habel, Habel !... qu'as-tu fait de ton frère Habel ?... »

Kaïn roula sur le sol, qui retentit, et les convulsions du désespoir lui déchiraient la poitrine...

Tel est le supplice de Kaïn, parce qu'il a versé le sang.

Saisi de respect, d'amour, de compassion et d'horreur, Adoniram se détourna.

« Qu'avais-je fait, moi ? dit, en secouant sa tête, coiffée d'une tiare élevée, le vénérable Hénoch. Les hommes erraient comme des troupeaux ; je leur appris à tailler les pierres, à bâtir des édifices, à se grouper dans les villes. Le premier, je leur ai révélé le génie des sociétés. J'avais rassemblé des brutes ; et, je laissai une nation dans ma ville d'Hénochia, dont les ruines étonnent encore les races dégénérées. C'est grâce à moi que Soliman dresse un temple à l'honneur d'Adonaï, et ce temple fera sa perte, car le Dieu des Hébreux, ô mon fils, a reconnu mon génie dans l'œuvre de tes mains.

Adoniram contempla cette grande ombre : Hénoch avait la barbe longue et tressée ; sa tiare, ornée de bandes rouges et d'une double rangée d'étoiles, était surmontée d'une pointe terminée en bec de vautour. Deux bandelettes à franges retombaient sur ses cheveux et sur sa tunique. D'une main, il tenait un long sceptre, et de l'autre une équerre. Sa stature colossale dépassait celle de son père Kaïn. Près de lui, se tenaient Irad et Maviaël, coiffés de simples bandelettes. Des anneaux s'enroulaient autour de leur bras : l'un avait jadis emprisonné les fontaines ; l'autre avait équarri les cèdres. Mathusaël avait imaginé les caractères écrits et laissé des livres dont s'empara depuis Édris, qui les enfouit dans la terre ; les livres du *Tau*... Mathusaël avait sur l'épaule un pallium hiératique ; un parazonium armait son flanc, et sur sa ceinture éclatante brillait en traits de feu le *T* symbolique qui rallie les ouvriers issus des génies du feu.

Tandis qu'Adoniram contemplait les traits souriants de Lamech, dont les bras étaient couverts par des ailes repliées d'où sortaient deux longues mains appuyées sur la tête de deux jeunes gens accroupis, Tubal-Kaïn, quittant son protégé, avait pris place sur son trône de fer.

« Tu vois la face vénérable de mon père, dit-il à Adoniram. Ceux-ci, dont il caresse la chevelure, sont les enfants d'Ada : Jabel, qui dressa des tentes et apprit à coudre la peau des chameaux, et Jubal, mon frère, qui le premier tendit les cordes du cinnor, de la harpe, et sut en tirer des sons.

— Fils de Lamech et de Sella, répondit Jubal, d'une voix harmonieuse comme les vents du soir, tu es plus grand que tes frères, et tu règnes sur tes aïeux. C'est de toi que procèdent les arts de la guerre et de la paix. Tu as réduit les métaux, tu as allumé la première forge. En donnant aux humains l'or, l'argent, le cuivre et l'acier, tu as remplacé par eux l'arbre de science. L'or et le fer les élèveront au comble de la puissance, et leur seront assez funestes pour nous venger d'Adonaï. Honneur à Tubal-Kaïn! »

Un bruit formidable répondit de toute part à cette exclamation, répétée au loin par les légions de gnomes, qui reprirent leurs travaux avec une ardeur nouvelle. Les marteaux retentirent sous les voûtes des usines éternelles, et Adoniram... l'ouvrier, dans ce monde où les ouvriers étaient rois, ressentit une allégresse et un orgueil ptofonds.

« Enfant de la race des Éloïms, lui dit Tubal-Kaïn, reprends courage, ta gloire est dans la servitude. Tes ancêtres ont rendu redoutable l'industrie humaine, et c'est pourquoi notre race a été condamnée. Elle a combattu deux milles ans ; on n'a pu nous détruire,

parce que nous sommes d'une essence immortelle, on a réussi à nous vaincre, parce que le sang d'Héva se mêlait à notre sang. Tes aïeux, mes descendants, furent préservés des eaux du déluge. Car, tandis que Jéhovah, préparant notre destruction, les amoncelait dans les réservoirs du ciel, j'ai appelé le feu à mon secours et précipité de rapides courants vers la surface du globe. Par mon ordre, la flamme a dissous les pierres et creusé de longues galeries propres à nous servir de retraites. Ces routes souterraines aboutissaient dans la plaine de Gizèh, non loin de ces rivages, où s'est élevé depuis la cité de Memphis. Afin de préserver ces galeries de l'invasion des eaux, j'ai réuni la race des géants, et nos mains ont élevé une immense pyramide qui durera autant que le monde. Les pierres en furent cimentées avec du bitume impénétrable ; et l'on n'y pratiqua d'autre ouverture qu'un étroit couloir, fermé par une petite porte que je murai moi-même, au dernier jour du monde ancien.

« Des demeures souterraines furent creusées dans le roc : on y pénétrait en descendant dans un abîme ; elles s'échelonnaient le long d'une galerie basse aboutissant aux régions de l'eau que j'avais emprisonnée dans un grand fleuve, propre à désaltérer les hommes et les troupeaux enfouis dans ces retraites. Au delà de ce fleuve, j'avais réuni dans un vaste espace éclairé par le frottement des métaux contraires les fruits végétaux qui se nourrissent de la terre.

« C'est là que vécurent à l'abri des eaux, les faibles débris de la lignée de Kaïn. Toutes les épreuves que nous avons subies et traversées, il fallut les subir encore pour revoir la lumière, quand les eaux eurent regagné leur lit. Ces routes étaient périlleuses, le climat intérieur dévore. Durant l'aller et le retour,

nous laissâmes dans chaque région quelques compagnons. Seul, à la fin, je survécus, avec le fils que m'avait donné ma sœur Noéma.

« Je rouvris la pyramide, et j'entr'ouvis la terre. Quel changement ! Le désert... des animaux rachitiques, des plantes rabougries, un soleil pâle et sans châleur, et çà et là, des amas de boue inféconde, où se traînaient des reptiles. Soudain un vent glacial et chargé de miasmes infects pénètre dans ma poitrine et la dessèche. Suffoqué, je le rejette, et l'aspire encore pour ne pas mourir. Je ne sais quel poison froid circule dans mes veines ; ma vigueur expire, mes jambes fléchissent, la nuit m'environne, un noir frisson s'empare de moi. Le climat de la terre était changé, le sol refroidi ne dégageait plus assez de chaleur pour animer ce qu'il avait fait vivre autrefois. Tel qu'un dauphin, enlevé du sein des mers et lancé sur le sable, je sentais mon agonie, et je compris que mon heure était venue...

« Par un suprême instinct de conservation, je voulus fuir, et, rentrant sous la pyramide, j'y perdis connaissance. Elle fut mon tombeau ; mon âme alors délivrée, attirée par le feu intérieur, revint trouver celles de mes pères. Quant à mon fils, à peine adulte, il grandissait encore ; il put vivre ; mais sa croissance s'arrêta.

« Il fut errant suivant la destinée de notre race, et la femme de Cham, second fils de Noé, le trouva plus beau que les fils des hommes. Il la connut : elle mit au monde Koûs, le père de Nemrod, qui enseigna à ses frères l'art de la chasse et fonda Babylone. Ils entreprirent d'élever la tour de Babel ; dès lors, Adonaï reconnut le sang de Kaïn et recommença à le

persécuter. La race de Nemrod fut de nouveau dispersée. La voix de mon fils achèvera pour toi cette douloureuse histoire. »

Adoniram chercha autour de lui le fils de Tubal-Kaïn, d'un air inquiet.

« Tu ne le reverras point, repartit le prince des esprits du feu, l'âme de mon enfant est invisible, parce qu'il est mort après le déluge, et que sa forme corporelle appartient à la terre. Il en est ainsi de ses descendants, et ton père, Adoniram, est errant dans l'air enflammé que tu respires... Oui, ton père.

— Ton père, oui, ton père..., redit comme un écho, mais avec un accent tendre, une voix qui passa comme un baiser sur le front d'Adoniram. »

Et se retournant l'artiste pleura.

« Console-toi, dit Tubal-Kaïn ; il est plus heureux que moi. Il t'a laissé au berceau, et, comme ton corps n'appartient pas encore à la terre, il jouit du bonheur d'en voir l'image. Mais, sois attentif aux paroles de mon fils. »

Alors une voix parla :

« Seul parmi les génies mortels de notre race, j'ai vu le monde avant et après le déluge, et j'ai contemplé la face d'Adonaï. J'espérais la naissance d'un fils, et la froide bise de la terre vieillie oppressait ma poitrine. Une nuit Dieu m'apparaît : sa face ne peut être décrite. Il me dit :

« — Espère...

« Dépourvu d'expérience, isolé dans un monde inconnu, je répliquai timide :

« — Seigneur, je crains...

« Il reprit : — Cette crainte sera ton salut. Tu dois mourir ; ton nom sera ignoré de tes frères, et, sans

écho dans les âges ; de toi va naître un fils que tu ne verras pas. De lui sortiront des êtres perdus parmi la foule comme les étoiles errantes à travers le firmament. Souche de géants, j'ai humilié ton corps ; tes descendants naîtront faibles ; leur vie sera courte ; l'isolement sera leur partage. L'âme des génies conservera dans leur sein sa précieuse étincelle, et leur grandeur fera leur supplice. Supérieurs aux hommes, ils en seront les bienfaiteurs et se verront l'objet de leurs dédains ; leurs tombes seules seront honorées. Méconnus durant leur séjour sur la terre, ils posséderont l'âpre sentiment de leur force, et ils l'exerceront pour la gloire d'autrui. Sensibles aux malheurs de l'humanité, ils voudront les prévenir, sans se faire écouter. Soumis à des pouvoirs médiocres et vils, ils échoueront à surmonter ces tyrans méprisables. Supérieurs par leur âme, ils seront le jouet de l'opulence et de la stupidité heureuse. Ils fonderont la renommée des peuples et n'y participeront pas de leur vivant. Géants de l'intelligence, flambeaux du savoir, organes du progrès, lumières des arts, instruments de la liberté, eux seuls resteront esclaves, dédaignés, solitaires. Cœurs tendres, ils seront en butte à l'envie ; âmes énergiques, ils seront paralysés pour le bien... Ils se méconnaîtront entre eux.

« — Dieu cruel ! m'écriai-je ; du moins leur vie sera courte et l'âme brisera le corps.

— Non, car ils nourriront l'espérance, toujours déçue, ravivée sans cesse, et plus ils travailleront à la sueur de leur front, plus les hommes seront ingrats. Ils donneront toutes les joies et recevront toutes les douleurs ; le fardeau de labeurs dont j'ai chargé la race d'Adam s'appesantira sur leurs épaules ; la pauvreté les suivra, la famille sera, pour eux, compagne

de la faim. Complaisants ou rebelles, ils seront constamment avilis, ils travailleront pour tous, et dépenseront en vain le génie, l'industrie et la force de leurs bras.

« Jéhovah dit ; mon cœur fut brisé ; je maudis la nuit qui m'avait rendu père, et j'expirai. »

Et la voix s'éteignit, laissant derrière elle une longue traînée de soupirs.

« Tu le vois, tu l'entends, repartit Tubal-Kaïn, et notre exemple t'est offert. Génies bienfaisants, auteurs de la plupart des conquêtes intellectuelles dont l'homme est si fier, nous sommes à ses yeux, les maudits, les démons, les esprits du mal. Fils de Kaïn ! subis ta destinée ; porte-la d'un front imperturbable, et que le Dieu vengeur soit atterré de ta constance. Sois grand devant les hommes et fort devant nous : je t'ai vu près de succomber, mon fils, et j'ai voulu soutenir ta vertu. Les génies du feu viendront à ton aide ; ose tout ; tu es réservé à la perte de Soliman, ce fidèle serviteur d'Adonai. De toi, naîtra une souche de rois qui restaureront sur la terre, en face de Jéhovah, le culte négligé du feu, cet élément sacré. Quand tu ne seras plus sur la terre, la milice infatigable des ouvriers se ralliera à ton nom, et la phalange des travailleurs, des penseurs abaissera un jour la puissance aveugle des rois, ces ministres despotiques d'Adonaï. Va, mon fils, accomplis tes destinées... »

A ces mots, Adoniram se sentit soulevé ; le jardin des métaux, ses fleurs étincelantes, ses arbres de lumière, les ateliers immenses et radieux des gnomes, les ruisseaux éclatants d'or, d'argent, de cadmium, de mercure et de naphte se confondirent sous ses pieds en un large sillon de lumière, en un rapide fleuve de

feu. Il comprit qu'il filait dans l'espace avec la rapidité d'une étoile. Tout s'obscurcit graduellement : le domaine de ses aïeux lui apparut un instant tel qu'une planète immobile au milieu d'un ciel assombri, un vent frais frappa son visage, il ressentit une secousse, jeta les yeux autour de lui, et se retrouva couché sur le sable, au pied du moule de la mer d'airain, entouré de la lave à demi refroidie, qui projetait encore dans les brumes de la nuit une lueur roussâtre.

Un rêve ! se dit-il ; était-ce donc nn rêve ? Malheureux ! ce qui n'est que trop vrai, c'est la perte de mes espérances, la ruine de mes projets, et le déshonneur qui m'attend au lever du soleil...

Mais, la vision se retrace avec tant de netteté, qu'il suspecte le doute même dont il est saisi. Tandis qu'il médite, il relève les yeux et reconnaît devant lui l'ombre colossale de Tubal-Kaïn : « Génie du feu, s'écrie-t-il, reconduis-moi dans le fond des abîmes. La terre cachera mon opprobre.

— Est-ce ainsi que tu suis mes préceptes ? réplique l'ombre d'un ton sévère. Point de vaines paroles ; la nuit s'avance, bientôt l'œil flamboyant d'Adonaï va parcourir la terre ; il faut se hâter.

« Faible enfant ! t'aurais-je abandonné dans une heure si périlleuse ? Sois sans crainte ; tes moules sont remplis : la fonte, en élargissant tout à coup l'orifice du four muré de pierres trop peu réfractaires, a fait irruption, et le trop plein a jailli par-dessus les bords. Tu as cru à une fissure, perdu la tête, jeté de l'eau, et le jet de fonte s'est étoilé.

— Et comment affranchir les bords de la vasque de ces bavures de fonte qui y ont adhéré ?

— La fonte est poreuse et conduit moins bien la chaleur que ne le ferait l'acier. Prends un morceau

defonte, chauffe-le par un bout, refroidis-le par l'autre, et frappe un coup de masse : le morceau cassera juste entre le chaud et le froid. Les terres et les cristaux sont dans le même cas.

— Maître, je vous écoute.

— Par Êblis ! mieux vaudrait me deviner. Ta vasque est brûlante encore ; refroidis brusquement ce qui déborde les contours, et sépare les bavures à coup de marteau.

— C'est qu'il faudrait une vigueur...

— Il faut un marteau. Celui de Tubal-Kaïn a ouvert le cratère de l'Etna, pour donner un écoulement aux scories de nos usines.

Adoniram entendit le bruit d'un morceau de fer qui tombe ; il se baissa et ramassa un marteau pesant, mais parfaitement équilibré pour la main. Il voulut exprimer sa reconnaissance ; l'ombre avait disparu, et l'aube naissante avait commencé à dissoudre le feu des étoiles.

Un moment après, les oiseaux qui préludaient à leurs chants prirent la fuite au bruit du marteau d'Adoniram, qui, frappant à coups redoublés sur les bords de la vasque, troublait seul le profond silence qui précède la naissance du jour.

LE LAVOIR DE SILOE

C'était l'heure où le Thabor projette son ombre matinale sur le chemin montueux de Béthanie : quelques nuages blancs et diaphanes erraient dans les plaines du ciel, adoucissant la clarté du matin ; la rosée azurait encore le tissu des prairies ; la brise accompagnait de son murmure dans le feuillage la chanson des oiseaux qui bordaient le sentier de Moria ; l'on entrevoyait de loin les tuniques de lin et les robes de gaze d'un cortège de femmes qui, traversant un pont jeté sur le Cédron, gagnaient les bords d'un ruisseau qu'alimente le lavoir de Siloë. Derrière elles marchaient huit Nubiens portant un riche palanquin, et deux chameaux qui cheminaient chargés, en balançant la tête.

La litière était vide ; car ayant, dès l'aurore, quitté, avec ses femmes, les tentes où elles s'était obstinée à demeurer avec sa suite hors, des murs de Jérusalem, la reine de Saba, pour mieux goûter le charme de ces fraîches campagnes, avait mis pied à terre.

Jeunes et jolies pour la plupart, les suivantes de Balkis se rendaient de bonne heure à la fontaine pour laver le linge de leur maîtresse, qui, vêtue aussi simplement que ses compagnes, les précédait gaiement avec sa nonrrice, tandis que, sur ses pas, cette jeunesse babillait à qui mieux.

« Vos raisons ne me touchent pas, ma fille, disait la nourrice ; ce mariage me paraît une folie grave ; et si l'erreur est excusable, c'est pour le plaisir qu'elle donne.

— Morale édifiante ! Si le sage Soliman vous entendait...

— Est-il donc si sage, n'étant plus jeune, de convoiter la rose des Sabéens ?

— Des flatteries ! Bonne Sarahil, tu t'y prends trop matin.

— N'éveillez pas ma sévérité encore endormie ; je dirais...

— Eh bien, dis...

— Que vous aimez Soliman ; et vous l'auriez mérité.

— Je ne sais..., répondit la jeune reine en riant ; je me suis sérieusement questionnée à cet égard, et il est probable que le roi ne m'est pas indifférent.

— S'il en était ainsi, vous n'eussiez point examiné ce point délicat avec tant de scrupule. Non, vous combinez une alliance... politique, et vous jetez des fleurs sur l'aride sentier des convenances. Soliman a rendu vos États, comme ceux de tous ses voisins, tributaires de sa puissance, et vous rêvez le dessein de les affranchir, en vous donnant un maître dont vous comptez faire un esclave. Mais prenez garde...

— Qu'ai-je à craindre ? il m'adore.

— Il professe envers sa noble personne une passion trop vive pour que ses sentiments à votre égard dépassent le désir des sens, et rien n'est plus fragile. Soliman est réfléchi, ambitieux et froid.

— N'est-il pas le plus grand prince de la terre, le plus noble rejeton de la race de Sem dont je suis issue ? Trouve dans le monde un prince plus digne que lui de donner des successeurs à la dynastie des Hémiarites !

— La lignée des Hémiarites, nos aïeux, descend de plus haut que vous ne le pensez. Voyez-vous les

enfants de Sem commander aux habitants de l'air ?... Enfin, je m'en tiens aux prédictions des oracles : vos destinées ne sont point accomplies, et le signe auquel vous devez reconnaître votre époux n'a point apparu, la huppe n'a point encore traduit la volonté des puissances éternelles qui vous protègent.

— Mon sort dépendra-t-il de la volonté d'un oiseau ?

— D'un oiseau unique au monde, dont l'intelligence n'appartient pas aux espèces connues ; dont l'âme, le grand prêtre me l'a dit, a été tirée de l'élément du feu. Ce n'est point un animal terrestre, et il relève des djinns (génies).

— Il est vrai, repartit Balkis, que Soliman tente en vain de l'apprivoiser et lui présente inutilement ou l'épaule ou le poing.

— Je crains qu'elle ne s'y repose jamais. Au temps où les animaux étaient soumis, et de ceux-là la race est éteinte, ils n'obéissaient point aux hommes créés du limon. Ils ne relevaient que des dives, ou des djinns, enfants de l'air ou du feu... Soliman est de la race formée d'argile par Adonaï.

— Et pourtant la huppe m'obéit... »

Sarahil sourit en hochant la tête : princesse du sang des Hémiarites, et parente du dernier roi, la nourrice de la reine avait approfondi les sciences naturelles : sa prudence égalait sa discrétion et sa bonté.

— « Reine, ajouta-t-elle, il est des secrets supérieurs à votre âge, et que les filles de notre maison doivent ignorer avant leur mariage. Si la passion les égare et les fait déchoir, ces mystères leur restent fermés, afin que le vulgaire des hommes en soit éternellement exclu. Qu'il vous suffise de le savoir : Hud-Hud, cette

huppe renommée, ne reconnaîtra pour maître que l'époux réservé à la princesse de Saba.

— Vous me ferez maudire cette tyrannie emplumée.

— Qui peut-être vous sauvera d'un despote armé du glaive.

— Soliman a reçu ma parole, et à moins d'attirer sur nous de justes ressentiments... Sarahil, le sort en est jeté ; les délais expirent, et ce soir même...

— La puissance des Eloïms (les dieux) est grande... » murmura la nourrice.

Pour rompre l'entretien, Balkis, se détournant, se mit à cueillir des jacinthes, des mandragores, des cyclamens qui diapraient le vert de la prairie, et la huppe, qui l'avait suivie en voletant, piétinait autour d'elle avec coquetterie, comme si elle eût cherché son pardon.

Ce repos permit aux femmes attardées de rejoindre leur souveraine. Elles parlaient entre elles du temple d'Adonaï, dont on découvrait les murs, et de la mer d'airain, texte de toutes les conversations depuis quatre jours.

La reine s'empara de ce nouveau sujet, et ses suivantes, curieuses, l'entourèrent. De grands sycomores, qui étendaient au-dessus de leurs têtes de verdoyantes arabesques, sur un fond d'azur, enveloppaient ce groupe charmant d'une ombre transparente.

« Rien n'égale l'étonnement dont nous avons été saisis hier au soir, leur disait Balkis. Soliman lui-même en fut muet de stupeur. Trois jours auparavant, tout était perdu ; maître Adoniram tombait foudroyé sur les ruines de son œuvre. Sa gloire, trahie, s'écoulait à nos yeux, avec les torrents de la lave révoltée ; l'artiste était replongé dans le néant... Maintenant,

son nom victorieux retentit sur les collines ; ses ouvriers ont entassé au seuil de sa demeure un monceau de palmes, et il est plus grand que jamais dans Israël.

— Le fracas de son triomphe, dit une jeune Sabéenne, a retenti jusqu'à nos tentes, et, troublées du souvenir de la récente catastrophe, ô reine ! nous avons tremblé pour vos jours. Vos filles ignorent ce qui s'est passé.

— Sans attendre le refroidissement de la fonte, Adoniram, ainsi me l'a-t-on conté, avait appelé dès le matin les ouvriers découragés. Les chefs mutinés l'entouraient ; il les calme en quelques mots : durant trois jours, il se mettent à l'œuvre, et dégagent les moules pour accélérer le refroidissement de la vasque que l'on croyait brisée. Un profond mystère couvre leur dessein. Le troisième jour, ces innombrables artisans, devançant l'aurore, soulèvent les taureaux et les lions d'airain avec des leviers que la chaleur du métal noircit encore. Ces blocs massifs sont entraînés sous la vasque et ajustés avec une promptitude qui tient du prodige ; la mer d'airain, évidée, isolée de ses supports, se dégage et s'assied sur ses vingt-quatre cariatides ; et tandis que Jérusalem déplore tant de frais inutiles, l'œuvre admirable resplendit aux regards étonnés de ceux qui l'ont accomplie. Soudain, les barrières dressées par les ouvriers s'abattent : la foule se précipite ; le bruit se propage jusqu'au palais. Soliman craint une sédition ; il accourt, et je l'accompagne. Un peuple immense se presse sous nos pas. Cent mille ouvriers en délire et couronnés de palmes vertes nous accueillent. Soliman ne peut en croire ses yeux. La ville entière élève jusqu'aux nues le nom d'Adoniram.

— Quel triomphe ! et qu'il doit être heureux !

— Lui ! génie bizarre... âme profonde et mystérieure ! A ma demande, on l'appelle, on le cherche, les ouvriers se précipitent de tous côtés... vains efforts ! Dédaigneux de sa victoire, Adoniram se cache ; il se dérobe à louange : l'astre s'est éclipsé. « Allons, dit Soliman, le roi du peuple nous a disgraciés ». Pour moi, en quittant ce champ de bataille du génie, j'avais l'âme triste et la pensée remplie du souvenir de ce mortel, si grand par ses œuvres, plus grand encore par son absence en un moment pareil.

— Je l'ai vu passer l'autre jour, reprit une vierge de Saba ; la flamme de ses yeux a passé sur mes joues et les a rougies : il a la majesté d'un roi.

— Sa beauté, poursuivit une de ses compagnes, est supérieure à celle des enfants des hommes ; sa stature est imposante et son aspect éblouit. Tels, ma pensée se représente les dieux et les génies.

— Plus d'une, parmi vous, à ce que je suppose, unirait volontiers sa destinée à celle du noble Adoniram ?

— O reine ! que sommes-nous devant la face d'un si haut personnage ? Son âme est dans les nuées, et ce cœur, si fier, ne descendrait pas jusqu'à nous.

Des jasmins en fleurs que dominaient des térébinthes et des acacias, parmi lesquels de rares palmiers, inclinent leurs chapiteaux blêmes, encadraient le lavoir de Siloë. Là, croissaient la marjolaine, les iris gris, le thym, la verveine et la rose ardente de Saaron. Sous ces massifs de buissons étoilés, s'étendaient, çà et là, des bancs séculaires, au pied desquels gazouillaient des sources d'eau vive, tributaires de la fontaine. Ces lieux de repos étaient pavoisés de lianes qui s'enroulaient aux branches.

Les apios aux grappes rougeâtres et parfumées, les glycines bleues s'élançaient, en festons musqués et gracieux, jusqu'aux cimes des pâles et tremblants ébéniers.

Au moment où le cortège de la reine de Saba envahit les abords de la fontaine, surpris dans sa méditation, un homme assis sur le bord du lavoir, où il abandonnait une main aux caresses de l'onde, se leva, dans l'intention de s'éloigner. Balkis était devant lui ; il leva les yeux au ciel, et se détourna plus vivement.

Mais elle, plus rapide encore, et se plaçant devant lui :

« Maître Adoniram, dit-elle, pourquoi m'éviter ?

— Je n'ai jamais recherché le monde, répondit l'artiste, et je crains le visage des rois.

— S'offre-t-il donc en ce moment si terrible ? répliqua la reine avec une douceur pénétrante qui arracha un regard au jeune homme.

Ce qu'il découvrit était loin de le rassurer. La reine avait déposé les insignes de la grandeur, et femme, dans la simplicité de ses atours du matin, n'était que plus redoutable. Elle avait emprisonné ses cheveux sous le pli d'un long voile flottant, sa robe diaphane et blanche, soulevée par la brise curieuse, laissait entrevoir un sein moulé sur la conque d'une coupe. Sous cette parure simple, la jeunesse de Balkis semblait plus tendre, plus enjouée, et le respect ne contenait plus l'admiration ni le désir. Ces grâces touchantes qui s'ignoraient, ce visage enfantin, cet air virginal, exercèrent sur le cœur d'Adoniram une impression nouvelle et profonde.

« A quoi bon me retenir ? dit-il avec amertune ; mes maux suffisent à mes forces, et vous n'avez à m'offrir

qu'un surcroît de peines. Votre esprit est léger, votre faveur passagère, et vous n'en présentez le piège que pour tourmenter plus cruellement ceux qu'il a rendus captifs... Adieu, reine qui si vite oubliez, et qui n'enseignez pas votre secret. »

Après ces derniers mots, prononcés avec mélancolie, Adoniram jeta un regard sur Balkis. Un trouble soudain la saisit. Vive par nature et volontaire par l'habitude du commandement, elle ne voulut pas être quittée. Elle s'arma de toute sa coquetterie pour répondre : « Adoniram, vous êtes un ingrat. »

C'était un homme ferme ; il ne se rendit pas. « Il est vrai ; j'aurais tort de ne pas me souvenir : le désespoir m'a visité une heure dans ma vie, et vous l'avez mise à profit pour m'accabler, auprès de mon maître, de mon ennemi.

— Il était là !... murmura la reine honteuse et repentante.

— Votre vie était en péril ; j'avais couru me placer devant vous.

— Tant de sollicitude en un péril si grand ! observa la princesse, et pour quelle récompense ! »

La candeur, la bonté de la reine lui faisaient un devoir d'être attendrie, et le dédain mérité de ce grand homme outragé lui causait une blessure saignante.

« Quant à Soliman-Ben-Daoud, reprit le statuaire, son opinion m'inquiétait peu : race parasite, envieuse et servile, travestie sous la pourpre... Mon pouvoir est à l'abri de ses fantaisies. Quant aux autres, qui vomissaient l'injure autour de moi, cent mille insensés sans force ni vertu, j'en fais moins de compte que d'un essaim de mouches bourdonnantes... Mais vous, reine, vous que j'avais seule distinguée dans cette foule, vous que mon estime avait placée si haut !...

mon cœur, ce cœur que rien jusque-là n'avait touché, s'est déchiré, et je le regrette peu... Mais la société des humains m'est devenue odieuse. Que me font désormais des louanges ou des outrages qui se suivent de si près, et se mêlent, sur les mêmes lèvres, comme l'abstinthe et le miel !

— Vous êtes rigoureux au repentir : faut-il implorer votre merci, et ne suffit-il pas...

— Non ; c'est le succès que vous courtisez : si j'étais à terre, votre pied foulerait mon front.

— Maintenant ?... A mon tour, non et mille fois non.

— Eh bien ! laissez-moi briser mon œuvre, la mutiler et replacer l'opprobre sur ma tête. Je reviendrai suivi des huées de la foule ; et si votre pensée me reste fidèle, mon déshonneur sera le plus beau jour de ma vie.

— Allez, faites ! » s'écria Balkis avec un entraînement qu'elle n'eut pas le temps réprimer.

Adoniram ne put maîtriser un cri de joie, et la reine entrevit les conséquences d'un si redoutable engagement. Adoniram se tenait majestueux devant elle, non plus sous l'habit commun aux ouvriers, mais dans le costume hiérarchique du rang qu'il occupait à la tête du peuple des travailleurs. Une tunique blanche, plissée autour de son buste, dessiné par une large ceinture passementée d'or, rehaussait sa stature. A son bras droit, s'enroulait un serpent d'acier, sur la crête duquel brillait une escarboucle, et, à demi voilé par une coiffure conique, d'où se déployaient deux larges bandelettes retombant sur la poitrine ; son front semblait dédaigner une couronne.

Un moment, la reine, éblouie, s'était fait illusion sur le rang de cet homme hardi ; la réflexion lui vint ;

elle sut s'arrêter, mais ne put surmonter le respect étrange dont elle s'était sentie dominée.

« Asseyez-vous, dit-elle ; revenons à des sentiments plus calmes, dût votre esprit défiant s'irriter ; votre gloire m'est chère ; ne détruisez rien. Ce sacrifice, vous l'avez offert ; il est consommé pour moi. Mon honneur en serait compromis, et vous le savez, maître, ma réputation est désormais solidaire de la dignité du roi Soliman.

— Je l'avais oublié, murmura l'artiste avec indifférence. Il me semble avoir ouï conter que la reine de Saba doit épouser le descendant d'une aventurière de Moab, le fils du berger Daoud et de Bethsabée, veuve adultère du centenier Uriah. Riche alliance... qui va certes régénérer le sang divin des Hémiarites ! »

La colère empourpra les joues de la jeune fille, d'autant plus que sa nourrice, Sarahil, ayant distribué les travaux aux suivantes de la reine, alignées et courbées sur le lavoir, avait entendu cette réponse, elle, si opposée au projet de Soliman.

« Cette union n'a point l'assentiment d'Adoniram ? risposta Balkis, avec un dédain affecté.

— Au contraire, et vous le voyez bien.

— Comment ?

— Si elle me déplaisait, j'aurais déjà détrôné Soliman, et vous le traiteriez comme vous m'avez traité ; vous n'y songeriez plus, car vous le l'aimez pas.

— Qui vous le donne à croire ?

— Vous vous sentez supérieure à lui ; vous l'avez humilié ; il ne vous le pardonnera pas, et l'aversion n'engendre pas l'amour.

— Tant d'audace...

— On ne craint... que ce que l'on aime. »

La reine éprouva une terrible envie de se faire craindre.

La pensée des futurs ressentiments du roi des Hébreux, avec qui elle en avait usé si librement, l'avait jusque-là trouvée incrédule, et sa nourrice y avait épuisé son éloquence. Cette objection, maintenant, lui paraissait mieux fondée. Elle y revint en ces termes :

« Il ne me sied point d'écouter vos insinuations contre mon hôte, mon... »

Adoniram l'interrompit.

« Reine, je n'aime pas les hommes, moi, et je les connais. Celui-là, je l'ai pratiqué pendant de longues années. Sous la fourrure d'un agneau, c'est un tigre muselé par les prêtres et qui ronge doucement sa muselière. Jusqu'ici, il s'est borné à faire assassiner son frère Adonias : c'est peu... mais il n'a pas d'autres parents.

— On croirait vraiment, articula Sarahil, jetant l'huile sur le feu, que maître Adoniram est jaloux du roi. »

Depuis un moment, cette femme le contemplait avec attention.

« Madame, répliqua l'artiste, si Soliman n'était d'une race inférieure à la mienne, j'abaisserais peut-être mes regards sur lui ; mais le choix de la reine m'apprend qu'elle n'est pas née pour un autre... »

Sarahil ouvrit des yeux étonnés, et, se plaçant derrière la reine, figura dans l'air, aux yeux de l'artiste, un signe mystique qu'il ne comprit pas, mais qui le fit tressaillir.

« Reine, s'écria-t-il encore, en appuyant sur chaque mot, mes accusations, en vous laissant indifférente,

ont éclairci mes doutes. Dorénavant, je m'abstiendrai de nuire, dans votre esprit, à ce roi qui n'y tient aucune place...

— Enfin, maître, à quoi bon me presser ainsi ? Lors même que je n'aimerais pas le roi Soliman...

— Avant notre entretien, interrompit à voix basse avec émotion l'artiste, vous aviez cru l'aimer.

Sarahil s'éloigna, et la reine se détourna confuse.

« Ah ! de grâce, madame, laissons ces discours : c'est la foudre que j'attire sur ma tête ! Un mot, errant sur vos lèvres, recèle pour moi la vie ou la mort. Oh ! ne parlez pas ! Je me suis efforcé d'arriver à cet instant suprême, et c'est moi qui l'éloigne. Laissez-moi le doute ; mon courage est vaincu, je tremble. Ce sacrifice, il m'y faut préparer. Tant de grâces, tant de jeunesse et de beauté rayonnent en vous, hélas !... et que suis-je à vos yeux ? Non, non, dussé-je y perdre un bonheur... inespéré, retenez votre souffle qui peut jeter à mon oreille une parole qui tue. Ce cœur faible n'a jamais battu ; sa première angoisse le brise, et il me semble que je vais mourir. »

Balkis n'était guère mieux assurée ; un coup d'œil furtif sur Adoniram lui montra cet homme si énergique, si puissant et si fier, pâle, respectueux, sans force, et la mort sur les lèvres. Victorieuse et touchée, heureuse et tremblante, le monde disparut à ses yeux. « Hélas ! balbutia cette fille royale, moi non plus, je n'ai jamais aimé. »

Sa voix expira, sans qu'Adoniram, craignant de s'éveiller d'un rêve, osât troubler ce silence.

Bientôt Sarahil se rapprocha, et tous deux comprirent qu'il fallait parler, sous peine de se trahir. La huppe voltigeait çà et là autour du statuaire, qui s'empara de ce sujet. « Que cet oiseau est d'un plu-

mage éclatant ! dit-il d'un air distrait ; le possédez-vous depuis longtemps ? »

Ce fut Sarahil qui répondit, sans détourner sa vue du sculpteur Adoniram : « Cet oiseau est l'unique rejeton d'une espèce à laquelle, comme aux autres habitant des airs, commandait la race des génies. Conservée, on ne sait par quel prodige, la huppe, depuis un temps immémorial, obéit aux princes hémiarites. C'est par son entremise que la reine rassemble à son gré les oiseaux du ciel. »

Cette confidence produisit un effet singulier sur la physionomie d'Adoniram, qui contempla Balkis avec un mélange de joie et d'attendrissement.

« C'est un animal capricieux, dit-elle. En vain, Soliman l'a-t-il accablée de caresses, de friandises, la huppe lui échappe avec obstination, et il n'a pu obtenir qu'elle vint se poser sur son poing. »

Adoniram réfléchit un instant, parut frappé d'une inspiration et sourit. Sarahil devint plus attentive encore.

Il se lève, prononce le nom de la huppe, qui, perchée sur un buisson, reste immobile et le regarde de côté. Faisant un pas, il trace dans les airs le *Tau* mystérieux, et l'oiseau, déployant ses ailes, voltige sur sa tête, et se pose avec docilité sur son poing.

« Mes soupçons étaient fondés, dit Saharil : l'oracle est accompli.

— Ombres sacrées de mes ancêtres ! ô Tubal-Kaïn, mon père ! vous ne m'avez point trompé ! Balkis, esprit de lumière, ma sœur, mon épouse, enfin je vous ai trouvée ! Seuls sur la terre, vous et moi, nous commandons à ce messager ailé des génies du feu dont nous sommes descendus.

— Quoi ! seigneur, Adoniram serait...

— Le dernier rejeton de Koûs, petit-fils de Tubal-Kaïn, dont vous êtes issue par Saba, frère de Nemrod le chasseur et le trisaïeul des Hémiarites... et le secret de notre origine doit rester caché aux enfants de Sem, pétris du limon de la terre.

— Il faut bien que je m'incline devant mon maître, dit Balkis en lui tendant la main, puisque, d'après l'arrêt du destin, il ne m'est pas permis d'accueillir un autre amour que celui d'Adoniram.

— Ah ! répondit-il en tombant à ses genoux, c'est de Balkis seule que je veux recevoir un bien si précieux ! Mon cœur a volé au-devant du vôtre, et dès l'heure où vous m'êtes déjà apparue, j'ai été votre esclave. »

Cet entretien eût duré longtemps, si Sarahil, douée de la prudence de son âge, ne l'eût interrompu en ces termes : « Ajournez ces tendres aveux ; des soins difficiles vont fondre sur vous, et plus d'un péril vous menace. Par la vertu d'Adonaï, les fils de Noé sont maîtres de la terre, et leur pouvoir s'étend sur vos existences mortelles. Soliman est absolu dans les États, dont les nôtres sont tributaires. Ses armées sont redoutables, son orgueil est immense ; Adonaï le protège ; il a des espions nombreux. Cherchons le moyen de fuir de ce dangereux séjour, et, jusque-là, de la prudence. N'oubliez pas, ma fille, que Soliman vous attend ce soir à l'autel de Sion... Se dégager et rompre, ce serait l'irriter et éveiller le soupçon. Demandez un délai, pour aujourd'hui seulement, fondé sur l'apparition de présages contraires. Demain, le grand prêtre vous fournira un nouveau prétexte. Votre étude sera de charmer l'impatience du grand Soliman. Quant à vous, Adoniram, quittez vos servantes : la matinée s'avance ; déjà la muraille neuve qui domine la source de Siloë se couvre de soldats ; le

soleil, qui nous cherche, va porter leurs regards sur nous. Quand le disque de la lune percera le ciel au-dessus des coteaux d'Éphraïm, traversez le Cédron, et approchez-vous de notre camp jusqu'au bosquet d'oliviers qui en masque les tentes aux habitants des deux collines. Là, nous prendrons conseil de la sagesse et de la réflexion.

Ils se séparèrent à regret : Balkis rejoignit sa suite, et Adoniram la suivit des yeux, jusqu'au moment où elle disparut dans le feuillage des lauriers-roses.

LES TROIS COMPAGNONS

Soliman et le grand prêtre des Hébreux s'entretenaient depuis quelque temps, sous les parvis du temple.

« Il le faut bien, dit avec dépit le pontife Sadoc à son roi, et vous n'avez que faire de mon consentement à ce nouveau délai. Comment célébrer un mariage, si la fiancée n'est pas là ?

— Vénérable Sadoc, reprit le prince avec un soupir, ces retards décevants me touchent plus que vous, et je les subis avec patience.

— A la bonne heure ; mais moi, je ne suis pas amoureux, dit le lévite en passant sa main sèche et pâle, veinée de lignes bleues, sur sa longue barbe blanche et fourchue.

— C'est pourquoi vous devriez être plus calme.

— Eh quoi ! repartit Sadoc, depuis quatre jours, hommes d'armes et lévites sont sur pied ; les holocaustes volontaires sont prêts ; le feu brûle inutilement sur l'autel, et, au moment solennel, il faut tout ajourner. Prêtres et roi sont à la merci des caprices

d'une femme étrangère qui nous promène de prétexte en prétexte et se joue de votre crédulité. »

Ce qui humiliait le grand prêtre, c'était de se couvrir inutilement chaque jour des ornements pontificaux, et d'être obligé de s'en dépouiller ensuite, sans avoir fait briller, aux yeux de la cour des Sabéens, la pompe hiératique des cérémonies d'Israël. Il promenait, agité, le long du parvis intérieur du temple, son costume splendide devant Soliman consterné.

Pour cette auguste cérémonie, Sadoc avait revêtu sa robe de lin, sa ceinture brodée, son éphod ouvert sur chaque épaule ; tunique d'or, d'hyacinthe et d'écarlate deux fois teinte, sur laquelle brillaient deux onyx, où le lapidaire avait gravé les noms des douze tribus. Suspendu par des rubans d'hyacinthe et des anneaux d'or ciselé, le rational étincelait sur sa poitrine ; il était carré, long d'une palme et bordé d'un rang de sardoines, de topazes et d'émeraudes, d'un second rang d'escarboucles, de saphirs et de jaspe ; d'une troisième rangée de ligures, d'améthystes et d'agates ; d'une quatrième, enfin, de chrysolithes, d'onyx et de béryls. La tunique de l'éphod, d'un violet clair, ouverte au milieu, était bordée de petites grenades d'hyacinthe et de pourpre, alternées de sonnettes en or fin. Le front du pontife était ceint d'une tiare terminée en croissant, d'un tissu de lin, brodé de perles, et sur la partie antérieure de laquelle resplendissait, rattachée avec un ruban couleur d'hyacinthe, une lame d'or bruni, portant ces mots gravés en creux : ADONAÏ EST SAINT.

Et il fallait deux heures et six serviteurs des lévites, pour revêtir Sadoc de ces ajustements sacrés, rattachés par des chaînettes, des nœuds mystiques et des agrafes d'orfévrerie. Ce costume était sacré ; il n'était permis

d'y porter la main qu'aux lévites ; et c'est Adonaï lui-même, qui en avait dicté le dessin à Moussa-Ben-Amram (Moïse), son serviteur.

Depuis quatre jours donc, les atours pontificaux des successeurs de Melchissedech recevaient un affront quotidien, sur les épaules du respectable Sadoc, d'autant plus irrité, que, consacrant, bien malgré lui, l'hymen de Soliman avec la reine de Saba, le déboire devenait assurément plus vif.

Cette union lui paraissait dangereuse pour la religion des Hébreux et la puissance du sacerdoce. La reine Balkis était instruite... Il trouvait que les prêtres sabéens lui avaient permis de connaître bien des choses qu'un souverain prudemment élevé doit ignorer ; et il suspectait l'influence d'une reine versée dans l'art difficile de commander aux oiseaux. Ces mariages mixtes qui exposent la foi aux atteintes permanentes d'un conjoint sceptique n'agréaient jamais aux pontifes. Et Sadoc, qui avait à grand'peine modéré en Soliman l'orgueil de savoir, en lui persuadant qu'il n'avait plus rien à apprendre, tremblait que le monarque ne reconnût combien de choses il ignorait.

Cette pensée était d'autant plus judicieuse, que Soliman en était déjà aux réflexions, et trouvait ses ministres, à la fois moins subtils et plus despotes, que ceux de la reine. La confiance de Ben-Daoud était ébranlée ; il avait, depuis quelques jours, des secrets pour Sadoc, et ne le consultait plus. Le fâcheux, dans les pays où la religion est subordonnée aux prêtres et personnifiée en eux, c'est que, du jour où le pontife vient à faillir, et tout mortel est fragile, la foi s'écroule avec lui, et Dieu même s'éclipse, avec son orgueilleux et funeste soutien.

Circonspect, ombrageux, mais peu pénétrant, Sadoc s'était maintenu sans peine, ayant le bonheur de n'avoir que peu d'idées. Étendant l'interprétation de la loi au gré des passions du prince, il les justifiait avec une complaisance dogmatique, basse, mais pointilleuse pour la forme ; de la sorte, Soliman subissait le joug avec docilité... Et, penser qu'une jeune fille de l'Yémen et un oiseau maudit, risquaient de renverser l'édifice d'une si prudente éducation !

Les accuser de magie, n'était-ce pas confesser la puissance des sciences occultes, si dédaigneusement niées ? Sadoc était dans un véritable embarras. Il avait, en outre, d'autres soucis : le pouvoir exercé par Adoniram sur les ouvriers inquiétait le grand prêtre, à bon droit alarmé de toute domination occulte et cabalistique. Néanmoins, Sadoc avait constamment empêché son royal élève de congédier l'unique artiste capable d'élever au dieu d'Adonaï le temple le plus magnifique du monde, et d'attirer au pied de l'autel de Jérusalem l'admiration et les offrandes de tous les peuples de l'Orient. Pour perdre Adoniram, Sadoc attendait la fin des travaux, se bornant jusque-là à entretenir la défiance ombrageuse de Soliman. Depuis quelques jours, la situation s'était aggravée. Dans tout l'éclat d'un triomphe inespéré, impossible, miraculeux, Adoniram, on s'en souvient, avait disparu. Cette absence étonnait toute la cour, hormis, apparemment, le roi, qui n'en avait point parlé à son grand prêtre, retenue inaccoutumée.

De sorte que le vénérable Sadoc, se voyant inutile, et résolu à rester nécessaire, était réduit à combiner, parmi de vagues déclamations prophétiques, des réticences d'oracle, propres à faire impression sur l'imagination du prince. Soliman aimait assez les

discours, surtout, parce qu'ils lui offraient l'occasion d'en résumer le sens en trois ou quatre proverbes. Or, dans cette circonstance, les sentences de l'Ecclésiaste, loin de se mouler sur les homélies de Sadoc, ne roulaient que sur l'utilité de l'œil du maître, de la défiance, et sur le malheur des rois livrés à la ruse, au mensonge et à l'intérêt. Et Sadoc, troublé, se repliait dans les profondeurs de l'inintelligible.

« Bien que vous parliez à merveille, dit Soliman, ce n'est point pour jouir de cette éloquence que je suis venu vous trouver dans le temple : malheur au roi qui se nourrit de paroles ! Trois inconnus vont se présenter ici, demander à m'entretenir, et ils seront entendus, car je sais leur dessein. Pour cette audience, j'ai choisi ce lieu ; il importait que leur démarche restât secrète.

— Ces hommes, seigneur, quels sont-ils ?

— Des gens instruits de ce que les rois ignorent : on peut apprendre beaucoup avec eux.

Bientôt, trois artisans, introduits dans le parvis intérieur du temple, se prosternèrent aux pieds de Soliman. Leur attitude était contrainte et leurs yeux inquiets.

« Que la vérité soit sur vos lèvres, leur dit Soliman, et n'espérez pas en imposer au roi : vos plus secrètes pensées lui sont connues. Toi, Phanor, simple ouvrier du corps des maçons, tu es l'ennemi d'Adoniram, parce que tu hais la suprématie des mineurs, et, pour anéantir l'œuvre de ton maître, tu as mêlé des pierres combustibles aux briques de ses fourneaux. Amrou, compagnon parmi les charpentiers, tu as fait plonger les solives dans la flamme, pour affaiblir les bases de la mer d'airain. Quant à toi, Méthousaël, le mineur de la tribu de Ruben, tu as aigri la fonte en y jetant

des laves sulfureuses, recueillies aux rives du lac de Gomorrhe. Tous trois, vous aspirez vainement au titre et au salaire des maîtres. Vous le voyez, ma pénétration atteint le mystère de vos actions les plus cachées.

— Grand roi, répondit Phanor épouvanté, c'est une calomnie d'Adoniram, qui a tramé notre perte.

— Adoniram ignore un complot connu de moi seul. Sachez-le, rien n'échappe à la sagacité de ceux qu'Adonaï protège.

L'étonnement de Sadoc apprit à Soliman que son grand prêtre faisait peu de fond sur la faveur d'Adonaï.

« C'est donc en pure perte, reprit le roi, que vous déguiseriez la vérité. Ce que vous allez révéler m'est connu, et c'est votre fidélité que l'on met à l'épreuve. Qu'Amrou prenne le premier la parole.

— Seigneur, dit Amrou, non moins effrayé que ses complices, j'ai exercé la surveillance la plus absolue sur les ateliers, les chantiers et les usines, Adoniram n'y a pas paru une seule fois.

— Moi, continua Phanor, j'ai eu l'idée de me cacher, à la nuit tombante, dans le tombeau du prince Absalon-ben-Daoud, sur le chemin qui conduit de Moria au camp des Sabéens. Vers la troisième heure de la nuit, un homme vêtu d'une robe longue et coiffé d'un turban, comme en portent ceux de l'Yémen, a passé devant moi ; je me suis avancé et j'ai reconnu Adoniram ; il allait du côté des tentes de la reine, et comme il m'avait aperçu, je n'ai osé le suivre.

— Seigneur, poursuivit à son tour Méthousaël, vous savez tout et la sagesse habite en votre esprit ; je parlerai en toute sincérité. Si mes révélations sont de nature à coûter la vie de ceux qui pénètrent de si

terribles mystères, daignez éloigner mes compagnons afin que mes paroles retombent sur moi seulement. »

Dès que le mineur se vit seul en présence du roi et du grand prêtre, il se prosterna et dit : « Seigneur, étendez votre sceptre afin que je ne meure point. »

Soliman étendit la main et répondit : « Ta bonne foi te sauve, ne crains rien, Méthousaël, de la tribu de Ruben !

— Le front couvert d'un cafetan, le visage enduit d'une teinture sombre, je me suis mêlé, à la faveur de la nuit, aux eunuques noirs qui entourent la princesse: Adoniram s'est glissé dans l'ombre jusqu'à ses pieds ; il l'a longuement entretenue, et le vent du soir a porté jusqu'à mon oreille le frémissement de leurs paroles ; une heure avant l'aube je me suis esquivé : Adoniram était encore avec la princesse... »

Soliman contint une colère dont Méthousaël reconnut les signes sur ses prunelles.

« O roi ! s'écria-t-il, j'ai dû obéir ; mais permettez-moi de ne rien ajouter.

— Poursuis ! je te l'ordonne.

— Seigneur, l'intérêt de votre gloire est cher à vos sujets. Je périrai, s'il le faut ; mais mon maître ne sera point le jouet de ces étrangers perfides. Le grand prêtre des Sabéens, la nourrice et deux des femmes de la reine sont dans le secret de ces amours. Si j'ai bien compris, Adoniram n'est point ce qu'il paraît être, et il est investi, ainsi que la princesse, d'une puissance magique. C'est par là qu'elle commande aux habitants de l'air, comme l'artiste aux esprits du feu. Néanmoins, ces êtres si favorisés redoutent votre pouvoir sur les génies, pouvoir dont vous êtes doué à votre insu. Sarahil a parlé d'un anneau constellé dont

elle a expliqué les propriétés merveilleuses à la reine étonnée, et l'on a déploré, à ce sujet, une imprudence de Balkis. Je n'ai pu saisir le fond de l'entretien, car on avait baissé la voix, et j'aurais craint de me perdre en m'approchant de trop près. Bientôt Sarahil, le grand prêtre, les suivantes, se sont retirés en fléchissant le genou devant Adoniram, qui, comme je l'ai dit, est resté seul avec la reine de Saba. O roi ! puissé-je trouver grâce à vos yeux, car la tromperie n'a point effleuré mes lèvres !

— De quel droit penses-tu donc sonder les intentions de ton maître ? Quel que soit notre arrêt, il sera juste... Que cet homme soit enfermé dans le temple comme ses compagnons ; il ne communiquera point avec eux, jusqu'au moment où nous ordonnerons de leur sort.

Qui pourrait dépeindre la stupeur du grand prêtre Sadoc, tandis que les muets, prompts et discrets exécuteurs des volontés de Soliman, entraînaient Méthousaël terrifié ? « Vous le voyez, respectable Sadoc, reprit le monarque avec amertume, votre prudence n'a rien pénétré ; sourd à nos prières, peu touché de nos sacrifices, Adonaï n'a point daigné éclairé ses serviteurs, et, c'est moi seul, à l'aide de mes propres forces, qui ai dévoilé la trame de mes ennemis. Eux, cependant, ils commandent aux puissances occultes. Ils ont des dieux fidèles... et le mien m'abandonne !

— Parce que vous le dédaignez, pour rechercher l'union d'une femme étrangère. O roi, bannissez de votre âme un sentiment impur, et vos adversaires vous seront livrés. Mais, comment s'emparer de cet Adoniram qui se rend invisible, et de cette reine que l'hospitalité protège ?

— Se venger d'une femme est au-dessous de la dignité de Soliman. Quant à son complice, dans un instant, vous le verrez paraître. Ce matin même, il m'a fait demander audience, et c'est ici que je l'attends.

— Adonaï nous favorise, O roi ! qu'il ne sorte pas de cette enceinte !

— S'il vient à nous sans crainte, soyez assuré que ses défenseurs ne sont pas loin ; mais point d'aveugle précipitation : ces trois hommes sont ses mortels ennemis. L'envie, la cupidité ont aigri leur cœur. Ils ont peut-être calomnié la reine... Je l'aime, Sadoc, et ce n'est point sur les honteux propos de trois misérables que je ferai à cette princesse l'injure de la croire souillée d'une passion dégradante... Mais, redoutant les sourdes menées d'Adoniram, si puissant parmi le peuple, j'ai fait surveiller ce mystérieux personnage.

— Ainsi, vous supposez qu'il n'a point vu la reine ?...

— Je suis persuadé qu'il l'a entretenue en secret. Elle est curieuse, enthousiaste des arts, ambitieuse de renommée, et tributaire de ma couronne. Son dessein est-il d'embaucher l'artiste, et de l'employer, dans son pays, à quelque magnifique entreprise, ou bien d'enrôler, par son entremise, une armée pour s'opposer à la mienne, afin de s'affranchir du tribut ? Je l'ignore... Pour ce qui est de leurs amours prétendues, n'ai-je pas la parole de la reine ? Cependant, j'en conviens, une seule de ces suppositions suffit à démontrer que cet homme est dangereux... J'aviserai... »

Comme il parlait de ce ton ferme, en présence de Sadoc, consterné de voir son autel dédaigné et son influence évanouie, les muets reparurent avec leurs coiffures blanches, de forme sphérique, leurs jaquettes

d'écailles, leurs larges ceintures où pendaient un poignard et leur sabre recourbé. Ils échangèrent un signe avec Soliman, et Adoniram se montra sur le seuil. Six hommes, parmi les siens, l'avaient escorté jusque-là ; il leur glissa quelques mots à voix basse, et ils se retirèrent.

L'ENTREVUE

Adoniram s'avança d'un pas lent, et avec un visage assuré, jusqu'au siège massif où reposait le roi de Jérusalem. Après un salut respectueux, l'artiste attendit, suivant l'usage, que Soliman l'exhortât à parler.

« Enfin, maître, lui dit le prince, vous daignez, souscrivant à nos vœux, nous donner l'occasion de vous féliciter d'un triomphe... inespéré, et de vous témoigner notre gratitude. L'œuvre est digne de moi ; digne de vous, c'est plus encore. Quant à votre récompense, elle ne saurait être assez éclatante ; désignez-la vous-même : que souhaitez-vous de Soliman ?

— Mon congé, seigneur : les travaux touchent à leur terme ; on peut les achever sans moi. Ma destinée est de courir le monde ; elle m'appelle sous d'autres cieux, et je remets entre vos mains l'autorité dont vous m'avez investi. Ma récompense, c'est le monument que je laisse, et l'honneur d'avoir servi d'interprète aux nobles desseins d'un si grand roi.

— Votre demande nous afflige. J'espérais vous garder parmi nous, avec un rang éminent à ma cour.

— Mon caractère, seigneur, répondrait mal à vos bontés. Indépendant par nature, solitaire par voca-

tion, indifférent aux honneurs pour lesquels je ne suis point né, je mettrais souvent votre indulgence à l'épreuve. Les rois ont l'humeur inégale ; l'envie les environne et les assiège ; la fortune est inconstante : je l'ai trop éprouvé. Ce que vous appelez mon triomphe et ma gloire n'a-t-il pas failli me coûter l'honneur, peut-être la vie ?

— Je n'ai considéré comme échouée votre entreprise qu'au moment où votre voix a proclamé le résultat fatal, et je ne me targuerai point d'un ascendant supérieur au vôtre sur les esprits du feu...

— Nul ne gouverne ces esprits-là, si toutefois ils existent. Au surplus, ces mystères sont plus à la portée du respectable Sadoc que d'un simple artisan. Ce qui s'est passé durant cette nuit terrible, je l'ignore : la marche de l'opération a confondu mes prévisions. Seulement, seigneur, dans une heure d'angoisse, j'ai attendu vainement vos consolations, votre appui, et c'est pourquoi, au jour du succès, je n'ai plus songé à attendre vos éloges.

— Maître, c'est du ressentiment et de l'orgueil.

— Non, seigneur, c'est de l'humble et sincère équité. De la nuit où j'ai coulé la mer d'airain, jusqu'au jour où je l'ai découverte, mon mérite n'a certes rien gagné, rien perdu. Le succès fait toute la différence..., et, comme vous l'avez vu, le succès est dans la main de Dieu. Adonaï vous aime ; il a été touché de vos prières, et c'est moi, seigneur, qui dois vous féliciter et vous crier : merci !

— Qui me délivrera de l'ironie de cet homme ? pensait Soliman. Vous me quittez sans doute pour accomplir ailleurs d'autres merveilles ? demanda-t-il.

— Naguère encore, seigneur, je l'aurais juré. Des mondes s'agitaient dans ma tête embrasée ; mes rêves

entrevoyaient des blocs de granit, des palais souterrains avec des forêts de colonnes, et la durée de nos travaux me pesait. Aujourd'hui, ma verve s'apaise, la fatigue me berce, le loisir me sourit, et il me semble que ma carrière est terminée...

Soliman crut entrevoir certaines lueurs tendres qui miroitaient autour des prunelles d'Adoniram. Son visage était grave, sa physionomie mélancolique, sa voix plus pénétrante que de coutume ; de sorte que Soliman, troublé, se dit : Cet homme est très-beau...

« Où comptez-vous aller, en quittant mes États ? demanda-t-il avec une feinte insouciance.

— A Tyr, répliqua sans hésiter l'artiste : je l'ai promis à mon protecteur, le bon roi Hiram, qui vous chérit comme un frère, et qui eut pour moi des bontés paternelles. Sous votre bon plaisir, je désire lui porter un plan, avec une vue en élévation, du palais, du temple, de la mer d'airain, ainsi que de deux grandes colonnes torses de bronze, Jakim et Boaz, qui ornent la grande porte dn temple.

— Qu'il en soit selon votre désir. Cinq cent cavaliers vous serviront d'escorte, et douze chameaux porteront les présents et les trésors qui vous sont destinés.

— C'est trop de complaisance : Adoniram n'emportera que son manteau. Ce n'est pas, seigneur, que je refuse vos dons. Vous êtes généreux ; ils sont considérables, et mon départ soudain mettrait votre trésor à sec sans profit pour moi. Permettez-moi une si entière franchise. Ces biens que j'accepte, je les laisse en dépôt entre vos mains. Quand j'en aurai besoin, seigneur, je vous le ferai savoir.

— En d'autres termes, dit Soliman, maître Adoniram a l'intention de nous rendre son tributaire ?

L'artiste sourit et répondit avec grâce :

« Seigneur, vous avez deviné ma pensée.

— Et peut-être se réserve-t-il un jour de traiter avec nous en dictant ses conditions. »

Adoniram échangea avec le roi un regard fin et défiant.

« Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, je ne puis rien demander qui ne soit digne de la magnanimité de Soliman.

— Je crois, dit Soliman en pesant l'effet de ses paroles, que la reine de Saba a des projets en tête, et se propose d'employer votre talent...

— Seigneur, elle ne m'en a point parlé.

Cette réponse donnait cours à d'autres soupçons.

« Cependant, objecta Sadoc, votre génie ne l'a point laissée insensible. Partirez-vous sans lui faire vos adieux ?

— Mes adieux..., répéta Adoniram, et Soliman vit rayonner dans son œil une flamme étrange ; mes adieux. Si le roi le permet, j'aurai l'honneur de prendre congé d'elle.

Nous espérions, repartit le prince, vous conserver pour les fêtes prochaines de notre mariage; car vous savez... »

Le front d'Adoniram se couvrit d'une rougeur intense, et il ajouta sans amertume :

« Mon intention est de me rendre en Phénicie sans délai.

— Puisque vous l'exigez, maître, vous êtes libre : j'accepte votre congé..

— A partir du coucher du soleil, objecta l'artiste. Il me reste à payer mes ouvriers, et je vous prie, seigneur, d'ordonner à votre intendant Azarias de faire porter au comptoir établi au pied de la colonne

de Jakim l'argent nécessaire. Je solderai comme à l'ordinaire, sans annoncer mon départ, afin d'éviter le tumulte des adieux.

— Sadoc, transmettez cet ordre à votre fils Azarias. Un mot encore : qu'est-ce que trois compagnons nommés Phanor, Amrou et Méthousaël ?

— Trois pauvres ambitieux honnêtes, mais sans talent. Ils aspiraient au titre de maîtres, et m'ont pressé de leur livrer le mot de passe, afin d'avoir droit à un salaire plus fort. A la fin, ils ont entendu raison, et, tout récemment, j'ai eu à me louer de leur cœur.

— Maître, il est écrit : « Crains le serpent blessé qui se replie. » Connaissez mieux les hommes : ceux-là sont vos ennemis ; ce sont eux qui ont, par leurs artifices, causé les accidents qui ont risqué de faire échouer le coulage de la mer d'airain.

— Et comment savez-vous, seigneur ?...

— Croyant tout perdu, confiant dans votre prudence, j'ai cherché les causes occultes de la catastrophe, et comme j'errais parmi les groupes, ces trois hommes, se croyant seuls, ont parlé.

— Leur crime a fait périr beaucoup de monde. Un tel exemple serait dangereux ; c'est à vous qu'il appartient de statuer sur leur sort. Cet accident me coûte la vie d'un enfant que j'aimais, d'un artiste habile : Benoni, depuis lors, n'a pas reparu. Enfin, seigneur, la justice est le privilège des rois.

— Elle sera faite à chacun. Vivez heureux, maître Adoniram, Soliman ne vous oubliera pas.

Adoniram, pensif, semblait indécis et combattu. Tout à coup, cédant à un moment d'émotion :

« Quoi qu'il advienne, seigneur, soyez à jamais assuré de mon respect, de mes pieux souvenirs, de la

droiture de mon cœur. Et si le soupçon venait à votre esprit, dites-vous : Comme la plupart des humains, Adoniram ne s'appartenait pas ; il fallait qu'il accomplît ses destinées !

— Adieu, maître... accomplissez vos destinées ! »

Ce disant, le roi lui tendit une main sur laquelle l'artiste s'inclina avec humilité ; mais il n'y posa point ses lèvres, et Soliman tressaillit.

« Eh bien ! murmura Sadoc en voyant Adoniram s'éloigner ; eh bien ! qu'ordonnez-vous, seigneur ?

— Le silence le plus profond, mon père ; je ne me fie désarmais qu'à moi seul. Sachez-le bien, je suis le roi. Obéir, sous peine de disgrâce et se taire, sous peine de la vie, voilà votre lot... Allons, vieillard, ne tremble pas : le souverain qui te livre ses secrets pour t'instruire est un ami. Fais appeler ces trois ouvriers enfermés dans le temple ; je veux les questionner encore.

Amrou et Phanor comparurent avec Méthousaël : derrière eux se rangèrent les sinistres muets, le sabre à la main.

« J'ai pesé vos paroles, dit Soliman d'un ton sévère, et j'ai vu Adoniram, mon serviteur. Est-ce l'équité, est-ce l'envie qui vous anime contre lui ? Comment de simples compagnons osent-ils juger leur maître ? Si vous étiez des hommes notables et des chefs parmi vos frères, votre témoignage serait moins suspect. Mais, non : avides, ambitieux du titre de maître, vous n'avez pu l'obtenir, et le ressentiment aigrit vos cœurs.

— Seigneur, dit Méthousaël en se prosternant, vous voulez nous éprouver. Mais, dût-il m'en coûter la vie, je soutiendrai qu'Adoniram est un traître ; en conspirant sa perte, j'ai voulu sauver Jérusalem de la tyrannie d'un perfide qui prétendait asservir mon

pays à des hordes étrangères. Ma franchise imprudente est la plus sûre garantie de ma fidélité.

— Il ne me sied point d'ajouter foi à des hommes méprisables, aux esclaves de mes serviteurs. La mort a créé des vacances dans le corps des maîtrises : Adoniram demande à se reposer, et je tiens, comme lui, à trouver parmi les chefs des gens dignes de ma confiance. Ce soir, après la paye, sollicitez près de lui l'initiation des maîtres ; il sera seul... Sachez faire entendre vos raisons. Par là, je connaîtrai que vous êtes laborieux, éminents dans votre art et bien placés dans l'estime de vos frères. Adoniram est éclairé : ses décisions font loi. Dieu l'a-t-il abandonné jusqu'ici ? a-t-il signalé sa réprobation par un de ces avertissements sinistres, par un de ces coups terribles dont son bras invisible sait atteindre les coupables ? Eh bien ! que Jéhovah soit juge entre vous : si la faveur d'Adoniram vous distingue, elle sera pour moi une marque secrète que le ciel se déclare pour vous, et je veillerai sur Adoniram. Sinon, s'il vous dénie le grade de maîtrise, demain, vous comparaîtrez avec lui devant moi ; j'entendrai l'accusation et la défense entre vous et lui : les anciens du peuple prononceront. Allez, méditez sur mes paroles, et qu'Adonaï vous éclaire.

Soliman se leva de son siège, et, s'appuyant sur l'épaule du grand prêtre impassible, il s'éloigna lentement.

Les trois hommes se rapprochèrent vivement dans une pensée commune. « Il faut lui arracher le mot de passe ! dit Phanor.

— Ou qu'il meure ! ajouta le Phénicien Amrou.

— Qu'il nous livre le mot de passe des maîtres et qu'il meure ! » s'écria Méthousaël.

Leurs mains s'unirent pour un triple serment. Près

de franchir le seuil, Soliman, se détournant, les observa de loin, respira avec force, et dit à Sadoc : « Maintenant, tout au plaisir !... Allons trouver la reine. »

LE SOUPER DU ROI

Le soleil commençait à baisser ; l'haleine enflammée du désert embrasait les campagnes, illuminées par les reflets d'un amas de nuages cuivreux ; l'ombre de la colline de Moria projetait seule un peu de fraîcheur sur le lit desséché du Cédron, les feuilles s'inclinaient mouvantes, et les fleurs consumées des lauriers-roses pendaient éteintes et froissées ; les caméléons, les salamandres, les lézards frétillaient parmi les roches, et les bosquets avaient suspendu leur chants, comme les ruisseaux avaient tari leurs murmures.

Soucieux et glacé durant cette journée ardente et morne, Adoniram, comme il l'avait annoncé à Soliman, était venu prendre congé de sa royale amante, préparée à une séparation qu'elle avait elle-même demandée. « Partir avec moi, avait-elle dit, ce serait affronter Soliman, l'humilier à la face de son peuple, joindre un outrage à la peine que les puissances éternelles m'ont contrainte de lui causer. Rester ici après mon départ, cher époux, ce serait chercher votre mort. Le roi vous jalouse, et ma fuite ne laisserait à la merci de ses ressentissements d'autre victime que vous.

— Eh bien ! partageons la destinée des enfants de notre race, et soyons sur la terre errants et dispersés. J'ai promis à ce roi d'aller à Tyr. Soyons sincères, dès que votre vie n'est plus à la merci d'un mensonge.

Cette nuit même, je m'achemirai vers la Phénicie, où je ne séjournerai guère avant d'aller vous rejoindre dans l'Yémen, par les frontières de la Syrie, de l'Arabie pierreuse, et, en suivant les défilés des monts Cassanites. Hélas ! reine chérie, faut-il déjà vous quitter, vous abandonner sur une terre étrangère, à la merci d'un despote amoureux ?

— Rassurez-vous, monseigneur, mon âme est toute à vous, mes serviteurs sont fidèles, et ces dangers s'évanouiront devant ma prudence. Orageuse et sombre sera la nuit prochaine qui cachera ma fuite. Quant à Soliman, je le hais ; ce sont mes États qu'il convoite : il m'a environnée d'espions ; il a cherché à séduire mes serviteurs, à suborner mes officiers, à traiter avec eux de la remise de mes forteresses. S'il eût acquis des droits sur ma personne, jamais je n'aurais revu l'heureux Yémen. Il m'avait extorqué une promesse, il est vrai ; mais qu'est-ce que mon parjure au prix de sa déloyauté ? Étais-je libre, d'ailleurs, de ne point le tromper, lui qui tout à l'heure m'a fait signifier, avec des menaces mal déguisées, que son amour est sans bornes et sa patience à bout ?

— Il faut soulever les corporations !

— Elles attendent leur solde ; elles ne bougeraient pas. A quoi bon se jeter dans des hasards si périlleux ? Cette déclaration, loin de m'alarmer, me satisfait ; je l'avais prévue, et je l'attendais impatiente. Allez en paix, mon bien-aimé, Balkis ne sera jamais qu'à vous!

— Adieu donc, reine : il faut quitter cette tente où j'ai trouvé un bonheur que je n'avais jamais rêvé. Il faut cesser de contempler celle qui est pour moi la vie. Vous reverrai-je ? hélas ! et ces rapides instants auront passé comme un songe !

— Non, Adoniram ; bientôt, réunis pour toujours... Mes rêves, mes pressentiments d'accord avec l'oracle des génies, m'assurent de la durée de notre race, et j'emporte avec moi un gage précieux de notre hymen. Vos genoux recevront ce fils destiné à nous faire renaître et à affranchir l'Yémen et l'Arabie entière du faible joug des héritiers de Soliman. Un double attrait vous appelle ; une double affection vous attache à celle qui vous aime, et vous reviendrez.

Adoniram, attendri, appuya ses lèvres sur une main où la reine avait laissé tomber des pleurs, et, rappelant son courage, il jeta sur elle un long et dernier regard ; puis, se détournant avec effort, il laissa retomber derrière lui le rideau de la tente, et regagna le bord du Cédron.

C'est à Mello que Soliman, partagé entre la colère, l'amour, le soupçon et des remords anticipés, attendait, livré à de vives angoisses, la reine souriante et désolée, tandis qu'Adoniram, s'efforçant d'enfouir sa jalousie dans les profondeurs de son chagrin, se rendait au temple pour payer les ouvriers, avant de prendre le bâton de l'exil. Chacun de ces personnages pensait triompher de son rival, et comptait sur un mystère pénétré de part et d'autre. La reine déguisait son but, et Soliman, trop bien instruit, dissimulait à son tour, demandant le doute à son amour-propre ingénieux.

Du sommet des terrasses de Mello, il examinait la suite de la reine de Saba, qui serpentait le long du sentier d'Émathie, et au-dessus de Balkis, les murailles empourprées du temple où régnait encore Adoniram, et qui faisaient briller sur un nuage sombre leurs arêtes vives et dentelées. Une moiteur froide baignait la tempe et les joues pâles de Soliman ; son

œil agrandi dévorait l'espace. La reine fit son entrée, accompagnée de ses principaux officiers et des gens de son service, qui se mêlèrent à ceux du roi.

Durant la soirée, le prince parut préoccupé ; Balkis se montra froide et presque ironique : elle savait Soliman épris. Le souper fut silencieux ; les regards du roi, furtifs ou détournés avec affectation, paraissaient fuir l'impression de ceux de la reine, qui, tour à tour, abaissés ou soulevés par une flamme languissante et contenue, ranimaient en Soliman des illusions dont il voulait rester maître. Son air absorbé dénotait quelque dessein. Il était fils de Noé, et la princesse observa que, fidèle aux traditions du père de la vigne, il demandait au vin la résolution qui lui manquait. Les courtisans s'étant retirés, des muets remplacèrent les officiers du prince ; et comme la reine était servie par ses gens, elle substitua aux Sabéens, des Nubiens, à qui le langage hébraïque était inconnu.

« Madame, dit avec gravité Soliman-Ben-Daoud, une explication est nécessaire entre nous.

— Cher seigneur, vous allez au-devant de mon désir.

— J'avais pensé que, fidèle à la foi donnée, la princesse de Saba, plus qu'une femme, était une reine...

— Et c'est le contraire, interrompit vivement Balkis ; je suis plus qu'une reine, seigneur, je suis femme. Qui n'est sujet à l'erreur ? Je vous ai cru sage ; puis, je vous ai cru amoureux... C'est moi qui subis le plus cruel mécompte.

Elle soupira.

« Vous le savez trop bien que je vous aime, repartit Soliman ; sans quoi vous n'auriez pas abusé de votre

empire, ni foulé à vos pieds un cœur qui se révolte, à la fin.

— Je comptais vous faire les mêmes reproches. Ce n'est pas moi que vous aimez, seigneur, c'est la reine. Et, franchement, suis-je d'un âge à ambitionner un mariage de convenance ? Eh bien, oui, j'ai voulu sonder votre âme : plus délicate que la reine, la femme, écartant la raison d'État, a prétendu jouir de son pouvoir : être aimée, tel était son rêve. Reculant l'heure d'acquitter une promesse subitement surprise, elle vous a mis à l'épreuve ; elle espérait que vous ne voudriez tenir votre victoire que de son cœur, et elle s'est trompée ; vous avez procédé par sommations, par menaces ; vous avez employé avec mes serviteurs des artifices politiques, et déjà vous êtes leur souverain plus que moi-même. J'espérais un époux, un amant ; j'en suis à redouter un maître. Vous le voyez, je parle avec sincérité.

— Si Soliman vous eût été cher, n'auriez-vous point excusé des fautes, causées par l'impatience de vous appartenir ? Mais non, votre pensée ne voyait en lui qu'un objet de haine, ce n'est pas pour lui que...

— Arrêtez, seigneur, et n'ajoutez pas l'offense à des soupçons qui m'ont blessée. La défiance excite la défiance, la jalousie intimide un cœur, et, je le crains, l'honneur que vous vouliez me faire eût coûté cher à mon repos et à ma liberté.

Le roi se tut, n'osant, de peur de tout perdre, s'engager plus avant sur la foi d'un vil et perfide espion.

La reine reprit avec une grâce familière et charmante :

« Écoutez, Soliman, soyez vrai, soyez vous-même,

soyez aimable. Mon illusion m'est chère encore... mon esprit est combattu ; mais, je le sens, il me serait doux d'être rassurée.

— Ah ! que vous banniriez tout souci, Balkis, si vous lisiez dans ce cœur où vous régnez sans partage ! Oublions mes soupçons et les vôtres, et consentez enfin à mon bonheur. Fatale puissance des rois ! que ne suis-je, aux pieds de Balkis, fille des pâtres, un pauvre Arabe du désert !

— Votre vœu s'accorde avec les miens, et vous m'avez comprise. Oui, ajouta-t-elle, en approchant de la chevelure du roi son visage à la fois candide et passionné ; oui, c'est l'austérité du mariage hébreu qui me glace et m'effraie : l'amour, l'amour seul m'eût entraînée, si...

— Si ?... achevez, Balkis : l'accent de votre voix me pénètre et m'embrase.

— Non, non... qu'allais-je dire, et quel éblouissement soudain ?... Ces vins si doux ont leur perfidie, et je me sens tout agitée. »

Soliman fit un signe : les muets et les Nubiens remplirent les coupes, et le roi vida la sienne d'un seul trait, en observant avec satisfaction que Balkis en faisait autant.

« Il faut avouer, poursuivit la princesse avec enjouement, que le mariage, suivant le rite juif, n'a pas été établi à l'usage des reines, et qu'il présente des conditions fâcheuses.

— Est-ce là ce qui vous rend incertaine ? demanda Soliman, en dardant sur elle des yeux accablés d'une certaine langueur.

— N'en doutez pas. Sans parler du désagrément de s'y préparer par des jeûnes qui enlaidissent, n'est-il pas douloureux de livrer sa chevelure au ciseau, et

d'être enveloppée de coiffes le reste de ses jours ? A la vérité, ajouta-t-elle en déroulant de magnifiques tresses d'ébène, nous n'avons pas de riches atours à perdre.

— Nos femmes, objecta Soliman, ont la liberté de remplacer leurs cheveux par des touffes de plumes de coq, agréablement frisées. »

La reine sourit avec quelque dédain. « Puis, dit-elle, chez vous, l'homme achète la femme comme une esclave ou une servante ; il faut même qu'elle vienne humblement s'offrir à la porte du fiancé. Enfin, la religion n'est pour rien dans ce contrat tout semblable à un marché et l'homme, en recevant sa compagne, étend la main sur elle en lui disant : *Mekudescheth-li* ; en bon hébreu : Tu m'es consacrée. De plus, vous avez la faculté de la répudier de la trahir, et même de la faire lapider sur le plus léger prétexte... Autant je pourrais être fière d'être aimée de Soliman, autant je redouterais de l'épouser.

— Aimée ! s'écria le prince en se soulevant du divan où il reposait ; être aimée, vous ! jamais femme excerça-t-elle un empire plus absolu ? j'étais irrité ; vous m'apaisez à votre gré ; des préoccupations sinistres me troublaient ; je m'efforce à les bannir. Vous me trompez ; je le sens, et je conspire avec vous à abuser Soliman...

Balkis éleva sa coupe au-dessus de sa tête, en se détournant par un mouvement voluptueux. Les deux esclaves remplirent les hanaps et se retirèrent.

La salle du festin demeura déserte ; la clarté des lampes, en s'affaiblissant, jetait de mystérieuses lueurs sur Soliman, pâle, les yeux ardents, la lèvre frémissante et décolorée. Une langueur étrange

s'emparait de lui : Balkis le contemplait avec un sourire équivoque.

Tout à coup, il se souvint... et bondit sur sa couche.

« Femme, s'écria-t-il, n'espérez plus vous jouer de l'amour d'un roi... ; la nuit nous protège de ses voiles, le mystère nous environne, une flamme ardente parcourt tout mon être ; la rage et la passion m'enivrent. Cette heure m'appartient, et si vous êtes sincère, vous ne me déroberez plus un bonheur si chèrement acheté. Régnez, soyez libre ; mais ne repoussez pas un prince qui se donne à vous, que le désir consume, et qui, dans ce moment, vous disputerait aux puissances de l'enfer. »

Confuse et palpitante, Balkis répondit en baissant les yeux :

« Laissez-moi le temps de me reconnaître ; ce langage est nouveau pour moi...

— Non ! interrompit Soliman en délire, en achevant de vider la coupe où il puisait tant d'audace ; non, ma constance est à son terme. Il s'agit pour moi de la vie ou de la mort. Femme, tu seras à moi, je le jure. Si tu me trompais... je serai vengé ; si tu m'aimes, un amour éternel achètera mon pardon. »

Il étendit les mains pour enlacer la jeune fille, mais il n'embrassa qu'une ombre ; la reine s'était reculée doucement, et les bras du fils de Daoud retombèrent appesantis. Sa tête s'inclina ; il garda le silence, et, tressaillant soudain, se mit sur son séant... Ses yeux étonnés se dilatèrent avec effort ; il sentait le désir expirer dans son sein, et les objets vacillaient sur sa tête. Sa figure morne et blême, encadrée d'une barbe noire, exprimait une terreur vague ; ses lèvres s'entr'ouvrirent sans articuler aucun son, et sa tête,

accablée du poids du turban, retomba sur les coussins du lit. Garrotté par des liens invisibles et pesants, il les secouait par la pensée, et ses membres n'obéissaient plus à son effort imaginaire.

La reine s'approcha, lente et grave ; il la vit avec effroi, debout, la joue appuyée sur ses doigts repliés, tandis que, de l'autre main, elle faisait un support à son coude. Elle l'observait ; il l'entendit parler et dire :

« Le narcotique opère... »

La prunelle noire de Soliman tournoya dans l'orbite blanc de ses grands yeux de sphinx, et il resta immobile.

« Eh bien, poursuivit-elle, j'obéis, je cède, je suis à vous !... »

Elle s'agenouilla et toucha la main glacée de Soliman, qui exhala un profond soupir.

« Il entend encore... murmura-t-elle. Ecoute, roi d'Israël, toi qui imposes au gré de ta puissance l'amour avec la servitude et la trahison, écoute : J'échappe à ton pouvoir. Mais si la femme t'abusa, la reine ne t'aura point trompé. J'aime, et ce n'est pas toi ; les destins ne l'ont point permis. Issue d'une lignée supérieure à la tienne, j'ai dû, pour obéir aux génies qui me protègent, choisir un époux de mon sang. Ta puissance expire devant la leur ; oublie-moi. Qu'Adonaï te choisisse une compagne. Il est grand et généreux : ne t'a-t-il pas donné la sagesse, et, bien payé de tes services en cette occasion ? Je t'abandonne à lui, et te retire l'inutile appui des génies que tu dédaignes et que tu n'as pas su commander..., »

Et Balkis, s'emparant du doigt où elle voyait briller le talisman de l'anneau qu'elle avait donné à

Soliman, se disposa à le reprendre ; mais la main du roi, qui respirait péniblement, se conctractant par un sublime effort, se referma crispée, et Balkis s'efforça inutilement de la rouvrir.

Elle allait parler de nouveau, lorsque la tête de Soliman-Ben-Daoud se renversa en arrière, les muscles de son cou se détendirent, sa bouche s'entr'-ouvrit, ses yeux à demi-clos se ternirent ; son âme s'était envolée dans le pays des rêves.

Tout dormait dans le palais de Mello, hormis les serviteurs de la reine de Saba, qui avaient assoupi leurs hôtes. Au loin grondait la foudre ; le ciel noir était sillonné d'éclairs ; les vents déchaînés dispersaient la pluie sur les montagnes.

Un coursier d'Arabie, noir comme la tombe, attendait la princesse, qui donna le signal de la retraite, et bientôt le cortège, tournant le long des ravines autour de la colline de Sion, descendit dans la vallée de Josaphat. On traversa à gué le Cédron, qui déjà s'enflait des eaux pluviales, pour protéger cette fuite ; et, laissant à droite le Thabor, couronné d'éclairs, on parvint à l'angle du jardin des Oliviers et du chemin montueux de Béthanie.

« Suivons cette route, dit la reine à ses gardes ; nos chevaux sont agiles ; à cette heure, les tentes sont repliées, et nos gens s'acheminent déjà vers le Jourdain. Nous les retrouverons à la deuxième heure du jour au-delà du lac Salé, d'où nous gagnerons les défilés des monts d'Arabie. »

Et, lâchant la bride à sa monture, elle sourit à la tempête, en songeant qu'elle en partageait les disgrâces avec son cher Adoniram, sans doute errant sur la route de Tyr.

Au moment où ils s'engageaient dans le sentier de

Béthanie, le sillage des éclairs démasqua un groupe d'hommes qui le traversaient en silence, et qui s'arrêtèrent stupéfaits, au bruit de ce cortège de spectres chevauchant dans les ténèbres.

Balkis et sa suite passèrent devant eux, et l'un des gardes s'étant avancé pour les reconnaître, dit à voix basse à la reine :

« Ce sont trois hommes qui emportent un mort enveloppé d'un linceul. »

MACBÉNACH

Tandis que Soliman accueillait à sa maison des champs la princesse des Sabéens, un homme passant sur les hauteurs de Moria, regardait pensif le crépuscule qui s'éteignait dans les nuages, et les flambeaux qui s'allumaient comme des constellations étoilées, sous les ombrages de Mello. Il envoyait une pensée dernière à ses amours, et adressait ses adieux aux roches de Solime, aux rives du Cédron, qu'il ne devait plus revoir.

Le temps était bas, et le soleil, en pâlissant, avait vu la nuit sur la terre. Au bruit des marteaux sonnant l'appel sur les timbres d'airain, Adoniram, s'arrachant à ses pensées, traversa la foule des ouvriers rassemblés ; et pour présider à la paye il pénétra dans le temple, dont il entr'ouvrit la porte orientale, se plaçant lui-même au pied de la colonne Jakïm.

Des torches allumées sous le péristyle pétillaient en recevant quelques gouttes d'une pluie tiède, aux

caresses de laquelle les ouvriers haletants offraient gaiement leur poitrine.

La foule était nombreuse ; et Adoniram, outre les comptables, avait à sa disposition des distributeurs préposés aux divers ordres. La séparation des trois degrés hiérarchiques s'opérait par la vertu d'un mot d'ordre qui remplaçait, en cette ciroonstance, les signes manuels dont l'échange aurait pris trop de temps. Puis le salaire était livré, sur l'énoncé du mot de passe.

Le mot d'ordre des apprentis avait été précédemment Jakïm, nom d'une des colonnes de bronze ; le mot d'ordre des autres compagnons, Boaz, nom de l'autre pilier ; le mot des maîtres, Jéhovah.

Classés par catégories et rangés à la file, les ouvriers se présentaient aux comptoirs, devant les intendants, présidés par Adoniram qui leur touchait la main, et à l'oreille de qui ils disaient un mot à voix basse. Pour ce dernier jour, le mot de passe avait été changé. L'apprenti disait Tubal-Kaïn ; le compagnon, Schiboleth ; et le maître, Giblim.

Peu à peu la foule s'éclaircit, l'enceinte devint déserte et les derniers solliciteurs s'étant retirés, l'on reconnut que tout le monde ne s'était pas présenté, car il restait encore de l'argent dans la caisse.

« Demain, dit Adoniram, vous ferez des appels, afin de savoir s'il y a des ouvriers malades ou si la mort en a visité quelques-uns. »

Dès que chacun fut éloigné, Adoniram, vigilant et zélé jusqu'au dernier jour, prit, suivant sa coutume, une lampe, pour aller faire la ronde dans les ateliers déserts et dans les divers quartiers du temple, afin de s'assurer de l'exécution de ses ordres et de l'extinction des feux. Ses pas résonnaient tristement

sur les dalles : une fois encore il contempla ses œuvres, et s'arrêta longtemps devant un groupe de chérubins ailés, dernier travail du jeune Benoni.

« Cher enfant ! » murmura-t-il avec un soupir.

Ce pélerinage accompli, Adoniram se retrouva dans la grande salle du temple. Les ténèbres épaissies autour de sa lampe se déroulaient en volutes rougeâtres, marquant les hautes nervures des voûtes, et les parois de la salle, d'où l'on sortait par trois portes regardant le septentrion, le couchant et l'orient.

La première, celle du Nord, était réservée au peuple ; la seconde livrait passage au roi et à ses guerriers ; la porte de l'Orient était celle des lévites ; les colonnes d'airain, Jakïm et Boaz,se distinguaient à l'extérieur de la troisième.

Avant de sortir par la porte de l'Occident, la plus rapprochée de lui, Adoniram jeta la vue sur le fond ténébreux de la salle, et son imagination, frappée des statues nombreuses qu'il venait de contempler, évoqua dans les ombres le fantôme de Tubal-Kaïn. Son œil fixe essaya de percer les ténèbres ; mais la chimère grandit en s'effaçant, atteignit les combles du temple et s'évanouit dans les profondeurs des murs, comme l'ombre portée d'un homme éclairé par un flambeau qui s'éloigne. Un cri plaintif sembla résonner sous les voûtes.

Alors, Adoniram se détourna s'apprêtant à sortir. Soudain une forme humaine se détacha du pilastre, et d'un ton farouche lui dit :

« Si tu veux sortir, livre-moi le mot de passe des maîtres. »

Adoniram était sans armes ; objet du respect de

tous, habitué à commander d'un signe, il ne songeait pas même à défendre sa personne sacrée.

« Malheureux ! répondit-il en reconnaissant le compagnon Méthousaël, éloigne-toi ! Tu seras reçu parmi les maîtres quand la trahison et le crime seront honorés ! Fuis avec tes complices, avant que la justice de Soliman atteigne vos têtes. »

Méthousaël l'entend, et lève d'un bras vigoureux son marteau, qui retombe avec fracas sur le crâne d'Adoniram. L'artiste chancelle étourdi ; par un mouvement instinctif, il cherche une issue à la seconde porte, celle du Septentrion. Là se trouvait le Syrien Phanor, qui lui dit :

« Si tu veux sortir, livre-moi le mot du passe des maîtres !

— Tu n'as pas sept années de campagne ! répliqua d'une voix éteinte Adoniram.

— Le mot de passe !

— Jamais ! »

Phanor, le maçon, lui enfonça son ciseau dans le flanc ; mais il ne put redoubler, car l'architecte du temple, réveillé par la douleur, vola comme un trait jusqu'à la porte d'Orient, pour échapper à ses assassins.

C'est là qu'Amrou le Phénicien, compagnon parmi les charpentiers, l'attendait pour lui crier à son tour :

« Si tu veux passer, livre-moi le mot de passe des maîtres.

— Ce n'est pas ainsi que je l'ai gagné, articula avec peine Adoniram épuisé ; demande-le à celui qui t'envoie.

Comme il s'efforçait de s'ouvrir un passage, Amrou lui plongea la pointe de son compas dans le cœur.

C'est en ce moment que l'orage éclata, signalé par un grand conp de tonnerre.

Adoniram était gisant sur le pavé, et son corps couvrait trois dalles. A ses pieds s'étaient réunis les meurtriers, se tenant par la main.

— Cet homme était grand, murmura Phanor.

— Il n'occupera pas dans la tombe un plus vaste espace que toi, dit Amrou.

— Que son sang retombe sur Soliman-Ben-Daoud !

— Gémissons sur nous-mêmes, répliqua Méthousaël ; nous possédons le secret du roi. Anéantissons la preuve du meurtre ; la pluie tombe ; la nuit est sans clarté ; Eblis nous protège. Entraînons ces restes loin de la ville, et confions-les à la terre.

Ils enveloppèrent donc le corps dans un long tablier de peau blanche, et, le soulevant dans leurs bras, ils descendirent sans bruit au bord du Cédron, se dirigeant vers un tertre solitaire situé au delà du chemin de Béthanie. Comme ils y arrivaient, troublés et le frisson dans le cœur, ils se virent tout à coup en présence d'une escorte de cavaliers. Le crime est craintif, ils s'arrêtèrent ; les gens qui fuient sont timides... et c'est alors que la reine de Saba passa en silence, devant des assassins épouvantés qui traînaient les restes de son époux Adoniram.

Ceux-ci allèrent plus loin et creusèrent un trou dans la terre qui recouvrit le corps de l'artiste. Après quoi Méthousaël, arrachant une jeune tige d'acacia, la planta dans le sol fraîchement labouré sous lequel reposait la victime.

Pendant ce temps-là, Balkis fuyait à travers les vallées ; la foudre déchirait les cieux, et Soliman dormait.

Sa plaie était plus cruelle, car il devait se réveiller.

Le soleil avait accompli le tour du monde, lorsque l'effet léthargique du philtre qu'il avait bu se dissipa. Tourmenté par des songes pénibles, il se débattait contre des visions, et ce fut par une secousse violente qu'il rentra dans le domaine de la vie.

Il se soulève et s'étonne ; ses yeux errants semblent à la recherche de la raison de leur maître ; enfin il se souvient...

La coupe vide est devant lui ; les derniers mots de la reine se retracent à sa pensée : il ne la voit plus et se trouble ; un rayon de soleil qui voltige ironiquement sur son front le fait tressaillir ; il devine tout et jette un cri de fureur.

C'est en vain qu'il s'informe : personne ne l'a vue sortir, et sa suite a disparu dans la plaine, on n'a retrouvé que les traces de son camp. « Voilà donc, s'écrie Soliman, en jetant sur le grand prêtre Sadoc un regard irrité, voilà le secours que ton dieu prête à ses serviteurs ! Est-ce là ce qu'il m'avait promis ? Il me livre comme un jouet aux esprits de l'abîme, et toi, ministre imbécile, qui règnes sous son nom par mon impuissance, tu m'as abandonné, sans rien prévoir, sans rien empêcher ! Qui me donnera des légions ailées pour atteindre cette reine perfide ! Génies de la terre et du feu, dominations rebelles, esprits de l'air, m'obéirez-vous ?

— Ne blasphémez pas, s'écria Sadoc : Jéhovah seul est grand, et c'est un Dieu jaloux. »

Au milieu de ce désordre, le prophète Ahias de Silo apparaît sombre, terrible et enflammé du feu divin ; Ahias, pauvre et redouté, qui n'est rien que par l'esprit. C'est à Soliman qu'il adresse : Dieu a marqué d'un signe le front de Caïn le meurtrier, et il a prononcé : « Quiconque attentera à la vie de Caïn

sera puni sept fois ! » Et Lamech, issu de Caïn, ayant versé le sang, il a été écrit : « On vengera la mort de Lamech septante fois sept fois. » Or, écoute, ô roi, ce que le Seigneur m'ordonne de te dire : « Celui qui a répandu le sang de Caïn et de Lamech sera châtié sept cents fois sept fois. »

GÉRARD DE NERVAL.

TABLE

TABLE

Balzac et l'occultisme 7
L'œuf magique 11
Le rêve M. de Bérard. 12
Manifestations diverses des esprits 18
L'onguent des sorcières. 22
La prédiction de Cazotte 24
La mandragore 31
Vengeance posthume. 33
La patte coupée. 40
La conjuration de Javotte. 41
La magie 46
De la nature de l'homme 47
Le songe de l'Arcadien 49
Vision de Charles XI. 50
La tête parlante 59
Lettre d'un sorcier 61
Une vision infernale au XIe siècle. 64
Les homoncules 68
L'apprenti sorcier. 76
Une recette pour faire apparaitre les esprits . . . 78
Madeleine Bavent 81
Vertus de la pierre philosophale 86
L'âne d'or. 87
Le parchemin du docteur More. 90
L'homme artificiel. 107
Scène des sorcières de Macbeth. 109

La Magie, science de l'amour . . . , ... 114
La loi de l'analogie, clé de la science occulte . . . 115
Trio. 118
Le doyen de Badajoz. 121
Eléonora 130
Horoscope de Napoléon Ier 140
Le cousins Pons 172
Les nuits du Ramazan . . , . . , ... 175

SAINT-AMAND (CHER). — IMP. BUSSIÈRE


BIBL. S^TE
GENEVIÈVE







